HISTOIRE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

CONTENANT

L'Histoire des peuples Alliez de la Nouvelle France, leurs Mœurs & leurs Maximes, leur Religion, & leurs Interêts avec toutes les Nations des Lacs Superieurs, tels que sont les Hurons & les Islinois, l'Alliance faite avec les François & ces peuples, la possession de tous ces païs au nom du Roi; & tout ce qui s'est passé de plus remarquable sous Messieurs de Traci, de Frontenac, de la Barre & de Denonville.

Par Mr. DE LA POTERIE, &c.

TOME II.

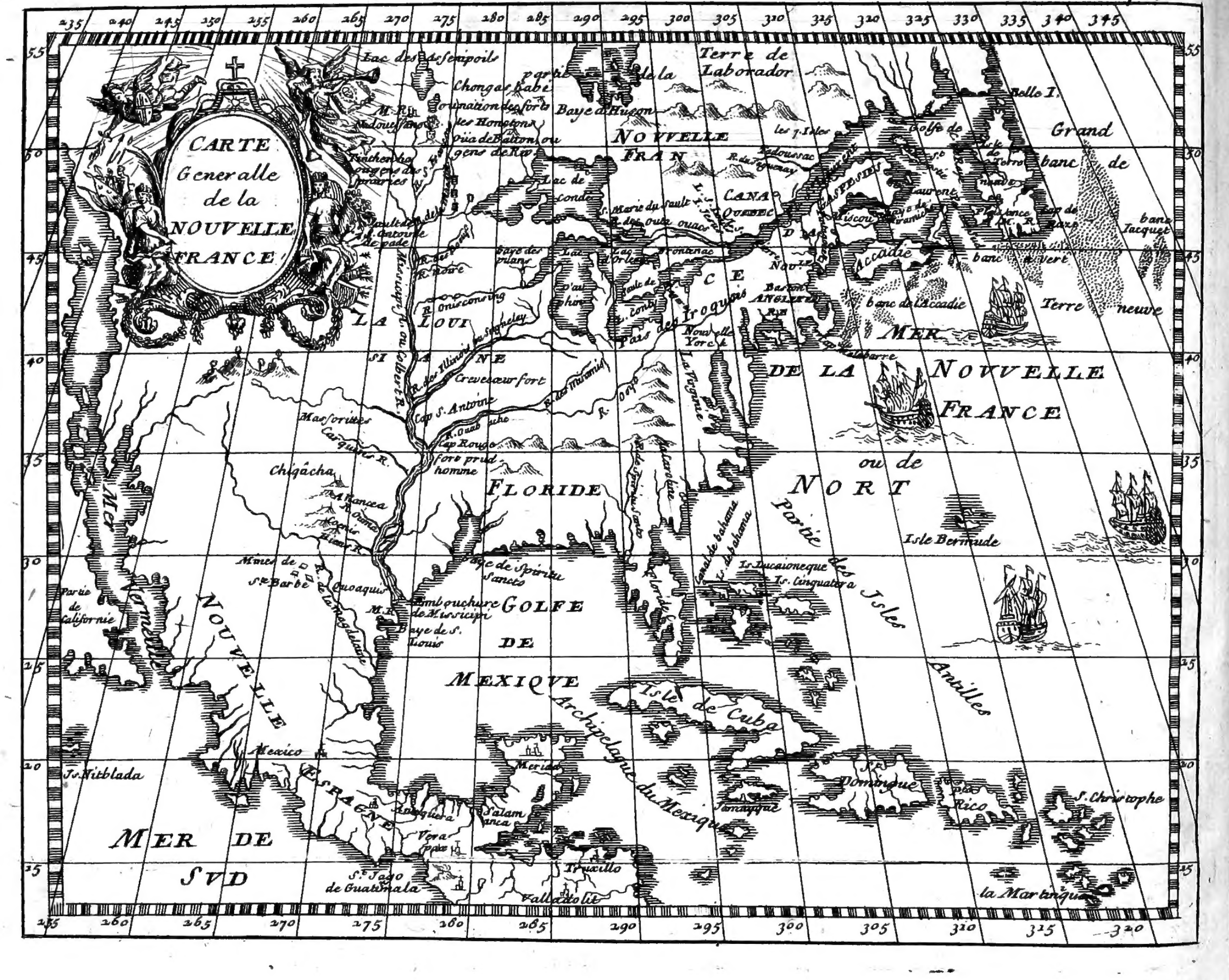
Enrichie de Figures.

A PARIS,

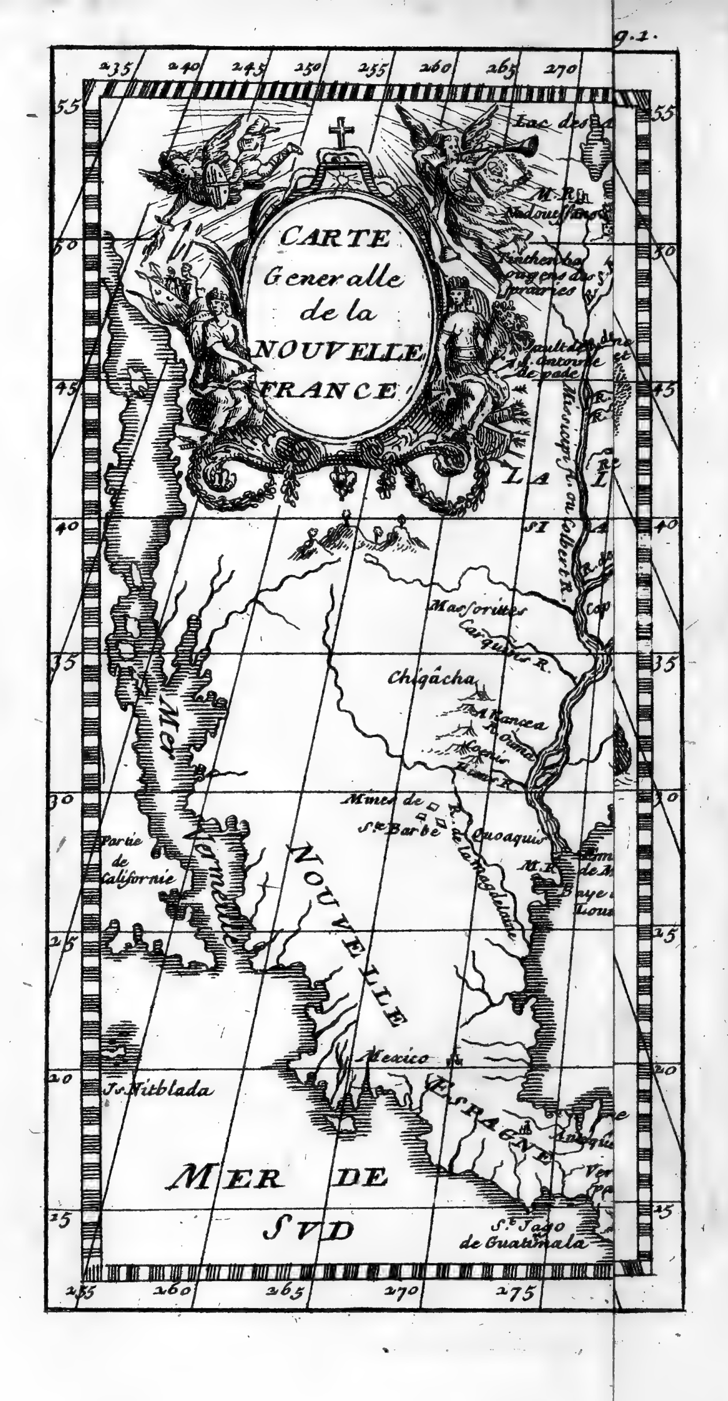
Chez { JEAN-LUC NION, au premier Pavillon des quatre Nations, à Ste. Monique.
ET
FRANÇOIS DIDOT, à l'entrée du Quai des Augustins, à la Bible d'or. }

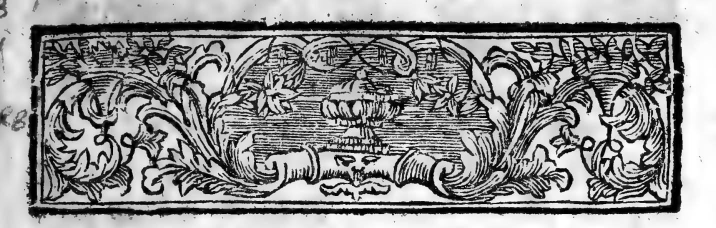
M. DCC. XXII.

Avec Aprobation & Privilege du Roi.


CARTE Generalle de la NOUVELLE FRANCE
Terre de Laborador
Baye de Huron
NOUVELLE FRANCE
CANADA
QUEBEC
Acadie
Terre neuve
Grand banc de
LA LOUISIANE
FLORIDE
MER DE LA NOUVELLE FRANCE ou de NORT
Isle Bermude
Partie des Isles Antilles
GOLFE DE MEXIQUE
Isle de Cuba
Archipelague du Mexique
NOUVELLE ESPAGNE
Mexico
MER DE SUD
Mer Vermeille
Partie de Californie
Is. Nitblada
St. Domingue
Jamaique
S. Christophe
la Martinique
Truxillo
St. Jago de Guatimala
Embouchure de Missicipi
Baye de S. Louis
Baye de Spiritu Sancto
Pays des Iroquois
Nouvelle Yorck
La Virginie
La Caroline
Mississipi ou Colbert R.
Crevecœur fort
Cap S. Antoine
Chigâcha
Lac de Condé
Lac des Assenipoils
Bolle I.
banc de l'Acadie
banc Jacquet
Isle Bermude
Is. Ducaioneque
Is. Cinquatora
Merida
Vera paz
Valladolit

g.1.


CARTE Generalle de la NOUVELLE FRANCE
Mer Vermeille
Partie de Californie
NOUVELLE ESPAGNE
Mexico
MER DE SVD
Is. Nitblada
St. Jago de Guatimala
Mines de Ste. Barbe
Chiqâcha
Massorittes
Quoaquis
LA SI
Mississipi fl. ou Colbert R.
Lac des
Sault de St. Antoine de pade



HISTOIRE DES PEUPLES SAUVAGES, ALLIEZ DE LA NOUVELLE FRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

Opinion des Sauvages sur la Creation du Monde, sur celle de l'Homme & de la Femme.

QUOI que les Sauvages de l'Amerique Septentrionale vivent dans une entiere independance les uns des autres, qu'ils ne reconnoissent point de Souverain, & que chaque Nation soit comme une espece de petite Republique, ils ont tous neanmoins une veneration si parti-

culiere pour le Roi, qu'ils l'apellent le *Grand Onontio*, c'eſt à-dire la plus haute des Montagnes de la terre. Ceux que Dieu a appellé par ſa grace à la lumiere de l'Evangile, ne peuvent aſſez loüer le zéle & la pieté de ce *Prince*, & ceux même qui ſont encor enſevelis dans les tenebres du Paganiſme, ne laiſſent pas d'en parler avec autant de reſpect que ſes propres ſujets. Le Commerce a apprivoiſé ces Peuples, on les a attirez chez les François, & les François qui s'étoient inſinuez dans leur eſprit, ont penetré inſenſiblement dans leur païs. Tout nous eſt devenu facile à la ſuite du tems; l'union s'eſt cimenté de part & d'autre, on a pris leurs interêts communs, & ils ſont devenus nos amis: on les a ſoûtenus dans leurs guerres, & ils ſe ſont déclarez en notre faveur. De plus la Foi s'y eſt établie parmi quelques-uns par les ſoins des zelez Miſſionnaires, dans leſquels ils ont trouvé un eſprit tout à fait deſintereſſé. Ils ont goûté peu à peu ce qu'ils leur ont enſeigné; ils ont beaucoup diminué de leur ferocité naturelle, & ſont devenus plus dociles & plus traitables.

Ceux qui n'ont pas encore été éclairez de la lumiere de l'Evangile, ſont tout à fait dignes de compaſſion.

Dans la penſée qu'ils ont de la Crea-

tion du Monde, ils croyent & tiennent pour assuré qu'ils ont tiré leur origine des animaux, & que le Dieu qui a fait le Ciel & la Terre s'apelle *Michapous*, qui veut dire le Grand Liévre. Ils ont quelque idée du Deluge, & comme ils n'en peuvent déveloper le Mistere: voici quelle est leur creance telle qu'ils l'a debitent. Ils prétendent que le commencement du monde n'est que depuis ce tems-là, que le Ciel a été créé par Michapous, lequel créa ensuite tous les animaux qui se trouverent sur des bois flotans, dont il fit un Cayeu, qui est une maniere de Pont, sur lequel il demeura plusieurs jours avec eux sans prendre aucune nourriture.

Michapous, disent-ils, prévoyant que toutes ses creatures ne pourroient subsister long-temps sur ce Pont, & que son ouvrage seroit imparfait, s'il n'obvioit aux malheurs & à la faim, sur tout qui les menaçoient, & ne se voyant alors que maître du Ciel il se trouva obligé de recourir à *Michipisi*, le Dieu des eaux, & voulut emprunter de lui un peu de terre pour former des païs assez vastes, pour contenir toutes les creatures presentes & celles qui viendroient. Mais celui-ci jaloux de son autorité & de son Empire, n'avoit garde de faciliter un établissement

aux animaux qui feroient sans doute la Guerre aux poissons ses Sujets, il ne voulut point écouter la demande de Michapous, qui se trouva fort embarassé, ce qu'il fit qu'il proposa aux animaux de députer un d'entre eux pour aller chercher de la terre au fond des eaux, les assurant qu'il les mettroit en repos, pourvû qu'il lui en aporta, dont il formeroit un grand monde, qui seroit le sejour de toutes les creatures. Les animaux déja pressez de la faim prévoyant leur perte inévitable s'ils demeuroient plus long tems sans nourriture, toujours exposez aux vagues des eaux qui venoient se briser contre leur Pont, s'adresserent au Castor, auquel ils promirent toutes sortes d'avantages, s'il vouloit suivre l'ordre de Michapous, & même qu'ils le reconnoîtroient pour maître de la terre & le premier de tous les animaux. S'en fut assez au Castor pour faire cette tentative; il demeura longtems dans les eaux, mais inutilement, car il en revint à demi mort proche le Pont, sur lequel les animaux le tirerent, cherchant dans ses pattes & dans tout son corps s'il n'y auroit point de terre ou de sables, ils n'en trouverent point, & ils jugerent de là qu'il n'avoit pû aller jusqu'au fond. Les animaux prierent ensuite la

Loutre de faire la même entreprise. Celle ci qui se connoissoit plus agile que le Castor, d'ailleurs jalouse de l'honneur de se voir la maîtresse des animaux, s'élance aussi-tôt dans les eaux, où elle demeura un jour entier. Ce retardement donna quelque esperance aux animaux; mais la Loutre ne fut pas plus heureuse que le Castor. Elle parut à côté du Pont sans mouvement, les pattes ouvertes. Ils la tirerent en cherchant autour d'elle s'ils apercevroient de la terre; n'en ayant point trouvé ils se representerent plus que jamais tous les *malheurs* dont ils étoient menacez lorsque Michapous qui vouloit leur faire connoître sa puissance, se servit du Rat musqué, auquel il commanda d'aller chercher de la terre au fond des eaux. Les animaux douterent qu'il pût réüssir dans une entreprise où le Castor & la Loutre, beaucoup plus vigoureux, avoient échoué. Cependant Michapous voulut se servir d'un si foible instrument pour faire éclater davantage son pouvoir. Le Rat musqué plongea dans l'eau, il s'y tint un jour & une nuit, & parut au dessus sans mouvement, une de ses pattes fermées. Vous aurez la vie dit aussi-tôt Michapous aux animaux; mais prenez garde de la lui ouvrir que vous ne l'ayez auparavant at-

tiré sur le Pont. Grands empressemens de la part des animaux autour du Rat musqué, c'étoit à qui chercheroit cette terre tant desirée ; ils trouverent à la fin quelques grains de sable entre ses petits ongles qu'ils donnerent à Michapous, qui les dispersa sur le Pont, & les fit grossir de telle sorte, qu'ils furent convertis en peu de temps en une grosse montagne. Il commanda au Renard de tourner autour de cette montagne, l'assurant que plus il marcheroit & plus la terre s'agrandiroit. Il obeït, & s'aperçût effectivement qu'elle devenoit bien plus grande. Mais comme le Renard ne vit que de rapines, il jugea bien que s'il marchoit toujours, il auroit beaucoup plus de peine à trouver dequoi subsister, puisque sa proye seroit plus écartée, il retourna à Michapous & lui dit que la terre étoit assez vaste pour placer & nourrir tous les animaux. Michapous voulut voir lui-même son étenduë, il ne la trouva pas encore assez grande pour toutes les creatures. Il partit pour l'augmenter, & enfin ces Nations aveuglées croyent qu'il tourne depuis ce temps autour de la terre, qu'il agrandit incessamment, & disent qu'il est actuellement dans les campagnes du Sud, & dans les Forêts du Nord, aux extrêmitez de la terre, où il l'augmente.

Si les Sauvages entendent quelquefois de grands bruits dans les montagnes, ou qu'ils voyent dansl'air des *feux* extraordinaires, ils disent que c'est Michapous qui passe, lequel prend soin de ses creatures & les engage à se ressouvenir de lui, d'où il arrive qu'ils emplissent dans le moment leurs pipes de tabac dont ils lui offrent la fumée en Sacrifice, invoquant son secours pour la conservation de leurs Familles.

Voici encore de quelle maniere ces peuples debitent leurs rêveries.

Les animaux vivoient dans une bonne intelligence pendant que Michapous demeuroit avec eux ; mais si-tôt qu'il les eut quittez, le divorce se mit parmi eux, & les plus forts devorerent les plus foibles.

Cette mes-intelligence leur fit prendre chacun leur parti dans les lieux écartez. Ils multiplierent en peu de temps la terre & elle fut remplie de toutes sortes d'especes d'animaux, ainsi que de toutes sortes de poissons.

Aprés que Michapous eut fait la visite de son Empire, il retourna aux animaux pour donner un païs à chaque espece ; mais il fut bien surpris de trouver une Guerre entre eux.

Cette division lui déplût, il les en punit par des maladies qu'il leur envoya, &

réſolut pour les châtier avec plus de ſeverité de créer les hommes, qui auroient une autorité abſoluë ſur eux.

La mortalité fut grande parmi les animaux & de leur cadavre * Michapous forma les hommes ,dont le langage ſe trouva auſſi different que toutes les eſpeces de ces animaux. Ces hommes voyant la quantité d'animaux dont la terre étoit remplie jugerent bien qu'ils étoient deſtinez pour leur uſage, ils inventerent des arcs & des fléches, ils s'en ſervirent pour les pourſuivre à la chaſſe ; & ils s'en rendirent bien-tôt maîtres.

Ces hommes aprés avoir fait pluſieurs courſes ſe trouverent acablez du ſommeil, & s'étant réveillez ils aperçûrent une grande & une petite trace d'hommes, & il y en eut un qui eut la curioſité de la ſuivre, & il découvrit peu de temps aprés une grande cabane, dans laquelle étoit Michapous qui lui donna une femme, & leur indiqua à tous deux un païs pour habiter ; il preſcrivit à l'un & à l'autre la maniere dont ils devoient ſe comporter, l'homme étant le plus fort devoit s'occuper à la chaſſe & à la pêche. Et la femme devoit filer, abatre du bois, ſecher & aprêter les poiſſons & les viandes, faire la cuiſine & ſervir ſon mari.

* Creation de l'Homme.

Les autres voyant que ce premier ne revenoit pas, partirent alternativement pour sçavoir ce qu'il étoit devenu. Ils trouverent Michapous qui leur fit la même chose qu'au premier. Il leur donna donc un pouvoir sur tous les animaux ; mais il leur dit qu'il les avoit créez pour mourir, & qu'il leur préparoit aprés la mort un lieu au bout de la terre où ils joüiroient de toutes sortes de plaisirs, & où ils seroient estimez & considerez selon les vertus & les bonnes actions qu'ils auroient pratiquez dans cette vie.

Les animaux qui se voyoient chassez & poursuivis des hommes, firent toûjours tous leurs efforts pour éviter de tomber entre leurs mains.

Les hommes vécurent pendant quelques siecles fort paisibles avec leurs femmes, faisant bonne chere ; ils en eurent plusieurs enfans qui se marierent, le grand nombre les obligea de se répandre & d'habiter un plus grand païs de chasse * & quelques chasseurs qui ne se connoissoient pas s'entretuërent dans leur rencontre, les parens voulant venger la mort de leurs parens, tuërent les meurtriers ; la guerre ainsi s'alluma peu à peu entre eux, & a continué jusqu'à present.

* Origine de la Guerre.

Telle eſt l'opinion ridicule de la plûpart des Sauvages de l'Amerique Septentrionale, du moins de ceux dont je parlerai dans la ſuite. Quoiqu'ils n'ayent qu'une idée confuſe de leur origine, ils la croyent cependant veritable : & quelque peine que puiſſent prendre les Miſſionnaires pour les retirer de leurs aveuglemens : il y en a encore beaucoup qui ne peuvent s'empêcher de croire à Michapous, & de l'adorer comme Dieu du Ciel & de la terre, le premier & le maître de tous les autres eſprits, car ils croyent qu'il y a encore d'autres Divinitez, le Soleil, la Lune, & le Tonnerre en ſont du nombre. Michipiſi eſt en grande veneration parmi eux, c'eſt le Dieu des eaux qui excite ou appaiſe les tempêtes. Meteomex le Dieu des glaces. Mais les Dieux qu'ils invoquent à tout moment & avec plus de ferveur ſont les Diables, & tous les Eſprits de l'Enfer, qu'ils craignent & croyent être tout puiſſans pour leur faire du mal. Je ne parle point d'une infinité d'autres petites Divinitez. Ils ont particulierement les Dieux du Songe qui leur ſont propices, ou funeſtes, dans la guerre, la chaſſe & la pêche. Lors qu'ils font quelques entrepriſes il faut qu'ils rêvent auparavant, & la choſe qui la premiere ſe preſente à leur imagi-

nation, devient l'objet de leur adoration. Ils ſont quelquefois dix à douze jours ſans boire ni manger, juſqu'à ce qu'ils ayent rêvé à quelqu'une de ces divinitez qui ſont l'Ours, le Leopard, le Bœuf, la Couleuvre, & la Loutre. Auſſi leur cerveau étant vuide, forme bien des chimeres, qui pour l'ordinaire ont du raport à leurs inclinations. Tous les autres animaux qu'ils ſe figurent dans leurs ſonges, n'ont aucun pouvoir, & ſont même incapables de les engager à executer aucun deſſein. Ils font ordinairement des feſtins qu'ils offrent à leurs Divinitez avec beaucoup de Religion. S'ils éternuent, ils remercient celle qui leur vient dans le moment à l'eſprit, & s'ils fument ils lui en offrent la fumée.

Il n'y a aucune ſtabilité dans leur croyance, car pour une pipe de tabac ils conſentent à tout ce qu'on leur dit. Un preſent accepté ou un bon repas fini, ils retournent à leurs premieres erreurs. Ils s'accommodent à tout. S'ils voyent qu'on les pouſſent un peu trop loin, ils diſent que nous n'avons pas d'eſprit, & que nous n'entendons pas l'affaire. Je me ſouviens que m'entretenant avec un Montagnais (peuple de la riviere de *Sagnai* à Tadouſſac, à quarante lieuës de Quebec, vers

l'embouchure du fleuve de S. Laurent) il me fit une plaisanterie sur l'idée que je voulois lui donner du véritable Dieu qui avoit créé toute chose. Ce Sauvage me dit qu'il voudroit bien le connoître pour sçavoir s'il auroit le pouvoir de lui donner des Castors & des Orignaux, tant il est vrai que le cœur de tous ces peuples est terrestre, comme ils vivent dans la liberté & dans l'indépendance, il n'est pas surprenant qu'ils suivent tous les mouvemens de cette Nature libertine, ils sont trop attachez à la Poligamie & à toutes leurs passions pour n'en pas suivre les déreglemens.

Michapous est le Dieu * qu'ils respectent davantage. Ils font des festins à son honneur, dans lesquels on est obligé de manger toutes les viandes jusqu'aux os, & c'est ce qu'ils apellent festin à tout manger.

S'il est d'Ours il y a trois personnes dont les portions sont beaucoup plus fortes que celles des autres, il faut qu'ils mangent tout ce qu'on leur presente : s'ils ne peuvent en venir à bout, c'est un mauvais présage pour le Maître du festin qui doit s'attendre à quantité de traverses dans ses entreprises, ou qu'il y aura de la mortalité dans la Famille. Les Conviez ne se ser-

* Le Dieu Michapous.

servent point de coûteaux, & ne s'essuyent les mains d'aucun linge, s'ils mêlent quelqu'autre Divinité avec Michapous il faut qu'ils s'essuyent les mains avec de l'herbe, & les os des animaux qui ont composé le Festin sont attachez à un poteau qu'ils dédient & consacrent à la même Divinité, particulierement ceux des Ours, des Chiens & des Castors. Quand ils ont pris les Castors dans des pieges ils ont grand soin de ne les point faire boüillir à gros boüillons, de crainte qu'il n'en tombent dans les cendres, car ils croiroient ne pouvoir plus prendre de Castors.

De plus ils élevent des poteaux qu'ils peignent de rouge, pour y attacher les victimes. On immole les Chiens au Soleil. Ce sont les holocaustes qu'ils croyent pouvoir fléchir plus aisément les Dieux, lorsqu'ils veulent aller à la chasse, ils joignent à ces Sacrifices des peaux passées de Chevreuils ou d'Orignaux. S'ils vont en guerre ils attachent à un poteau des fléches peintes de rouge, avec un arc, & font un festin dans lequel ils font toutes sortes d'invocations, recommandant leurs entreprises & leurs familles à leurs Dieux. Lorsqu'ils font des Festins solemnels ils leur dressent des Autels. Ils chantent une nuit entiere des chansons à leur honneur, qu'ils com-

posent sur le champ, & il n'y a point d'animaux ni de creatures sur lesquels ils n'en ayent fait quelques-unes ; ils mettent sur ces Autels des peaux d'Ours & de Loutres, dont les têtes se peignent avec une terre verte, dont ils se peignent aussi le visage. On doit pour lors tout manger & avaler tout le boüillon ; s'il en reste il faut qu'il soit consommé par le feu.

CHAPITRE II.

Le Calumet de Paix ou de Guerre, les mesures qu'ils prennent quand ils vont à la Guerre, & comment ils traitent leurs Prisonniers.

L'On peut dire que tous ces Peuples sont extrêmement superstitieux dans leur Religion, dans leurs manieres, & dans la Ceremonie du Calumet.

Ganondaoé, en langue Iroquoise *Paogan*, chez les autres Sauvages, & parmi les François le Calumet, du mot de Chalumeau, nom Normand, est quelque chose de si misterieux, qu'ils disent que c'est un present que le Soleil a envoié aux hommes pour établir & confirmer la Paix parmi eux. Quiconque viole un Calumet doit perir,

& il s'attire en même tems l'indignation des Dieux qui ont laissé le pouvoir au Soleil d'éclairer la terre, & ne peuvent souffrir qu'un perfide fasse rien de contraire au Calumet qui est le gage de la Paix. Quoiqu'en effet le Calumet * soit le simbole de la Paix parmi eux, il sert neanmoins pour la Guerre. Lorsqu'une Nation l'a porté, ou laissé chez une autre, si elle est attaquée d'ailleurs, celle qui s'est unie par ce Calumet, doit prendre ses interêts & venger ses morts ; le Calumet demande donc beaucoup de ceremonies.

Les Sauvages du Sud & de l'Oüest s'en servent particulierement lorsqu'ils se trouvent dans un combat sanglant, si quelque mediateur presente le Calumet, ils font aussi-tôt suspension d'armes. Si les deux partis l'agréent, & qu'ils fument avec le Calumet, tout est calme, & l'on se retire de part & d'autre. Il leur est cependant permis de le refuser : en ce cas, on se remet au combat plus que jamais, sans avoir violé le droit du Calumet. C'est un lien si Sacré parmi ces peuples, qu'ils ne peuvent se donner des preuves plus convaincantes de l'estime qu'ils ont les uns pour les autres qu'en se le presentant.

C'est une maniere de Pipe fort longue

* On explique ce que c'est que le Calumet.

de pierre srouges, enjolivée de têtes de Pic-bois, de Canards-branchus, qui se perchent sur les arbres, dont la tête est de plus belle écarlate qui se puisse voir, & d'autres beaux plumages. Ils suspendent au milieu du bâton des plumes d'aîles d'un oiseau qu'ils apellent *Kibou*, qui est un veritable Aigle, d'une grosseur differente de ceux que nous voyons en Europe. Les plumes de leurs aîles sont grises & blanches, & ils les peignent en rouge, dont ils font des éventails qu'ils suspendent au bâton du Calumet. Quand ils en voyent dont les plumages sont peints de rouge, c'est une marque qu'ils offrent du secours; lorsqu'ils sont blancs & gris, c'est la marque d'une Paix profonde, & d'un secours non seulement à ceux à qui ils presentent le Calumet; mais à tous leurs Alliez. S'ils peignent un côté de ces plumes en rouge & que l'autre soit au naturel gris & blanc, ilsdéclarent par là qu'ils ne veulent avoir aucun ennemi du côté que regarde la couleur blanche & grise; mais qu'ils veulent la guerre du côté qu'est tourné le rouge. Ils ne font aucunes entreprises considerables qu'ils n'ayent auparavant dansé le Calumet. Ils font même scrupule de se baigner au commencement de l'Eté, ou de manger des fruits nouveaux, qu'aprés

l'avoir fait. Cette danſe eſt donc trés celebre, ſoit pour affermir la Paix ou ſe réünir pour quelque grande guerre, ſoit pour une réjoüiſſance publique, ou pour faire l'honneur à une Nation que l'on invite d'y aſſiſter. Ils l'a font auſſi à la reception de quelques perſonnes conſiderables, comme s'ils vouloient lui donner le divertiſſement du Bal.

La Ceremonie ſe fait l'Hiver dans une grande cabane, & l'Eté en raſe campagne. La Place étant choiſie on l'environne de branches d'arbres pour mettre tout le monde à l'ombre. On étend au milieu de la Place une grande natte de jonc, peinte de diverſes couleurs, qui ſert de tapis pour mettre avec honneur le Dieu de celui qui fait la danſe, car chacun a le ſien qu'ils apellent leur Manitou. C'eſt un ſerpent, un oiſeau, une pierre, ou autre choſe ſemblable qu'ils ont rêvé en dormant. On poſe le Calumet à la droite de ce Manitou, en l'honneur de qui ſe fait toute la Fête, & l'on met à l'entour en maniere de trophée, des maſſuës, des arcs, des fléches, des carquois, des caſſetêtes, ou haches d'armes.

Tout étant diſpoſé & l'heure de la danſe approchant pour chanter, les hommes & les femmes qui ont les plus belles voix

prennent la place la plus honorable ; tout le monde vient enſuite ſe placer en rond ſous les branches ; mais chacun en arrivant doit ſaluër le Manitou, ce qu'il fait, en fumant & rejettant de la bouche ſa fumée ſur lui ; comme s'il lui offroit de l'encens.

Le principal Acteur va d'abord avec reſpect prendre le Calumet, & le ſoûtenant des deux mains il le fait danſer en cadence, s'accordant à l'air des chanſons. Il lui fait faire des figures bien differentes. Tantôt il le fait voir à toute l'Aſſemblée, ſe tournant de côté & d'autre : tantôt il le preſente au Soleil, comme ſi il le vouloit faire fumer ; & tantôt il le panche vers la terre. Quelquefois il lui étend les aîles comme pour voler, & quelquefois il l'aproche de la bouche des Aſſiſtans pour fumer ; tout cela ſe fait en cadence, & c'eſt comme le premier Acte.

Le ſecond conſiſte en un Combat qu'il fait au ſon d'une eſpece de tambours, qui tantôt ſuccedant aux Chanſons, & tantôt s'y mêlant, forme aſſez de plaiſir.

Cet Acteur fait ſigne à quelque jeune Guerrier de venir prendre les armes qui ſont ſous la natte, & l'invite à ſe battre au ſon des tambours. Celui-ci armé d'un Arc, de Flêches, & d'une Hache-d'arme, commence un Duel contre l'autre, qui n'a

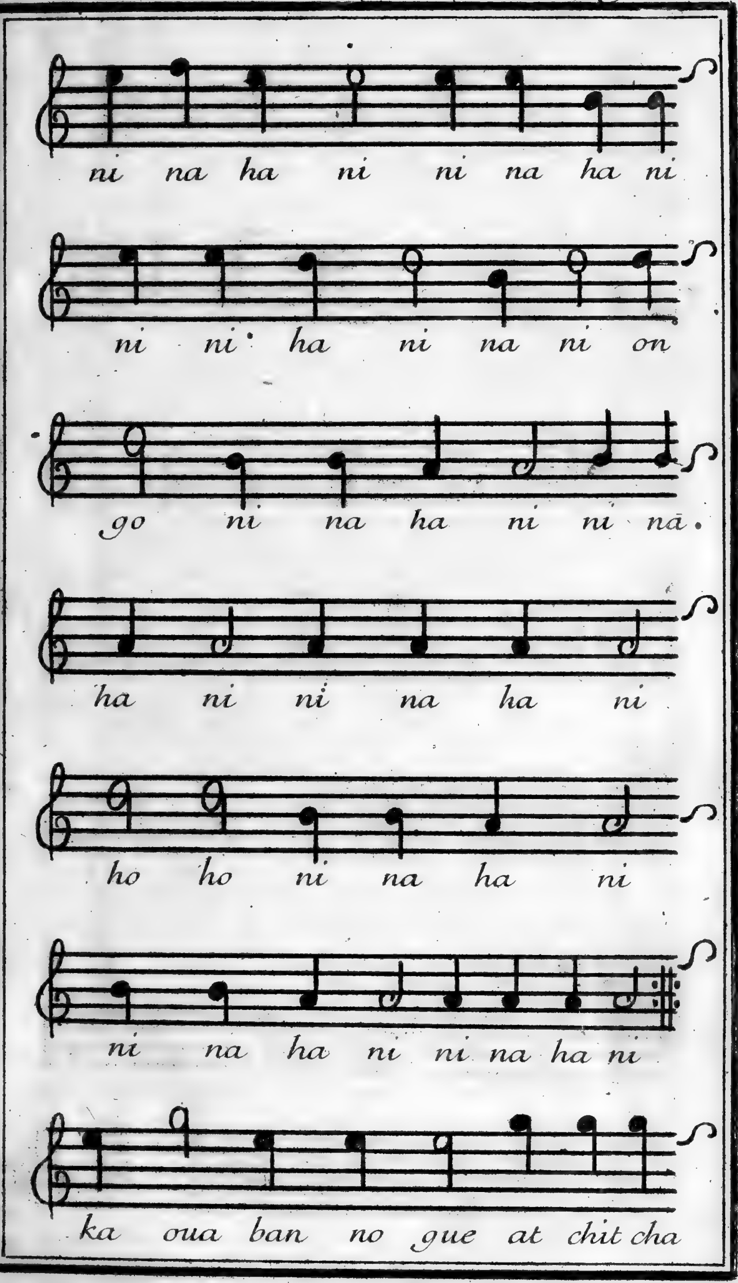
point d'autre deffence que le Calumet. Ce ſpectacle ne laiſſe pas d'être aſſez agreable, ſur tout ſe faiſant toûjours en cadence; car l'un attaque, l'autre ſe défend; l'un porte des coups, l'autre les pare; l'un pourſuit, l'autre s'enfuit: Et celui-ci faiſant volte-face fait reculer ſon ennemi. Ce qui eſt de particulier eſt qu'un ſeul fait quelquefois ſi bien les deux perſonnages avec meſure, & à pas comptez, au ſon des voix & des tambours, que cette danſe pourroit paſſer pour une aſſez belle entrée de Balet en France.

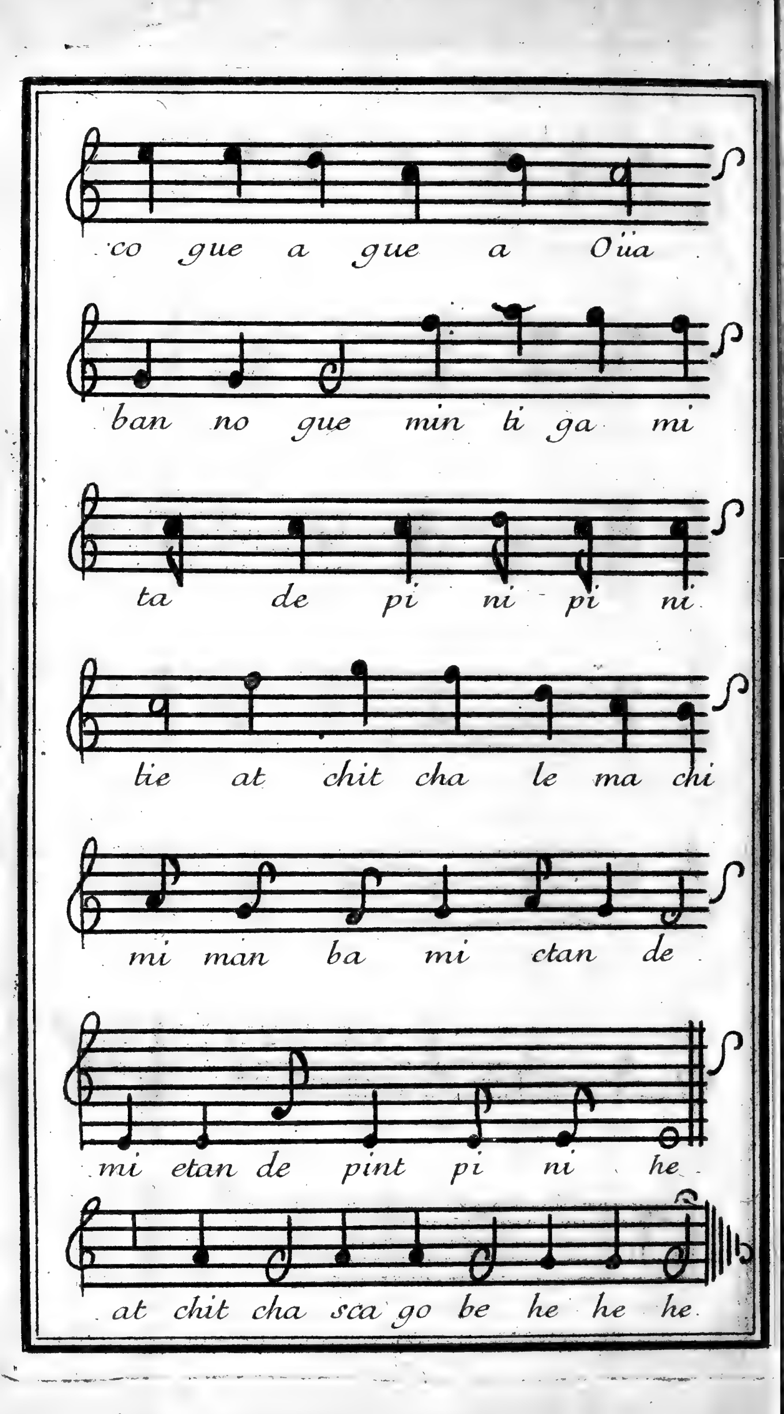
Le troiſiéme conſiſte en un grand Diſcours que fait celui qui tient le Calumet; car le Combat fini il raconte les Batailles où il s'eſt trouvé, les Victoires qu'il a remportées, & les Priſonniers qu'il a faits. Celui qui préſide à la Danſe lui fait preſent d'une belle robe de Caſtors, ou de quelque autre choſe; & l'ayant reçû il va preſenter le Calumet à un autre, celui-ci à un troiſiéme, & ainſi de tous les autres, juſqu'à ce que tous ayent fair le même devoir: le Preſident fait preſent du Calumet à la Nation que l'on a prié à cette Ceremonie, pour marque de la Paix qui ſera entre les deux Nations.

Voici quelqu'une des Chanſons qu'ils ont coûtume de chanter: ils leur donnent

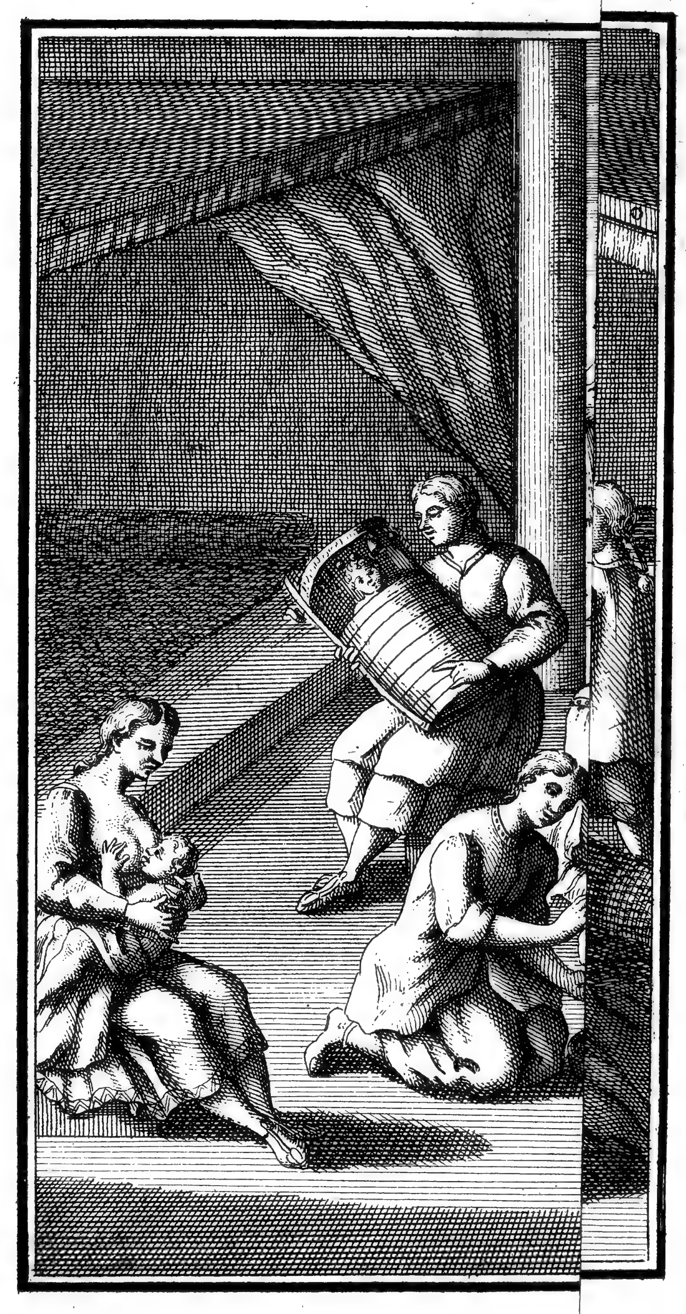
un certain tour qu'on ne peut pas assez bien exprimer par la notte, & qui en fait neanmoins toute la grace. Toutes ces paroles nottez n'ont la pluspart aucune signification, comme qui diroit la, la, la. Ils en disent quelquefois selon leur caprice, qui n'ont aucune suite, comme *Kaouabannogué*, qui veut dire ce qui est blanc, & *Maintigomitadé*, signifie un gland.

Ces peuples qui aiment passionnément la guerre, n'ont point d'autres passions que de porter le fer & le feu quelque part. Lors qu'ils veulent l'a déclarer ils commencent d'abord par un festin. S'il ne se formoit qu'un petit parti, celui qui en est le Chef, jeûne jusqu'à ce qu'il ait rêvé à quelqu'une de ses Divinitez, dont il s'imagine tirer quelque avantage quand son cerveau creux a rencontré à peu prés ce qu'il lui convient. Ce Chef fait un repas où il invite ses meilleurs amis, ausquels il fait part de son dessein & des mesures qu'il veut prendre. Les chansons du Calumet & les danses se suivent. Il déclare aux Anciens le jour de son départ & le Rendez-vous à ses meilleurs amis, à une demie-lieuë de là ; ils partent ordinairement de nuit, s'imaginant que s'ils le faisoient de jour, leurs ennemis les découvriroient de loin, quoiqu'ils soient


ni na ha ni ni na ha ni
ni ni ha ni na ni on
go ni na ha ni ni nā.
ha ni ni na ha ni
ho ho ni na ha ni
ni na ha ni ni na ha ni
ka oua ban no gue at chit cha


co gue a gue a Oüa
ban no gue min ti ga mi
ta de pi ni pi ni
tie at chit cha le ma chi
mi man ba mi ctan de
mi etan de pint pi ni he
at chit cha sca go be he he he





éloignez quelquefois à plus de cent lieuës ; mais quand ils ont résolu une marche generale, les préparatifs se font avec éclat. Ce ne sont pour lors que festins, sacrifices & victimes immolées, les femmes mêmes & les filles se prostituent aux hommes pour les engager à la Guerre & à n'épargner dans le combat qui que ce soit, l'on fait quantité de presens aux Guerriers, ausquels on paye par avance les chevelures qu'ils doivent ravir aux ennemis. Les Sauvages enlevent la chevelure des gens qu'ils prennent.

Tous ces préparatifs se font l'espace de deux à trois mois. Le Chef de Guerre chante toutes les nuits sans dormir, il jeune d'un jour à l'autre; il fait sa chaudiere à part, il fait un festin solemnel avant son départ, où peuvent assister autant d'hommes qu'il y en a dans le Village. Il attache aux perches de sa Cabane plusieurs Chaudieres, Celiers de porcelaine, Fusils & des marchandises. Il fait une harangue par laquelle il en destine au Village, & d'autres comme les prix qu'il doit distribuër aux premiers qui découvriroit l'ennemi, en tuëront ou feront des prisonniers. Le Village lui fait reciproquement d'autres presens pour son voyage, comme quelques chaudieres, des souliers, une ceinture & un tour de tête.

Les Sauvages enlevent la chevelure de gens qu'ils prennent en arrachant la peau de dessus le crane, dont ils se font une espece de trophée.

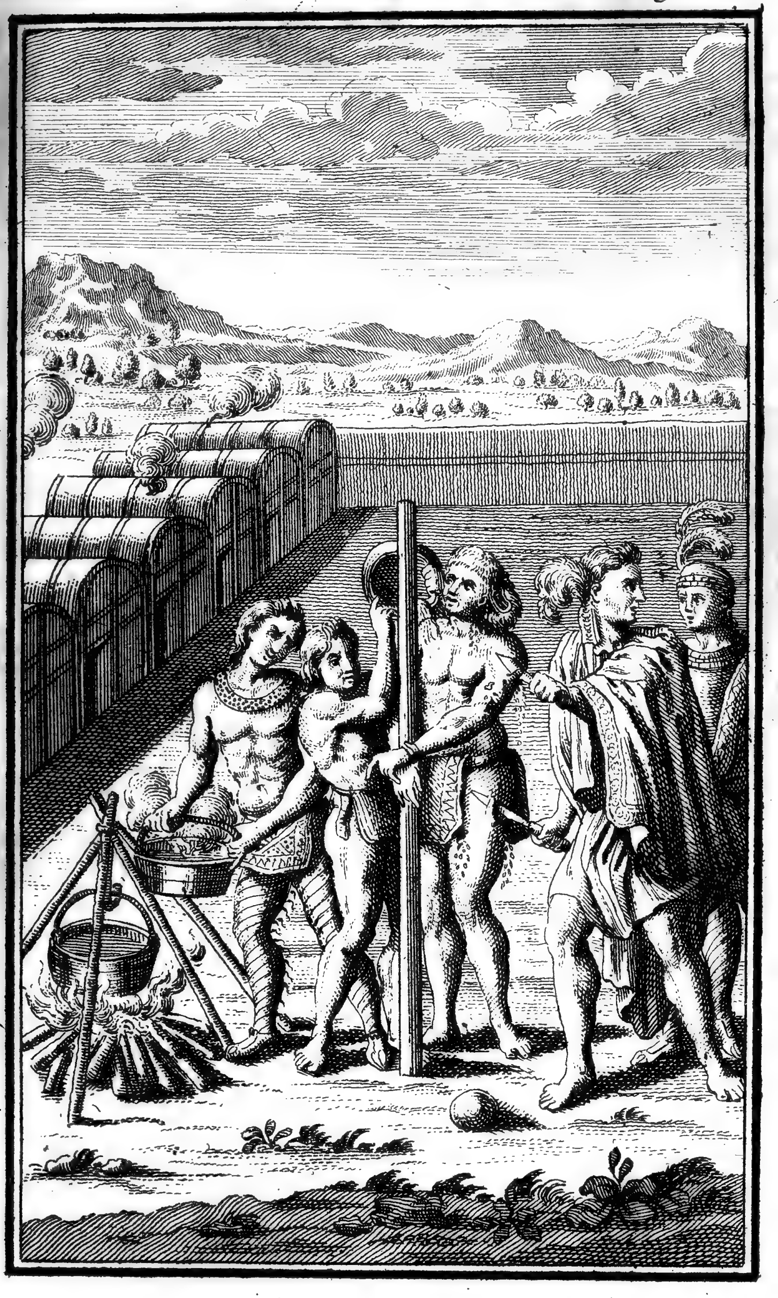
Les Sauvages qui ont l'usage des canots partent le jour ; le Chef les fait arrêter devant le Village, fait sa harangue aux Vieillards, leur déclare à peu prés le temps de son retour, & se mettant en marche il chante sa chanson de mort, qui sont autant d'expressions remplies de fureur ; il déclare qu'il abandonne son corps au sort de la Guerre. Cette même chanson se renouvelle jusqu'à ce qu'il ait fait coup, ou qu'il ait relâché de son entreprise. Pendant ce temps il jeûne tous les jours, ne mangeant que le soir. Son visage est tout *matache* de noir, & il mange seul. Ils emmenent ordinairemenr avec eux des concubines pour amuser la jeunesse, afin de banir de leurs esprits le ressouvenir qu'ils ont d'avoir quitté leur Patrie. Lorsqu'ils sont proche du païs ennemi, ou sur ses limites, ce Chef fait découvrir sa marche par des découvreurs, qui marchent devant ou sur les aîles, de maniere que le corps de bataille ne puisse être surpris que du côté de l'arriere-garde. Ceux-ci ne font point de feu lorsque l'on rencontre l'ennemi, il se fait des Sassakoués

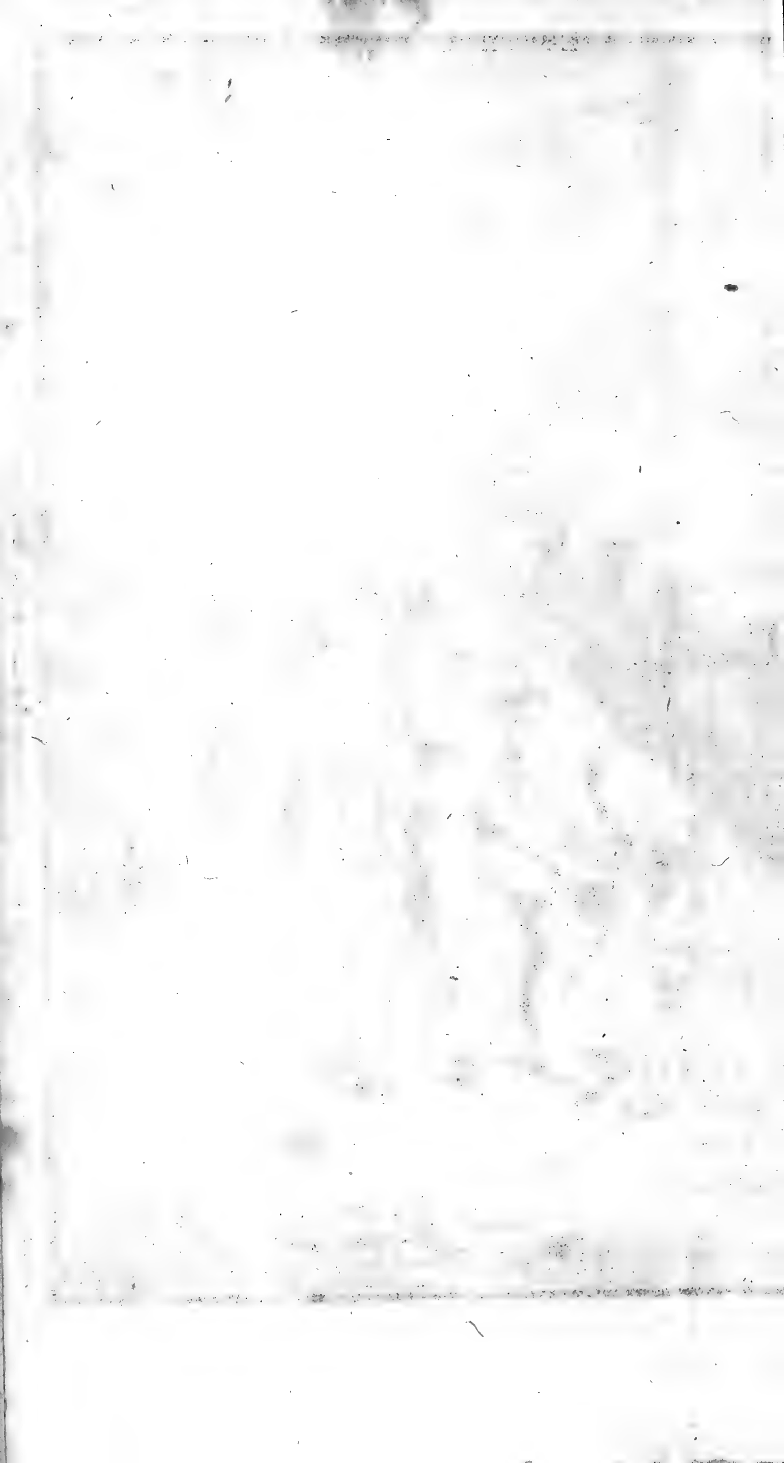




qui font des cris & des hurlemens pour l'effrayer. Le Combat fini ils s'en retournent avec précipitation ; s'ils tuent ils enlevent les chevelures ; s'ils perdent de leurs gens, & qu'ils soient maîtres du champ de bataille, ils les brûlent pour cacher leur perte. S'ils font des prisonniers, ils les lient dans les canots & leur mettent dans la main une baguette de sept à huit pieds de long, toute couverte de peaux de signes, ornée de bouquets de plumes blanches. Quand ils sont à terre ils plantent ces baguetes auprés des Captifs qu'on lie à des piquets par les pieds, les mains, le col, & le milieu du corps. Lorsqu'ils sont prêts d'arriver au Village, ils détachent un canot la nuit pour faire sçavoir le jour de leur arrivée & le succés de la Guerre. Etant à la vûë ils font des décharges de Fusils, & du plus loin que l'on peut les entendre, ils font autant de cris qu'ils ont tué ou pris d'ennemis. Si les Canots abordent le Village, ils font tenir debout les prisonniers qui tiennent leur baguette en main. Les Vieillards se trouvent au rivage pour recevoir les Guerriers, qui avancent avec poids & mesure. Le Chef de Guerre fait une harangue devant que de mettre pied à terre, par laquelle il fait un recit de tous les évenemens de sa cam-

pagne, ces Vieillards l'en congratulent; enfin lorsque tous ces Canots abordent terre, quelques Deputez se mettent à l'eau pour faire débarquer les prisonniers que ceux du Village reçoivent en haye, avec une saluë de coups de bâtons. Les Guerriers débarquent aprés tout nuds & abandonnent au pillage les canots & toutes leurs dépoüilles. On fait chanter les prisonniers dans une place où ils attendent leur destinée. Aussi-tôt que le Conseil les à distribuez aux familles, ceux qui en deviennent les maîtres, ont droit de vie ou de mort sur eux. Si le caprice veut qu'ils soient condamnez à mourir on les attache à un poteau ou on allume un grand feu, dans lequel on fait ranger des instrumens de fer qu'ils passent sur le corps depuis les pieds jusqu'à la tête, comme si ils vouloient appliquer quelque peinture sur un tableau. Si le prisonnier que l'on brûle est un homme courageux, il chante au milieu des tourmens, il se moque souvent de ceux qui sont ses boureaux, leur reprochant qu'ils n'entendent rien à brûler un homme. Mais dés lors que quelqu'un verse des larmes ou témoigne quelque sentiment de douleuri, ls font des cris & des huées en dérision, lui reprochant qu'il n'est pas homme, & lui disent qu'un Guerrier





rier ne doit jamais gémir, les pleurs étant le propre des femmes. Aprés qu'on l'a bien grillé on lui enleve la chevelure qu'on laisse pendre par derriere, & on lui aplique sur la tête une écuelle pleine de sable brûlant pour lui étancher le sang. On le délie du poteau, & on le conduit à coups de pierre le plus que l'on peut du côté du Soleil couchant, qu'ils regardent comme le lieu que doivent habiter les ames lors qu'on est mort, c'est à qui coupera quelques morceaux de sa chair pour en faire des grillades, tout le monde court la nuit à droite & à gauche avec des bâtons, dans toutes les cabanes du Village, frappant tous les coins & recoins pour chasser son ame qui pourroit à ce qu'ils croyent s'être cachée pour en tirer vengeance. Cette execution faite ils celebrent quelques jours aprés une Fête solemnelle, dans laquelle ils font de grands festins & des danses. Les Guerriers distribuënt pour lors à leurs amis les chevelures qu'ils ont apportées de la Guerre, ils attachent à cette chevelure en façon de corcelets un colier de porcelaine qui represente le corps de celui qui a été tué, & on les porte en cadence au milieu de l'Assemblée.

Les Sauvages qui n'ont pas l'usage des canots, observent les mêmes Coûtumes,

à la reserve du départ de Guerre qu'ils pratiquent la nuit, de crainte que leurs ennemis ne les apperçoivent, s'imaginant qu'ils leur sont comme invisibles dans leur approche.

Les Guerriers sont récompensez selon leur merite; le Chef de guerre leur distribuë des presens, principalement à ceux qui ont tué ou fait des prisonniers. Quand tout est fini ils mettent dans la place ou sur le bord du rivage d'autres prix, pour ceux qui ont encor, à ce qu'ils disent, les mains ensanglantées. Tout le Village assiste à cette derniere Ceremonie. Ceux qui ont tué semblent venir à la dérobée pour les enlever; ce qu'ils ne peuvent faire cependant sans être vûs. Quand ils ont touché ce prix, ils s'enfuyent le plus vîte qu'ils peuvent. Ce sont pour lors de grandes acclamations. Ils sont obligez de retourner trois fois. On ne leur fait rien quand ils viennent; mais lorsqu'ils retournent c'est à qui leur jettera de petites pierres qui ne laisse pas de leur faire mal, parce qu'ils sont nuds, & lorsqu'ils ont touché le prix pour la troisiéme fois, leurs Sœurs ou quelques Parentes l'enlevent & le portent à la Cabane.

Le prisonnier étant assez heureux d'avoir la vie est adopté, en même-tems on

le conduit pour cet effet au bord de l'eau, où il est lavé & bien essuyé, pendant que les femmes & les filles pleurent d'un côté la mort de celui dont il remplit la place, & que de l'autre les hommes chantent. Ils le couvre des plus beaux habits qu'ils peuvent trouver, comme une robe de castors toute neuve, ou d'une de couleur d'écarlate. Il devient donc parent de la famille à qui il a été donné, & il arrive quelquefois que si celui qui a été tué, en étoit Chef, il le devient aussi, lors qu'on lui trouve assez de valeur. S'il en étoit fils, il est tenu pour fils, & on cherche à le marier, afin de l'engager de rester avec les parens, & de ne pas deserter.

CHAPITRE III.

Mariage des Sauvages.

LA maniere dont un Amant fait paroître à sa Maîtresse l'estime qu'il à pour elle lors qu'il la regarde en vûë du Mariage, est extrémement bizare.

Les petits entretiens familiers ne se font que la nuit, en presence de quelques amis; l'Amant entre dans la cabane de la Fille, qui n'est fermé ordinairement que

d'une peau volante, il va d'abord aux charbons du foyer, qu'il trouve avec de la cendre ; il allume une buchette de bois, & s'approchant de ſa Maîtreſſe il lui tire le nez par trois fois pour l'éveiller, ce qui eſt une formilité eſſentielle ; tout ſe paſſe avec bien-ſeance, ſans que la Fille lui diſent aucunes paroles, Ces ſortes de témoignage d'amitié durent prés de deux mois, avec beaucoup de circonſpection de part & d'autre. Lors qu'il eſt aſſuré de ſa Maîtreſſe il en parle à ſon Pere, où à ſon plus proche Parent, qui va trouver la nuit celui de la Fille ; il l'éveille, allume ſa pipe qu'il lui preſente ; & en fait la demande pour ſon Fils. Ce Pere lui fait réponſe qu'il le communiquera à ſa famille.

Le Pere du jeune homme ayant ſçû ſes derniers ſentimens dans une ſeconde entrevûë, fait aſſembler tous les Parens, & leur déclare qu'il marie ſon Fils ; pour lors ils apportent dans ſa cabane le plus de marchandiſes qu'ils peuvent pour ſa dotte. La Mere du Garçon en porte une partie à celle de la Fille ; & c'eſt en ce moment que ſa Mere lui dit qu'elle l'a marie à un tel ; il faut que cette Fille y conſente ſans replique, il eſt même de ſon honneur de le faire. Et par un abus étrange les Peres, les Meres, & les Freres aînez, peu-




29.

vent prostituër leurs Filles : car son corps, disent-ils, n'est pas à elle mais à ses Parens, pour en disposer comme ils le jugeront à propos. Cette Femme qui a reçû ces presens les distribuë à toute la Famille, lui donnant avis de cette nouvelle Alliance. Chacun contribuë aprés à la dotte de la Mariée. Les Sœurs du jeune homme, accompagnées de la Mere, apportent au bout de huit jours les restes des presens. On habille la Mariée le plus proprement que l'on peut, on lui graisse ses cheveux avec de l'huile d'Ours, & l'on apporte devant elle une partie de toutes ces marchandises, elle en prend autant qu'elle peut, & suit sa belle mere qui lui ôte tous ces ajustemens qu'elle donne à ses Filles, qui lui donnent en échange les leurs & une chaudiere. Elle retourne chez son Pere, ses propres Sœurs la deshabillent aussi, qui lui donnent leurs propres habits. & l'ajustent comme elles le jugent à propos : la Mere lui donne une charge de bled d'Inde (bled de Turquie) qu'elle apporte à son Mari, qui lui ôte encore ses habits. Ce ne sont qu'allées & venuës pendant toute la journée. Enfin la belle Mere lui donne pour tout bien une méchante peau pour habits, sans autres ornemens. L'on partage ensuite dans les deux Familles

tous les presens de la dotte.

Il seroit assez difficile de croire jusques à quel excés peut aller la continence d'un Sauvage, qui est quelquefois six mois sans connoître sa nouvelle Epouse, le pouvant selon les Loix quatre jours aprés le Mariage. Il se persuade que cette moderation est le témoignage le plus autentique de l'estime qu'il puisse avoir pour elle, puisque il n'envisage que la seule satisfaction de s'allier dans une Famille. La Mariée retourne sans rien dire au bout de l'an chez sa Mere, qui devient maîtresse de la Chasse, de la Pêche, & de tout ce que peut avoir son Gendre. Celui-ci qui ne la trouve plus chez lui juge bien où elle est, il l'a va trouver quand il croit à peu prés que tout le monde dort, mais le beau Pere & la belle Mere qui se doutent bien qu'il ne manquera pas de venir, sont au guet pendant que leur Fille repose proche le feu. Le Marié n'est pas si-tôt entré qu'il connoît que ce feu lui est destiné; il s'assiet auprés de sa Femme. Le beau Pere qui se leve avec indifference, remplit sa pippe & la lui donne à fumer. La belle Mere d'un autre côté apporte un plat de viande à ses pieds, qu'il mange sans rien dire, se tenant assis comme un Singe. Il demeure pendant deux ans auprés de son beau Pe-

re, & sa Pêche, sa Chasse, & tout le commerce qu'il peut faire appartient à la belle mere.

Les nouveaux Mariez se parlent peu le jour, ou s'ils le font ce n'est qu'en grondant; ils disent que la pudeur demande cette bien-seance. Lors que le Gendre a passé deux ans chez le Pere il tient son ménage à part, à moins qu'il n'ait envie d'obtenir encore sa belle Sœur pour seconde Femme. Le mari ne doit & n'ose prendre d'autre Femme que de la part des Parens du beau Pere, qui lui peut donner encor deux autres de ses Filles: s'il n'en à pas la belle Mere adopte quelque Fille qu'elle a acheptée bien cher, ou lui donne ces Niéces. Le seul interêt qui domine parmi les Sauvages les entretient dans cette coûtume, parce que tout ce qui est au Gendre revient à la belle Mere; & s'il prenoit une seconde Femme dans une autre Famille elle auroit le même droit, de sorte qu'il est de l'avantage des premiers de ménager toûjours ses bonnes graces. La premiere Femme à des prerogatives que l'autre n'a pas, & il ne faut pas s'étonner si la jalousie regne entre ces deux Femmes, quoi qu'elles soient souvent Sœurs elles en viennent quelquefois aux mains & aux coûteaux: les Familles s'en

mêlent & il y a souvent du sang répandu, pendant que le Mari juge des coups d'un grand sang froid : cela lui fait même plaisir, parce qu'il dit que c'est une marque que ses Femmes l'aiment.

Les Sauvages ont beaucoup d'attache pour leurs Enfans, principalement pour les Filles, qu'ils regardent comme l'apui & le soûtient des Familles.

Lors qu'une Femme est attaquée d'une maladie ordinaire à son sexe, l'on éteint tous les feux de la cabane, on nettoye le foyer, l'on en jette toutes les cendres & l'on en allume de nouveaux avec une pierre à fusil, elle est obligée de demeurer dans une cabane separée, n'osant entrer dans la premiere pendant huit jours. La premiere fois que cette incommodité arrive à une Fille elle est trente jours sans voir personne que quelques femmes qui ont soin d'elle. Lors qu'une femme se trouve enceinte elle n'a plus de commerce avec son mari, jusqu'à ce que l'Enfant ait deux ans. Lors qu'elle est prête d'accoucher on lui construit une méchante cabane qui ne l'a met guere à l'abri du mauvais temps ; elle y demeure trente jours, si c'est d'un premier Enfant elle reste quarante. Cependant lors qu'elle est en danger de mort elle revient dans sa cabane :

mais aprés qu'elle eſt rétablie, où ſi elle venoit à mourir, on abat cette cabane que l'on tranſporte dans un autre endroit.

CHAPITRE IV.

Occupations des petits Sauvages. La chaſſe de l'Ours.

LEs Sauvages élevent inſenſiblement leurs Enfans à de petits exercices laborieux ; la Chaſſe eſt d'abord l'unique objet de leurs occupations. Ils ſe ſervent de flêches juſqu'à l'âge de quinze ans, & s'amuſent aux Oiſeaux & aux Ecureuils. Lors qu'ils ſont dans un âge un peu plus avancé on leur fait faire des Voyages éloignez pour les rendre capables de faire ſubſiſter un jour leurs familles par la Chaſſe. L'oiſiveté ne régne point parmi eux : la Chaſſe la plus conſiderable qu'ayent les Sauvages eſt celle de l'Ours, qu'ils regardent comme une Divinité. Ils font des partis de trente hommes pour y aller ; le Chef qui les commandent les prie par pluſieurs nuits de venir chanter dans ſa cabane la chanſon de l'Ours : chaque animal & chaque Divinité â ſa chanſon particuliere. Le Chef ſe *matache* le viſage &

jeûne plusieurs jours, afin de pouvoir deviner où il y à beaucoup d'animaux, & les lieux de leur retraite. Ces animaux ont cela de particulier qu'ils se fourent dessous le creux d'un arbre dés que les néges commencent, & ils n'en sortent point qu'au bout de cinq à six mois sans manger, quoi qu'ils soient dans ce temps beaucoup plus gros que dans aucune autre saison. Pendant tout ce temps ils suçent seulement leurs pattes pour toute nourriture. Cette Chasse ne se fait que l'Hiver, & les Chasseurs chantent & dansent toute la nuit du départ. Lors qu'ils se sont rendus à l'endroit où ils ont resolu d'aller, ils dressent une cabane qui leur sert à chanter jusqu'à une heure à peu prés devant le jour. Quand il paroît le Chef fait une tournée d'environ deux lieuës, les Chasseurs sont obligez de ne point passer ces bornes; ils battent cette étenduë de païs toûjours à jeun, jusques au soir. Lors qu'ils ont tué des Ours il les apportent dans la cabane, ils allument des pipes & en chantant ils leur coulent par maniere de Sacrifice la fumée dans la gueule & dans les narines, pour fléchir leur fureur, & ils les prient de n'avoir point de ressentiment contr'eux n'y de ce qu'ils ont envie d'en tuër encor d'autres. Ils leur coupent la langue, & arrachant le

filet qu'ils brûlent avec circonſpection, car ſi le feu le fait tortiller c'eſt un préſage qu'ils en tuëront, s'il eſt conſommé ſans aucun mouvement c'eſt, diſent ils, un mauvais augure.

CHAPITRE V.

Veneration particuliere des Sauvages pour les Jongleurs, qui ſont leurs Medecins. Ceremonie de leur Sepulture.

LEs Sauvages ont une connoiſſance naturelle de quantité de Simples, dont les effets ſont merveilleux pour la cure des playes, & beaucoup plus promts à les guerir que nos remedes : mais ils ſont ſi ſuperſtitieux & ils ont tant de confiance en leurs Medecins, qu'ils croiroient n'être pas bien gueris ſans leurs ſecours. Ces Medecins ſont la plûpart de grands fourbes, impoſteurs & charlatans, qui ont ſouvent des liaiſons avec le diable, & le plus grand honneur qu'ils puiſſent s'attribuër eſt de ſe dire *Meteouë*, qui veut dire Magicien.

Quand un Sauvage eſt bleſſé, ou qu'il a quelque ulcere,* l'on envoye querir le

* Les Medecins, autrement Jongleurs,

Medecin qui trouve un Festin tout préparé à son arrivée. Les Vieillards ne manquent pasde venir à cette cure. Le Medecin apporte un paquet où sont ses médicamens, il tient une gourde à la main emmanchée d'un bâton qui passe au travers ; il entonne d'une voye horrible des chansons sur ses remedes, faisant aller en cadence cette gourde, dans laquelle il y a de petites pierres. Les assistans le secondent, & ceux qui se piquent d'être aussi Medecins, s'y fourrent avec des gourdes. Cette premiere saillie ne laisse pas de bien étourdir le pauvre malade qui est étalé tout nud, pendantque le Medecin agite son corps par les plus furieuses contorsions qu'il puisse inventer. Aprés avoir bien chanté il ouvre son paquet de drogues, il invoque le Dieu du Ciel & de la terre, tous les esprits qui sont dans l'air & les enfers, & quelques peaux d'animaux extraordinaires qui sont dans ce sac, qui dit être maître de ses drogues, ausquels on doit avoir confiance pour obtenir la guerison du malade. Il redouble ses chansons avec ces mouvemens du corps, élevant la voix comme s'il croyoit que ces Dieux fussent sourds, & pendant que les assistans chantent il tourne autour du malade avec sa gourde en dansant. Il

saute

ſaute enſuite au milieu de la Cabane. Tous les aſſiſtans ſe levent & danſent avec lui, les vieilles femmes ſe mettent de la partie. Ce ne ſont pour lors que des huées & des batemens de pieds à faire trembler toute la Cabane, & quand ils ont chanté quelques airs ſur la playe ou ſur la partie malade, il applique ſon remede. On apporte auſſi-tôt avec empreſſement une chaudiere pour mettre des preſens au Medecin qui les diſtribuë avec une gravité admirable, faiſant l'honnête & le genereux, affectant même de ne rien garder pour lui; mais qui ſçait bien ſe dédommager en temps & lieu. Les Sauvages ont de trés-bons remedes pour les maladies ordinaires du corps, ſur tout pour les fiévres; mais il eſt dangereux d'en prendre une doſe trop forte. Les maladies les plus dangereuſes ſont la petite verole, qui eſt une peſte parmi eux. Si-tôt qu'ils en ſont attaquez ils ſe jettent dans l'eau la plus fraiche qu'ils peuvent trouver, dont ils ne rechapent pas. Le mal de Naples leur eſt fort ordinaire. La maladie la plus commune eſt la paraliſie & la phtiſie. Et c'eſt pour lors que les Medecins trouvent une bonne Moiſſon à faire. Ceux qui deviennent éthiques ont recours à certains Medecins que l'on appelle Jongleurs. Ceux-

ci paroiſſent avoir effectivement quelques pactes avec le diable. Ils ſe mêlent de prédire les choſes à venir. Lors qu'ils veulent ſavoir l'évenement de quelque choſe, ils ſe renferment dans une Cabane faite de perches, extrêmement enfoncée dans la terre, entourée de quelques peaux, avec une ouverture en haut, aſſez large pour paſſer un homme. Le Jongleur qui ſe renferme tout ſeul, chante, pleure, s'agite, ſe tourmente, fait des invocations à peu prés comme la Sibile dont parle Virgile, qui pouſſée de l'eſprit d'Apollon rendoit ſes Oracles avec cette même fureur.

At Phœbi nundum patiens, immanis in antro,
Bacchatur vates, magnum ſi pectore poſſit
Excuſſiſſe Deum. Tanto magis ille fatigat
Os rabidum fera corda domans, fingitque premendo

Ces quatre Vers expriment bien le perſonnage de ces Medecins dans leur Jonglerie.

La profeſſion de Jongleurs eſt fort lucrative parmi les Sauvages. Je me les repreſente comme ces Sacrificateurs dont parlent le même Poëte, qui faiſoient bonne chere aux dépens de ceux qui offroient des Victimes.

Hic laticis, qualem pateris libamus & auro,

Inflavit quùm pinguis ebur Tyrrhenus ad aras
Lancibus & pandis fumantia reddimus exta.

Le malade éthique qui se persuade que sa maladie n'est que l'effet d'un sort que l'on a jetté sur lui, envoye querir le Jongleur. Les Illinois & les Nations du Sud se vantent de faire mourir un homme en faisant sa figure qu'ils peignent à leur mode, & que lui décochant une petite fléche dans son portrait, vis-à-vis du cœur, ils le blessent, fut il à deux cens lieuës; d'autres mettent un petit caillou gros comme un œuf de pigeon, & disent que par des invocations qu'ils font aux démons, elle se forme en même temps dans le corps de celui contre qui ils ont une querelle. Ils se servent de Jongleurs dans cette occasion par leur Art magique, arrachant ces sortileges de leurs corps.

Mais quoiqu'ils soient souvent convaincus de leurs tromperies, la plûpart croiroient ne pas mourir dans les formes, s'ils ne les consultoient & ne suivoient leurs avis.

Comme dans chaque Art il y a des personnes qui excellent par la grande réputation qu'ils s'acquierent, je puis dire aussi qu'il y en a parmi les Medecins des Sauvages qui passent pour gens d'un meil-

leur esprit & d'un plus grand savoir. Lors qu'il s'en trouve quelqu'un, il emmene avec lui une bande de Jongleurs dans la Cabane du malade, prétendu ensorcelé, que l'on étend par terre sur une peau d'animal, le maître Medecin touche avec le bout du doigt toutes les parties de son corps, & quand celui-ci croit qu'il touche la partie affligée, il se plaint. Le Medecin dit aussi-tôt que c'est là où a été jetté le sort. Un de ses disciples lui applique en même-temps sur cet endroit une peau de Chevreüil pliée en plusieurs plis. Comme ce Medecin s'est préparé d'ailleurs en avalant quelques morceaux de couleuvre & d'autre chose, il se leve avec sa gourde qu'il fait raisonner, & se ruë avec furie comme un Possedé sur le malade, & par des efforts qu'il fait à peu prés comme un Chien hargneux, il suce cette peau, écumant & se frapant le dos sans épargner celui du malade, dont il presse les côtes, la tête & toutes les parties du corps. Aprés qu'il a bien grondé & bien écumé, il vomit quelques goutes de sang avec le morceau de couleuvre. Cette operation finie le premier de ses disciples se ruë à son tour sur ce malade, imitant son maître dans toutes ses postures, tous ses camarades en font autant, qui tirent, à ce qu'ils disent,

le ſort. Ils font le lendemain la même cure, & la continuë juſqu'à ce que le malade ſoit à l'agonie, & lorſqu'il vient à ce dernier periode, qui eſt accompagné de convulſions, ce digne Medecin l'abandonne à ſa deſtinée.

Il faudroit être de fer pour reſiſter à toutes ces fatigues. Leur imagination qui eſt déja bleſſée de l'horreur de la mort, qu'ils croyent inévitable, s'ils ne ſont ſoulagez par ces Jongleurs, toutes ces chanſons qui les étourdiſſent, la violente agitation de toutes les parties de leurs corps, qui n'a pour matelas qu'une méchante peau bien mince, qui ne peut les garantir de l'humidité de la terre, qui leur ſert de lit, ſont autant d'obſtacles à diſſiper le malefice, où le ſort prétendu dont ils ſe croyent attaquez. Si le haſard ou la bonté du temperament procure la gueriſon du mal, le Jongleur s'applaudit & eſt regardé de tout le monde comme un habile homme.

Il y a pluſieurs ſortes de Jongleurs, les uns ſont pour guerir, ou pour mieux dire qui augmentent les maladies, & d'autres pour enſorceler. Les uns ſont Devins, d'autres s'apliquent à donner des drogues & des compoſitions qui font, à ce qu'ils diſent, des miracles pour la chaſſe & pour

la guerre, & qui rendent invisibles ceux qui les portent sur soi ; mais ce n'est qu'erreurs & fourberies.

Les plus fameux Jongleurs sont les plus contrefaits, soit qu'ils soient bossus ou boiteux ; mais les plus acreditez sont les Kermaphidites, du moins ceux qui veulent qu'on les croye tels. Ils sont les Sacrificateurs qui commandent aux démons, & les plus redoutez par leur malignité ausquels on ose refuser ce qu'ils demandent. J'aurois peur de paroître suspect par tout ce que j'avance. Ce sont des choses trés averées, car qui diroit qu'ils ordonnent quelquefois de faire passer le malade au travers des flâmes de tous les feux du Village, de faire des danses où des femmes & des filles doivent leur être prostituez ; que le malade soit plongé tout nud dans l'eau ou dans la nége au milieu de l'Hiver.

Depuis que nos Missionnaires vont chez eux ils ne pratiquent plus ses coûtumes ; & lors qu'ils veulent le faire, c'est toûjours en secret. Il n'y a que les Hurons qui ne se servent point de cette maniere de guerir les maladies. Ils celebroient auparavant que l'Evangile leur ait été prêché, une Fête solemnelle qui duroit trois jours, pendant lesquels leurs cabanes é-

toient ouvertes à toute ſorte de libertinage. Cette coûtume étoit, diſoient-ils, pour obtenir de l'Eſprit leurs neceſſitez. Ils ſe ſervent toûjours de Calumet, qu'ils preſentent au Soleil comme le Dieu de la lumiere, qui leur facilite le moyen de trouver les Simples. Lors qu'ils ont composé une Medecine, ils l'a mettent ſur une peau, font un Feſtin ſolemnel, danſent toute la nuit autour de la Medecine, qu'ils remettent aprés dans le ſac de la Janglerie qui eſt leur Apoticairerie.

Rien n'eſt plus touchant que de voir un Sauvage à l'extrêmité. Les Parentes ſe trouvant à ce triſte ſpectacle toutes fondantes en larmes, des vieillards & des vieilles y accourent en foule, qui, quoique d'un grand ſang froid auparavant, s'atendriſſent tout-à-coup & pleurent avec autant de force que s'ils y prenoient la plus grande part du monde; mais ce n'eſt qu'en vûë d'avoir à manger, ou d'obtenir quelques coûteaux, nippes, funerailles, ou autres preſens. Si un jeune homme qui ſoit aimé ou conſideré vient à mourir, le Pere & les plus proches Parens chantent avec des Gourdes à la main des chanſons lugubres. Les femmes joignent des paroles à leurs pleurs.

Quand ce malade eſt mort, on le met

ſur ſon ſeant, on oint ſes cheveux & tout ſon corps d'huile d'animaux, on lui applique du vermillon ſur le viſage ; on lui met toutes ſortes de beaux plumages de la raſſade de la Porcelaine, & on le pare des plus beaux habits que l'on peut trouver, pendant que les Parens & ces vieilles continuent toûjours à pleurer. Cette Ceremonie finie les Alliez apportent pluſieurs preſens. Les uns ſont pour eſſuyer les larmes, & les autres pour ſervir des matelas au défunt, on en deſtine certains pour couvrir la foſſe, de peur, diſent-ils, que la playe ne l'incommode, on y étend fort proprement des peaux d'Ours & de Chevreuils qui lui ſervent de lit, & on lui met ſes ajuſtemens avec un ſac de farine de bled d'Inde, de la viande, ſa cuilliere, & generalement tout ce qu'il faut à un homme qui veut faire un long Voyage avec tous les preſens qui lui ont été faits à ſa mort, & s'il a été Guerrier on lui donne ſes armes pour s'en ſervir au païs des morts. L'on couvre enſuite ce Cadavre d'écorce d'arbres, ſur leſquelles on jette de la terre & quantité de pierres, & on l'entoure de pieux pour empêcher que les animaux ne le déterrent. Ces ſortes de funerailles ne ſe font que dans leur Village. Lorſqu'ils meurent en campagne

on les met dans un Cercueil d'écorce, entre les branches des arbres où on les éleve sur quatre pilliers.

On observe ces mêmes funerailles aux femmes & aux filles. Tous ceux qui ont assisté aux obseques profitent de toute la dépoüille du défunt, & s'il n'avoit rien, les Parens y supléent. Ainsi ils ne pleurent pas en vain. Le deüil consiste à ne se point couper ni graisser les cheveux & de se tenir négligé sans aucune parure, couverts de méchantes hardes. Le Pere & la Mere portent le deüil de leur Fils. Si le Pere meurt les Garçons le portent, & les Filles de leur Mere.

CHAPITRE VI.

Sentimens des Sauvages sur l'Immortalité de l'Ame, & son sejour aprés sa mort.

CEs Peuples qui reconnoissent l'immortalité de l'ame croyent qu'elle se trouve aprés la séparation du corps dans un grand chemin, qui n'est rempli que de celles qui doivent se rendre à un lieu où elles restent pour toûjours, qu'elles traversent une riviere extrêmement rapide, qui a pour Pont des Perches bien

chancelantes ſur leſquelles il faut paſſer ; qu'elles courent de grands risques dans ce trajet, & que ſi elles venoient à tomber dans l'eau, elles ne pourroient jamais s'en retirer.

Voici la ſuite de leurs raiſonnemens. Quand elles ont traverſé cette riviere, elles en ſuivent les bords fort long temps, faiſant proviſion d'Eturgeons, qu'elles font ſecher juſqu'à ce qu'elles ſoient arrivées dans une grande prairie. A force de marcher elles découvrent de grands rochers eſcarpez, au travers deſquels il y à un chemin fort étroit, qui va plus loin, lequel a pour barriere deux gros pilons qui ſe levent & s'abaiſſent alternativement. Ces pilons ſont pour écraſer les vivans qui voudroient franchir ce paſſage ; mais dés lors que ce ne ſont que les ames des défunts, elles paſſent ſans obſtacles ; elles ſe trouvent enſuite dans une belle prairie extrêmement vaſte, remplie d'Ours, & de toute ſorte d'animaux, & d'excellens fruits qui ſont uniquement deſtinez pour les morts. Ce chemin eſt encore bien long à faire. Les ames entendent à la ſuite du temps les tambours & les Gourdes des morts, qui danſent & ſe réjoüiſſent. Enfin elles arrivent dans ce délicieux ſejour qui eſt le terme de leur Voyage, & ſe

fourant parmi la presse elles se mettent à danser. Pour lors elles sont les bien venuës. C'est à qui leur fera civilité & qui les régalera. On leur donne toutes sortes de belles parures, avec d'autant plus d'empressement que l'on en avoit mis auprés d'elles dans leur tombeau.

La memoire des Morts est en grande veneration chez ces Peuples, ils font à leurs manes des festins, où ils consomment tout ce qu'ils ont ; particulierement lors qu'ils celebrent la Fête generale des Morts. Ils n'ont point de jour limité pour cette Solemnité. Ils prennent celui que le caprice de leur Chef & de leurs Jongleurs leur prescrit, & ils ne manquent pas d'observer l'anniversaire de chaque Mort. Ils choisissent pour cet effet le meilleur ami du défunt qu'ils font danser, ausquels ils font de grands presens, le regardant comme le défunt.

La Ceremonie de la Fête des Morts est tout-à-fait considerable. Ils en déterrent tous les cadavres, en ramassent les ossemens ; ils y invitent non seulement leurs Alliez ; mais encore ceux qui sont les plus éloignez, ausquels ils donnent tout ce qu'ils ont de meilleur ; ils celebrent encore d'autres Fêtes, souvent pour obtenir de leurs Divinitez la vie ou la santé

pour leurs Familles, & la victoire sur leursennemis.

CHAPITRE VII.

Détail & le Caractere particulier de tous les Peuples alliez de la Nouvelle France.

QUoique l'Amerique Septentrionale soit d'une grande étenduë, elle ne seroit pas suffisante pour nourir tous les Peuples qui l'habitent, si chaque Nation produisoit autant d'hommes qu'il y en a dans chaque Province de l'Europe; mais que ce soit un effet de la Providence ou de leur trop grand libertinage, ils ne multiplient pas tant que l'on croiroit bien. Cela n'empêche pas neanmoins qu'il n'y ait un grand nombre de Nations, dont quelques-unes sont assez nombreuses.

Les Peuples avec qui nous avons le plus de commerce sont les Nepiciriniens, à Mikouest, Nation de la Loutre, Outaoüaks, Hurons, Cynagos, Kiskakons, Nansoüa, Kœtons, Sauteurs, & Missisakis. Ceux-ci occupent le bord & les environs du lac Huron.

Ceux qui occupent le Nord sont dispersez de toutes parts. Ce sont les Christinaux

naux, Monsonis gens des terres, Chichigoüeks, Otaulubis, Outemiskamegs, Outabytibis, Onaouientagos, Michacondibis, Assinibouels & plusieurs autres. Tous ces Peuples sont connus sous le nom de gens de terres, parce qu'ils sont toûjours errans.

Ceux qui habitent vers le Sud, occupent de beaux païs ; ce sont les Pouteouatemis, Sakys, Malhominys, Oüenebegons ou Puans, Outagamis ou Renards, Maskoutechs, Miamis, Kikabons, Islinois, & dans l'Oüest les Nadouags, Sioux, Ayoes, qui composent plusieurs Villages de noms differens, lesquels occupent un grand païs par de là le fleuve Missisipi, entre les quarante-trois & quarante-six degrez de latitude.

Toutes ces Nations étoient voisines & fort peuplées, les bourgades n'étoient éloignées les unes des autres que d'une journée. Cette proximité étoit la cause qu'elles se faisoient quelquefois la Guerre ; mais outre que ces peuples s'apprehendoient mutuellement, c'est que le repos & la tranquilité dans laquelle ils vivoient ne leur inspiroit pas ces passions dominantes des Iroquois, qui n'aiment qu'à porter le fer & le feu dans les endroits les plus éloignez. Mais quand quelques-uns

peuvent à la derobée enlever des têtes ; ou détruire quelques Familles, ils reviennent chez eux avec autant de fierté que si un general avoit subjugué tout un Royaume.

Les Nepiciriniens furent les premiers qui eurent connoissance des François par le moyen des Algonkins, peuples les plus nombreux du Canada, lorsque nous commençâmes à l'habiter. Les Nepiciriniens habitoient le fleuve de saint Laurent ; mais dans la suite ils se retirerent dans la riviere des Outaoüaks, pour aller sur les lacs & sur les rivieres & pour faire plus commodément les portages, ils inventerent les Canots d'écorce de bouleau qui leur étoient d'une grande utilité pour le transport de leurs Castors chez les François, & pour celui de nos marchandises. Ils s'aboucherent avec les Algonkins pour profiter de cet avantage ; & par une échange de leurs Pelleteries pour du fer, & autres choses qui leur paroissent necessaires, ils envoyerent de Nation en Nation des haches, coûteaux, alaînes, chaudieres, & autres marchandises, qui les faisoient estimer & considerer, les priant même de décendre avec eux chez les François, pourvû qu'ils payassent le tribut du passage sur leurs terres.

Les Hurons qui étoient leurs voisins, hasarderent les premiers de faire alliance avec nous. On leur donna des Peres Jesuites pour les instruire dans la Religion Chrétienne ; & des François pour les escorter, parce qu'ils avoient Guerre contre toutes les Nations, qui firent pourtant la Paix avec eux, pour avoir par leur moyen des alaînes, des coûteaux, des haches & autre chose. Le nom François se fit bien-tôt connoître & devint redoutable à toutes les Nations. Ils étoient, selon la maniere de parler des Sauvages, les maîtres du fer, & le sejour qu'ils faisoient chez eux les mettoit à l'abri des insultes de leurs ennemis. Les Iroquois même rechercherent l'alliance des Hurons ; mais ceux-ci donnerent trop legerement dans toutes leurs protestations d'amitié, les Iroquois trouverent le moyen de les surprendre dans la suite & mirent un desordre entier chez eux, en obligeant les uns de s'enfuïr à Quebec & les autres dans le Sud.

La défaite des Hurons se répandit chez tous les Peuples voisins, l'effroi s'empara de la plûpart. Il n'y avoit plus de seureté à cause des incursions que les Iroquois faisoient dans le temps qu'on s'y attendoit le moins. Les Nipiciriniens s'enfuïrent au

Nord, les Sauteurs & les Missisakis avancerent dans la profondeur des terres. Les Outaoüaks & ceux qui habitoient le lac Huron se retirerent dans le Sud, & s'étant tous réünis ils habiterent une isle qui porte encore le nom de l'Isle Huronne. Les Hurons s'y étoient placez les premiers. Leur desastre ne faisoit qu'augmenter le souvenir de se voir frustrez du commerce des François. Ils firent cependant des tentatives pour trouver encore des voyes propres à continuër la premiere alliance. En effet trois Outaoüaks des plus hardis s'embarquerent dans un Canot & prirent le Nord du Lac superieur pour éviter de tomber entre les mains des Iroquois. Aprés avoir passé de rivieres en rivieres, de portages * en portages, ils tomberent dans celle des trois Rivieres † qu'ils décendirent jusqu'à son embouchure, où ils trouverent un établissement François. Ils y traiterent de leurs Pelleteries. Les grandes fatigues qu'ils eurent pendant le Voyage les empêcherent de reprendre la même route. Il s'y trouva par hasard quelques Algonkins qui se préparoient à remonter chez eux, ils profiterent de la

* Espace de terre d'une riviere à l'autre que l'on est obligé de faire à pied portant son canot & son bagage.

† La ville des Trois-Rivieres est le second.

même occasion, passant par le veritable chemin qui méne à Outaoüaks, ne marchant que la nuit de crainte de tomber entre les mains de leurs ennemis, & arriverent enfin à l'Isle Huronne au bout d'un an, avec l'aplaudissement general de leurs camarades qui avoient desesperé de leur retour. Ce succés si favorable les obligea plus que jamais & leurs voisins à faire des parties de Chasse. Ils décendirent ensuite en flotte chez les François, sans se mettre en peine de tous les obstacles & de tous les dangers qu'ils pouvoient courir. Ils y furent reçûs avec agrément. On les régala, ils y goûterent du pain avec délice, des pruneaux & autres choses qu'ils trouvoient meilleures que leurs mets ordinaires, & aprés avoir commercé leurs Pelleteries, ils s'en retournerent chez eux ravis d'y trouver leurs Familles fort paisibles, lorsque quelque temps aprés un de leurs Canots donna avis d'une armée d'Iroquois qui étoit fort proche, l'allarme se répandit bien vîte dans tous les lieux circonvoisins. Toutes ces Nations se refugierent chez les Pouteouatemis, qui étoient à une journée plus loin. Ils n'eurent pas de peine à faire un grand Fort où elles se trouverent à l'abri des Iroquois en cas qu'ils voulussent y faire quelqu'entreprise.

Ceux ci qui avoient trouvé l'Isle Huronne abandonnée, pousserent jusqu'aux Pouteouatemis, non pas comme des Conquerans; mais comme des Suplians qui imploroient leur secours. En effet la famine devint universelle parmi les Iroquois. Il se fit cependant un traité de Paix de part & d'autre. Les Iroquois se flattoient qu'ils en viendroient tôt où tard à bout, comme ils avoient fait des Hurons aprés une Paix semblable à celle qu'ils avoient faite avec eux trois ans auparavant. Les Pouteouatemis les reconnurent dans cette conjecture pour les Maîtres de toutes les Nations, ils ne cessoient point de les applaudir & de les louër de ce qu'ils avoient soûmis les Hurons qui étoient les plus fiers & les plus redoutables. Ils ne vouloient pourtant pas sortir de leur Fort, se contentant de leur envoyer des vivres dans leur camp. Peu s'en falut que tous les Iroquois ne perissent dans un grand Festin qu'ils leur avoient préparé, dont les viandes étoient empoisonnées. Une Huronne qui avoit son Fils prisonnier parmi les Iroquois leur en donna avis. Ce projet avorta, ceux-ci se retirerent sans avoir pû réüssir. Les uns retournerent sur leurs pas, & les autres suivirent le bord du lac Huron pour y trouver dequoi subsister plus

aiſément. Ces derniers ſe trouverent dans de vaſtes campagnes, où ils tuërent quantité d'Ours, de Bœufs, Biches, Cerfs, Chevreüils & toute ſorte de Gibier. Plus ils avançoient, plus ils rencontroient de ces animaux. Un Iroquois qui étoit écarté de ſes camarades découvrit des piſtes d'hommes, & aperçût preſqu'en même-tems de la fumée. Il en donna auſſi-tôt avis aux autres qui reconnurent un petit Village d'Iſlinois. Ils donnerent deſſus ſans trouver de reſiſtance, n'y ayant que des femmes & des vieillards, le reſte du Village étant diſperſé à la Chaſſe. Un chaſſeur qui arriva le premier fut bien ſurpris de ne voir à ſa rencontre que des Cadavres. Il en porta la nouvelle à pluſieurs autres Villages voiſins, l'on joignit en peu de jours les Iroquois. Les Iſlinois leur livrerent combat, les défirent & ramenerent tous les priſonniers. Les Iroquois n'avoient jamais été dans ces quartiers; mais toutes ces vaſtes campagnes ont été depuis le théâtre de la Guerre.

Ces Peuples qui avoient été aſſez heureux d'éviter leur perte, jugerent bien qu'il n'y avoit pas grande ſûreté de demeurer d'orénavant dans un païs qui pourroit devenir la proye des Iroquois, quelque Paix qu'ils euſſent faite avec eux. Ils ſe

refugierent dans l'Oüest, chez des Nations qui les reçûrent favorablement. Ils s'y se-roient établis s'ils ne s'étoient pas vûs trop éloignez des François, & s'il y avoit eu des arbres pour faire des Canots qui leur é-toient absolument necessaires. Ils quitte-rent ce païs & s'établirent sur le Missisipi qui les charma par la quantité d'Ours, de Biches, Cerfs, Chevreüils, Castors, sur tout de ces Bœufs qui ont le poil aussi fin que de la soye, dont on en a fait des cha-peaux il y a peu d'années en France, & de toutes sortes de Gibiers dont les Rivieres, les Campagnes, les Forêts étoient rem-plies. Les Nadouayssioux en avoient om-brage & en tuërent plusieurs. Ils furent encore contraints de quitter quelques an-nées aprés ce païs si délicieux, & vinrent demeurer à Chagoüamikon, sur le Lac su-perieur, où ils demeurerent jusqu'à la Paix des Iroquois avec les François & tou-tes les Nations, aprés laquelle ils se rapro-cherent de leur Païs natal.

Les Sauvages qui habitent dans le Nord sont errans & vagabons, ne vivant que de Chasse de quelques Poissons, & le plus souvent de l'écorce d'arbre, ou d'une cer-taine mousse seche & grisâtre qui croît sur les Rochers, laquelle ne sent que la terre. Ils ont du Castor, quelques Ori-

gnaux, du Caribou, beaucoup de Liévres extrêmement grands. Toutes les montagnes sont remplies de bluets qui sont une maniere de groseille, qu'ils font secher pour manger dans le besoin ; mais comme ces quartiers là sont steriles, la famine fait perir beaucoup de leurs habitans. Ceux qui demeurent dans le Nord Oüest sont plus heureux. Les folles avoines * croissent naturellement dans les marais, qui leur servent de bled. Les forêts & les campagnes sont pleines d'Ours, de Bœufs, & les Rivieres abondent en Castors. Ces Peuples vivent grassement, exempts de l'insulte des Iroquois, parce qu'ils sont dans des Païs inaccessibles par la quantité de grands portages & de rapides dangereux qu'il faut franchir avec de petits canots bien legers, & pour y arriver ce sont des difficultez presque insurmontables. Ces Nations ont toûjours frequenté le Lac superieur & le Nepicing, pour y trafiquer avec celles qui ont relation avec nous. Cependant leur principal Commerce est à la Baye d'Hudson, depuis que les Anglois & les François s'y sont établis, où ils trouvent plus de profit. Ils n'ont point d'ennemis à craindre, il est vrai que le Voyage est un peu fatiguant. Mais c'est un grand avantage à

* La folle avoine est une espece de ris.

ces Peuples de trouver une Nation de l'Europe qui leur apporte tous leurs besoins. Ils ne se sont pas mis beaucoup en peine de sçavoir s'ils traitoient avec l'Anglois ou le François : ils étoient toûjours assurez qu'en apportant leurs Pelleteries au Fort de Bourbon, qui est au 57. degré trente minutes latitude Nord, ils trouveroient des Marchands. Avant qu'ils eussent connoissance de ce Fort, ils trembloient à la vûë des François ou de quelques Etrangers, particulierement quand ils apercevoient des Fusils. Ceux qui commerçoient avec eux profitoient de leur timidité. Ils se trouvoient encore bienheureux qu'on leur donna du fer & des chaudieres en échange de leurs Pelleteries la plus usée * dont ils ne connoissoient pas le merite. Mais ils se sont rafinez dans le commerce & ils ne traitent plus qu'avec pied & mesure. Tous ces Peuples sont naturellement stupides & fort grossiers.

La Nepicing est un beau Lac d'environ trente lieuës de long sur trois à quatre de large, dans lequel se dégorgent quantité de Rivieres qui viennent du Nord & du Nord-Oüest, lesquels facilitoient aux Nepiciriniens & aux Amikoüest qui l'habitoient. Une grande partie

* Castor gras.

correſpondoien t avec les gens du Nord, d'où ils tiroient beaucoup de Pelleteries à trés-bon marché. Ils s'étoient rendus maîtres de toutes les Nations de ces quartiers. Les maladies en ont beaucoup détruit. Les Iroquois toûjours inſatiables du ſang humain les ont réduits les uns à ſe jetter parmi les habitations Françoiſes, les autres au Lac ſuperieur & à la Baye des Puans. Ces Peuples qui tenoient les autres ſous leurs Loix ſe ſont trouvez trop heureux de s'y ſoûmettre eux-mêmes.

Le Nepicing eſt éloigné du lac Huron d'environ vingt quatre lieuës. Il eſt entouré de petits rochers & d'une terre graveleuſe d'un trés petit raport, où il ne croît que peu de bled d'Inde & des citroüilles. Neanmoins ceux qui l'habitoient y trouvoient quelque douceur. Ils avoient une grande pêche d'Eturgeons, de beaux Brochets, & d'autres Poiſſons. La Chaſſe de l'Orignac, d'Ours & de Caſtors y étoit abondante. Le plus grand avantage qu'ils tiroient étoit de faire payer le peage à tous les Peuples qui décendoient à Montreal. Et lors qu'ils donnoient des vivres à ces Voyageurs ils leur faiſoient toûjours payer le Centuple. Tout eſt bien changé preſentement par les courſes des Iroquois jaloux qu'il y eut quelques Nations plus redoutables que la leur.

Les gens de la Loutre ſont ſur le lac Huron dans des Rochers. Ils ſont à couvert par un labyrinthe de petites Iſles & de Peninſules. Ils vivent de bled d'Inde, de Chaſſe, & de Pêche. Ils ſont ſimples & peu courageux. Ils ont beaucoup de raport avec les gens du Nord. Ce lac Huron a trois cens dix lieuës de tour ſur quarante à cinquante de large & le lac ſuperieur en a quatre cens ſur ſoixante. Les Miſſiſakis ſont un peu plus loing ſur le même lac, dans une Riviere dont ils tirent le nom, car *Miſſi* veut dire en leur langue toute ſorte, & *Sakis* ſortie de Rivieres, de maniere que Miſſiſakys veut dire la ſortie de toutes ſortes de Rivieres. Et comme cette Riviere ſe dégorge dans ce lac par differents endroits, cette Nation en prend le nom. Il y a grande abondance d'Eturgeons & de Poiſſons blancs fort délicats : Ils ont la Chaſſe, ils ne manquent pas de bled d'Inde & de Citroüilles. Ils ſont fiers, orgueilleux & fort mépriſans ; en un mot c'eſt la moins ſociable de toutes les Nations.

Les Sauteurs qui ſont au-delà des Miſſiſakis tirent leur nom d'un Saut, qui fait le dégorgement du lac ſuperieur au lac Huron, par un grand rapide dont les boüillons ſont extrêmement violens. Ces Peuples

ples sont fort adroits dans une pêche qu'ils y font de Poissons blancs qui sont aussi gros que des Saumons. Ils franchissent toutes ces terribles cascades dans lesquels ils jettent un filet qui est comme un sac d'un peu plus d'une demie aulne de large sur une de profondeur, attachez à une fourche de bois d'environ quinze pieds de long. Ils jettent précipitemment leurs filets dans les boüillons où ils se soûtiennent, laissant dériver leurs Canots en reculant. La grande agitation où ils se trouvent ne leur paroît qu'un jeu, ils y apperçoivent les Poissons entassez les uns sur les autres qui veulent forcer cette rapidité, & lorsqu'ils sentent leurs filets pesans ils les tirent. Il n'y à qu'eux, les Missisakis & les Nepiciriniens qui puissent faire cette Pêche; cependant quelques François les imitent. Ce Poisson est gras, d'une chair ferme & fort nourrissante. Ils le font cuire sur des grils de bois fort élevez & le garde pour l'Hiver. Ils en font un grand trafic à Michilimakinak, où les Sauvages & les François l'acheptent bien cher. Cette Nation s'est partagée. Les uns sont restez chez eux pour vivre de ce délicieux poisson en Automne, & cherchent leur subsistance dans le lac Huron pendant l'Hiver. Et les autres se sont retirez en deux endroits

dans le Lac ſuperieur pour y vivre de Chaſſe qui y eſt fort abondante. Ceux qni quitterent le lieu natal firent alliance avec les Nadouaiſſioux, qui ne s'embaraſſoient pas beaucoup de l'amitié de qui que ce ſoit. Mais parce que ceux ci ne pouvoient avoir des marchandiſes Françoiſes que par leur moyen, ils firent une Paix par laquelle ils s'obligerent de ſe donner des filles en mariage de part & d'autre. Ce fut un grand lien pour conſerver une parfaite intelligence.

Les Nadouaiſſioux qui ont leur Village au haut du Miſſiſipi vers le 46. degré de latitude, partagerent leur terre & leur Chaſſe aux Sauteurs. L'abondance du Caſtor & des bêtes fauves leur fit oublier inſenſiblement leur Patrie. Ils hivernerent dans les bois pour faire leur Chaſſe, & frequentent le Lac ſuperieur le Printems, ſur le bord duquel ils ſement du bled d'Inde & des Citroüilles. Ils y paſſent l'Eté fort paiſiblement, n'étant inquiets d'aucun voiſin, quoique les Nadouaiſſioux ayent la guerre avec les gens du Nord. Les Sauteurs ſont neutres. Celui qui va en guerre prend toûjours garde auparavant s'il n'y a point de Sauteur. Leur recolte étant faite ils retournent dans les lieux de Chaſſe.

Ceux qui ſont reſtez au Saut, leur païs natal, quittent les bourgades deux fois l'année. Ils ſe répandent de tous côtez au mois de Juin dans le lac Huron, auſſi-bien que les Miſſiſakis, & les gens de la Loutre. Ce lac eſt entouré de rochers & rempli de petites Iſles pleine de bluets. Ils y levent des écorces d'arbres pour faire des Canots & conſtruire leurs Cabanes. L'eau du Lac eſt fort claire, ils y voyent des Poiſſons à vingt-cinq pieds de profondeur. Pendant que les enfans font un amas de bluets, les hommes s'occupent à darder l'Eturgeon. Lors que les grains ſont preſque meurs ils retournent chez eux. L'Hiver eſt-il proche, ils frequentent les bords du lac pour tuër du Caſtor & de l'Orignac, d'où ils ne reviennent que le Printemps pour fumer leur bled d'Inde.

C'eſt-là l'occupation de ces Peuples qui pourroient vivre fort à leur aiſe s'ils avoient de l'œconomie; mais tous les Sauvages, principalement tous les Sauteurs, ſont ſi attachez à leur bouche qu'ils s'embaraſſent peu du lendemain. Il y en a beaucoup qui meurent de faim. Ils ne gardent jamais quoique ce ſoit. S'il reſtà des viandes c'eſt qu'ils n'ont pû tout manger le jour. Ils ont même aſſez d'orgueil lors qu'il arrive quelque Etranger chez

eux de lui donner jusqu'au dernier morceau de viande, pour faire voir qu'ils ne sont pas dans l'indigence. Ils ne laissent pas de crier à la faim quand ils voyent des François qu'ils sçavent être toûjours bien garnis de provisions. Les Sauteurs étoient redoutables à leurs ennemis. Ils ont les premiers battu les Iroquois qui vinrent au nombre de cent Guerriers pour s'emparer d'un de leurs Villages. Ayant eû avis de leur marche cinquante combattans allerent au-devant, qui à la faveur d'un broüillard fort épais les défirent entierement, quoique leur jeunesse pliât & qu'il ne demeura que trente hommes. Ils n'avoient pour armes que des fléches & des cassetêtes, pendant que les Iroquois se fioient beaucoup sur leurs armes à feu. Ils firent des coups bien considerables sur les Nadouaissioux lorsqu'ils se faisoient la guerre, brûlant & pillant des Villages entiers. Mais depuis que la Paix a été faite, les plus braves sont morts. Le reste a degeneré de la valeur de leurs ancêtres & ne s'attachent uniquement qu'à la destruction des animaux.

Les *Hurons*, *Outaoüaks*, *Cinagos*, *Kiokakons* & *Nansouaketons* font leur sejour ordinaire à *Michilimakinak*; ils y laissent la plus grande partie de leur Fa-

mille pendant l'Hiver qu'ils sont à la Chasse. Ils se reservent la plus petite provision de grains pour eux, & vendent le reste bien cher.

Michilimakinak qui est à trois cens soixante lieuës de Quebec est l'assemblée generale de tous les François, qui vont commercer chez les Nations étrangeres. C'est l'abord & l'asile de tous les Sauvages qui traitent de leurs Pelleteries. Les Sauvages qui y habitent n'ont pas besoin d'aller à la Chasse pour avoir toutes les commoditez de la vie. Lorsqu'ils veulent travailler, ils font des Canots d'écorce de bouleau qu'ils vendent deux à trois cens livres piece. Ils ont une chemise pour deux écorces à Cabanes. La vente de leurs fraises Françoises & autres fruits produit dequoi avoir leur parure, qui consiste en vermillon, rassade & porcelaine. Ils font profit de tout. Ils pêchent du poisson blanc, du harang, des truites de quatre à cinq pieds de long. Toutes les Nations abordent en ce lieu pour y traiter leurs Pelleteres. La jeunesse va à la Chasse l'Eté à trente & à quarante lieuës, qui revient chargé de gibier, elle part l'Automne pour la chasse d'Hiver qui est la meilleure pour les peaux & les fourures, elle revient le Printemps chargée de Castors, de peaux, de graisses,

de viandes d'Ours, de Chevreüils & de Biches. Ils vendent tout ce qu'ils ont de trop. Ils ſeroient tout-à-fait heureux s'ils avoient de l'œconomie ; mais ils ſont la plûpart du caractere des Sauteurs.

Les Hurons ſont plus prévoyant ; ils ſongent à l'avenir & ſoûtiennent leurs familles. Comme ils ſont ſobre il eſt rare qu'ils ſe ſentent de la miſere. Cette Nation eſt fort politique, traîtreſſe dans ſes mouvemens, orgueilleuſe dans toutes ſes manieres, elle à plus d'eſprit que tous les autres Sauvages. Les Hurons ſont genereux, ils ont de la délicateſſe dans leurs entretiens, ils parlent avec juſteſſe. Les autres tâchent de les imiter. Ils ſont inſinuans & ne ſont guere la dupe de qui que ce ſoit dans toutes leurs entrepriſes. Les Outaoüaks qui ſont leurs voiſins ont imité leurs mœurs & leurs maximes. Ils étoient auparavant fort groſſiers ; mais ils ſont devenus par la frequentation des Hurons les plus intelligens : ils ont imité leur valeur & ils ſe ſont fait redouter de toutes les Nations qui leur ſont ennemies & conſiderer de celles qui leur ſont alliez.

Michilimakinak, ſelon les Anciens, eſt l'endroit où *Michapous* a ſejourné le plus long-temps. Il y à une montagne ſur le bord du lac qui à la figure d'un liévre.

Ils croyent que c'étoit le lieu de ſon ſejour & ils apellent cette montagne *Michapous*. C'eſt là à ce qu'ils diſent où il a montré aux hommes à faire des filets à pêcher, & où il a mis le plus de Poiſſons. Il y à une Iſle à deux lieuës de terre qui eſt fort élevée. Ils diſent qu'il y a laiſſé des eſprits qu'ils nomment Imakinagos. Comme les habitans de cette Iſle ſont grands & puiſſans, cette Iſle a tiré ſon nom de ces eſprits, & on l'apelle Michilimakinak, comme qui diroit Micha-Imakinak. Car Micha veut dire grand, gros & beaucoup, en langue Outaoüakſe. Ce lieu eſt un détroit qui ſepare le lac Huron du Méchéygan, autrement lac des Iſlinois. Les courans qui vont & viennent dans ce détroit, font un flux & reflux qui n'eſt cependant pas reglé. Ces courans paſſent avec tant de rapidité, que lorſqu'il vente tous les filets qui ſont étendus s'écartent ou ſe perdent, & l'on a vû pendant de grands vents des glaces aller contre les courans avec autant de violence que ſi elles avoient été entraînées par un torrent.

Lorſque les Sauvages de ces quartiers font un feſtin de Poiſſons, ils invoquent ces eſprits qu'ils diſent être ſous cette Iſle; ils les remercient de leur liberalité, & les prient d'avoir toûjours ſoin de leurs Fa-

milles, ils leur demandent de conserver leurs filets & de préserver leurs Canots de grandes vagues. Ceux qui assistent à ce Festin traînent leurs voix tous ensemble, en disant ho........ qui est une action de grace. Ils sont fort exacts à faire cette priere. Nos François leur en ont fait tant de railleries, qu'ils n'osent l'a pratiquer ouvertement en leur presence. Mais l'on s'aperçoit toûjours bien qu'ils marmotent quelque chose entre leurs dents, qui a raport à la priere qu'ils font à ces esprits insulaires.

De ce détroit qui à cinq lieuës de long, on va au lac des Islinois, connu sous le nom de Méchéygan, qui est le chemin par lequel on se rend aux Islinois, qui possedent les plus beaux païs que l'on puisse voir. Ce lac à cent quatre-vingt lieuës de long, sur trente de large. Son rivage est sabloneux. L'on en prend ordinairement le Nord pour arriver à la Baye des Puans.

Cette Baye tire son nom des Ouénibegons, qui veut dire Puans ; ce nom n'a pas une si mauvaise explication en la langue des Sauvages ; car ils l'apellent plûtôt la Baye salée que la Baye des Puans, quoique parmi eux ce soit presque la même chose, & c'est aussi le nom qu'ils donnent à la mer : ce qui a fait faire de trés-exa-

êtes recherches pour découvrir s'il n'y avoit point dans ces quartiers quelques Fontaines d'eau salée : comme il y en à parmi les Iroquois. Mais l'on n'en a point trouvé jusqu'à present. L'on juge qu'on lui a donné ce nom à cause de quantité de vase & de bouë qui s'y rencontrent, d'où s'élevent continuellement de mauvaises vapeurs, qui causent les plus terribles & les plus frequens tonnerres qui se puisse entendre. On y remarque un flux & reflux reglé, presque comme celui de la mer. Je laisserois volontiers aux Philosophes à examiner si ces marées sont causées par des vents où par quelqu'autre principe, & s'il y a des vents qui sont avant-coureurs de la Lune & attachez à sa suite, lesquels par consequent agitent ce lac & produisent son flux & reflux toutes les fois que la Lune monte sur l'horison : Ce que l'on peut dire de certain est que quand l'eau est bien calme on la voit aisément monter & décendre suivant le cours de la Lune, quoique l'on ne nie point que ces mouvemens ne puissent être causez par les vents qui sont bien éloignez, & qui pesant sur le milieu du lac font que les bords croissent & décroissent de la maniere qu'il paroît.

Cette Baye est de quarante lieuës de

profondeur, ſur huit à dix de large à ſon entrée, qui diminuë inſenſiblement juſqu'à ſa profondeur qui n'en à que deux ; l'embouchure eſt fermée de ſept Iſles qu'il faut doubler pour aller aux Iſlinois. La Baye à l'égard du lac eſt au Nord-Oüeſt & ſa profondeur au Sud-Oüeſt : Il y à une petite bourgade à l'entrée de gens ramaſſez de pluſieurs Nations, qui voulant ſe rendre recommandables y ont défriché des terres. Ils affectent de régaler tous les Paſſans. C'eſt une belle qualité parmi les Sauvages de paſſer pour liberal, c'eſt le propre des Chefs de prodiguer tout ce qu'ils ont , s'ils veulent être eſtimez. Ceux-ci ſe ſont attachez à bien recevoir les Etrangers, qui trouvent dans chaque ſaiſon toute ſorte de rafraîchiſſement, & ils n'ont pas de plus grande paſſion que de ſavoir que l'on vante beaucoup leur generoſité.

Les Pouteouatemis y habitent, les Sakis & les Malhominis, on y voit quatre Cabanes du debris des Nadouaichs, qui ont été entierement détruits par les Iroquois. Les Puans étoient autrefois maîtres de cette Baye, & d'une grande étenduë de païs aux environs. Cette Nation étoit nombreuſe, elle étoit fort redoutable, & n'épargnoit qui que ce ſoit ; ils violoient tous

les droits naturels ; ils étoient Sodomites & avoient même communication avec des bêtes mortelles. Il n'entroit aucun Etranger chez eux qu'ils ne le fissent boüillir dans des chaudieres. Les Mathomenis étoient les seuls qui eussent relation avec eux, n'osant même se plaindre de leur tirannie. Ces Peuples se croyoient les plus puissans de l'Univers ; ils déclaroient la guerre à toutes les Nations qu'ils pouvoient découvrir, quoi qu'ils n'eussent que des haches & des coûteaux de pierre. Ils ne vouloient point avoir de commerce avec les François. Les Outaouaks leur envoyerent cependant des Deputez qu'ils eurent la cruauté de manger ; cet attentat indigna toutes les Nations qui s'unirent aux Outaouaks, par la protection qu'ils leur accordoient, sous les auspices des François, dont ils recevoient du fer & de toutes sortes de marchandises. L'on fit de frequens Partis sur les Puans qui les incommoderent extrêmement. Il survint des guerres Civiles entre eux. Ils se reprochoient aux uns & aux autres leur malheur, par la perfidie de ceux qui avoient tué ces Députez qui leur avoient apporté des coûteaux, des alaînes, & plusieurs choses à leur usage, dont ils n'avoient eû connoissance : Quand ils se virent attaquez

vivement ils furent contraints de se réünir tous dans un même Village, où il se trouva quatre à cinq mille hommes. Les maladies y firent plus de desordre que la guerre même. L'air infecté de la puanteur des Cadavres causoit beaucoup de mortalité. Ils ne pouvoient suffir à les enterrer ; ils furent réduits à quinze cens hommes. Il se fit malgré toutes ces disgraces un parti de cinq cens Guerriers contre les Outagamis, qui habitoient à l'autre bord du lac. Ils perirent tous en faisant ce trajet par une tempête qui se leva. Leurs ennemis en furent touchez ; ils dirent que les Dieux devoient être satisfaits de tant de punitions. Ils cesserent de leur faire la guerre. Tous ces fleaux qui devoient les faire rentrer en eux-mêmes, ne firent qu'augmenter leurs iniquitez. Tous les Sauvages qui n'ont pas encore embrassé le Christianisme ont cette opinion que les armes des défunts, particulierement de ceux qui ont été tuez, ne peuvent demeurer en repos que les parens n'ayent vengé leur mort. Il faut donc immoler des victimes à leurs ombres si on les veut soulager. Cette opinion qui animoit ces barbares leur inspiroit un desir ardent de perir tous, ou de satisfaire les manes de leurs ancêtres ; mais l'impossibilité dans laquelle

laquelle ils se voyoient leur faisoit suspendre leurs ressentimens; ils se trouvoient trop humiliez à la face de toutes les Nations pour oser rien entreprendre. Le desespoir, le ressouvenir cruel de leur perte, & la misere dans laquelle ils étoient réduits, ne leur facilitoient plus les moyens avantageux de pourvoir à leur subsistance, les frequens Partis de leurs ennemis avoient même écarté les animaux, la famine fut le dernier fleau qui les attaqua. Lorsque les Islinois touchez de compassion de ces malheureux envoyerent cinq cens hommes leur apporter un grand secours de vivres, parmi lesquels il y avoit cinquante des plus considerables de la Nation.

Ces Antropophages les reçûrent d'abord avec toute la reconnoissance possible; mais ils mediterent en même temps leur perte par le sacrifice qu'ils en vouloient faire aux ombres de leurs morts. En effet ils firent une grande cabane pour loger ces nouveaux hôtes. Comme c'est une coûtume parmi les Sauvages de faire des danses & des jeux publics dans des rencontres d'éclat, ils en firent une exprés. Pendant que les Islinois étoient à danser, ceux-ci couperent les cordes de leurs arcs & se jetterent aussi-tôt sur eux, les massa-

étant sans en épargner un seul & en firent un Festin general : L'on voit encore l'enceinte de cette cabane & les tristes restes de ces victimes. Les Puans jugerent bien que toutes les Nations se lieroient ensemble pour tirer vengeance du massacre des Islinois, & la cruelle ingratitude dont ils avoient usé envers eux. Ils résolurent d'abandonnerl'endroit qu'ils ocupoient; mais auparavant que d'en venir à cette extrêmité un chacun se reprochoit son crime ; les uns songeoient la nuit que l'on venoit enlever leurs Familles ; & les autres croyoient voir des Spectres affreux qui les menaçoient de toutes parts ; ils se refugierent dans une Isle qui a été depuis emportée des glaces.

Les Islinois ne voyant pas revenir leurs gens en détacherent d'autres pour en apprendre des nouvelles : ils arrivetent au village dus Puans qu'ils trouverent abandonné, d'où ils apperçûrent la fumée de celui qu'ils avoient nouvellement établi dans cette isle. Les Islinois ne virent que des débris de Cabanes, & des os de quantité d'hommes qu'ils jugerent être des leurs. Lors qu'ils apportereut dans leur païs cette triste nouvelle, l'on n'entendit alors que des pleurs & des gemissemens ; l'on en donna avis aux Alliez qui offrirent

de leur donner du ſecours. Les Puans qui ſavoient que les Iſlinois n'avoient pas l'uſage des Canots, ſe perſuadoient qu'ils étoient à l'abri de toute inſulte dans cette Iſle.

Les Iſlinois ſe voyant tous les jours conſolez par ceux qui avoient apris leur deſaſtre, ils recevoient des preſens de toutes parts qui eſſuyoient leurs larmes. Ils conſulterent entr'eux s'ils devoient faire ſur le champ quelques efforts contre leurs ennemis. Les plus ſages dirent que ſuivant la coûtume de leurs ancêtres ils devoient pleurer un an, & même davantage, pour fléchir le Grand Eſprit qui les avoit châtiez de ce qu'ils ne lui avoient pas offert aſſez de Sacrifices, qu'il auroit cependant pitié d'eux s'ils ne s'impatientoient pas, & qu'il châtieroit les Puans d'une action ſi noire. Ils ſuſpendirent leurs armes juſqu'à la deuxiéme année, qu'ils firent un gros de toutes les Nations qui s'intereſſerent à cette entrepriſe. Ils partirent l'Hiver pour ne pas manquer leur coup. Etant arrivez à cette iſle ſur les glaces ils n'i trouverent que les Cabanes, dans leſquelles il y avoit encore du feu; les Puans en étoient partis la veille pour leur Chaſſe, & marcherent enſemble afin de n'être point ſurpris des Iſlinois en cas d'accident. Ce

corps d'armée suivit ces Chasseurs, il vit la sixiéme journée le Village qu'il investit, & donna dessus si vivement qu'il tua, blessa, ou fit prisonniers tous les Puans, à la reserve d'un seul qui s'échapa, & se rendit chez les Malhominis tout percé de flêches.

Les Islinois s'en retournerent bien vengez; ils eurent encor la generosité de donner la vie à plusieurs femmes & enfans, dont une partie resta chez eux, & les autres eurent la liberté d'aller où bon leur sembloit : ils pouvoient être il y a quelques années cent cinquante guerriers. Ces Sauvages n'ont aucune simpathie les uns avec les autres, ils se détruisent eux-mêmes, & ils ont été obligez de se diviser : ils sont naturellement fort seditieux & fort emportez ; peu de chose les émeut, ce sont de grands fanfarons, d'ailleurs bien faits & de bons soldats, qui ne connoissent point le danger, fins & rusez pour la guerre. Quoi qu'ils soient persuadez que leurs ancêtres se soient attiré l'inimitié de toutes les Nations qui les environnent ils ne peuvent encore s'humilier, au contraire ils sont les premiers à insulter ceux qui sont avec eux. Leurs femmes sont extrêmement laborieuses ; ils sont propres dans leurs maisons & fort dégoutans dans leur manger : ils aiment beaucoup les François

qui les protegent tous les jours, il y a long-tems qu'ils seroient entierement détruits sans leur appui, car tous leurs voisins ne sçauroient les souffrir pour toute leur maniere d'agir & leur orgüeil insupportable. Peu s'en fallut que les Outagamis, les Maskoutechs, Kikabons, Sakis & Miamis, ne s'en soient défaits il y a quelques années, ils sont devenus un peu plus traitables. Quelques Pouteouatemis, Sakis & Outagamis, ont pris des femmes chez eux, & leur ont donné leurs filles. Ils ont souvent des démêlez au sujet des femmes, pour lesquelles ils se battent.

Les Pouteouatemis sont leurs voisins; c'est une Nation fort affable & tout-à-fait carressante, qui ne cherchent que l'estime des personnes qui viennent chez eux, ils ont beaucoup d'esprit, ils entendent la raillerie, ils ont la taille dégagée, ils sont grands parleurs. Lorsqu'ils se sont mis quelque chose dans l'esprit il n'est pas aisé de les en détourner, les vieillards sont prudens, de bon sens & de bon conseil; il est rare qu'ils entreprennent rien de mal à propos. Comme ils reçoivent agreablement les Etrangers, ils sont bien aises qu'on leur rende le reciproque. Ils ont si bonne opinion d'eux-mêmes qu'ils tiennent les autres Nations au dessous d'eux.

Ils se sont rendus les Arbitres de celles de la Baye & de toutes les Nations voisines ; & ils tâchent de se conserver cette réputation par toutes sortes d'endroits. L'ambition qu'ils ont de plaire à tout le monde n'a pas laissé de causer entre eux de la jalousie & du divorce ; car les Familles se sont séparées à droite & à gauche dans le Méchéygan, dans la vûë de s'attirer en particulier de l'estime. Ils font present de tout ce qu'ils ont, en se dépoüillans même de leur necessaire, par l'envie qu'ils ont de passer pour genereux. La plûpart des marchandises dont les Outaouaks traitent avec les François se transportent chez eux.

Les Sakis ont été de tout temps voisins des Pouteouatemis ; ils ont même bâti un Village avec eux. Ils se sont separez depuis quelques années, n'ayant point voulu souffrir de subordination de part & d'autre, cela est general chez tous les Sauvages ; un chacun est maître de ses actions sans que personne ose y contredire. Ces Peuples n'ont pas d'esprit, ce sont des brutaux ; ils sont d'une humeur revêche, d'ailleurs bienfaits de corps, assez beaux pour des Sauvages, voleurs, menteurs, grands diseurs de rien, bons Chasseurs & fort mauvais Canoteurs.

Les Malhominis ne ſont pas plus de quarante ; ils font peu de bled d'Inde, ne vivant que de chaſſe & d'Eturgeons ; ils ſont adroits navigateurs. Si les Sauteurs ſont habiles à pêcher les Poiſſons blancs dans la Saut ; ceux-ci ne le ſont pas moins à darder de l'Eturgeon dans leur courant ; ils ne ſe ſervent pour cet effet que de petits Canots fort legers, dans leſquels ils ſe tiennent debout ſur les extrêmitez des bords, & dardent au milieu de ces courans l'Eturgeon avec une perche ferrée ; l'on ne voit que Canots matin & ſoir. Ce ſont de bonnes gens, peu ſpirituels, intereſſez au dernier point, & par conſequent d'une avarice ſordide ; au reſte bons Guerriers.

Tous ces Peuples de la Baye ſont tout-à-fait heureux, le païs eſt beau, ils ont des campagnes fertiles en bled d'Inde. La Chaſſe abonde en toute ſaiſon, ils ont celle de l'Ours & du Caſtor en Hiver ; le Chevreüil en tout temps ; ils pêchent même du Gibier. Je m'explique, il y a une quantité prodigieuſe de Canards blancs & noirs en Automne, d'un goût admirable ; les Sauvages tendent des filets en certains endroits où ce Gibier plonge pour manger des folles avoines, les Sauvages qui avancent inſenſiblement dans leurs

Canots les font aller du côté de leurs filets dans lesquels ils se prennent.

Pour prendre aussi des Tourtes en Eté dans des filets, ils font de grandes allées dans les bois, ou ils attachent à deux arbres des deux côtez un grand filet fait en sac, tout ouvert; ils font une petite baraque de branchages où ils se mettent, & lorsque les Tourtes qui se mettent à voler donnent dedans cet espace ils tirent une petite corde qui est attachée le long du filet, & tel en prendra quelquefois en une matinée cinq à six cens, principalement lorsqu'il fait du vent, ils ont cependant toute l'année la pêche de l'Eturgeon, du harang en Automne, & des fruits en Hiver. Ils ferment leurs rivieres, quoique profondes avec des manieres de clayes, ils laissent des endroits aux Poissons pour passer, dans lesquels ils jettent une maniere de filets qu'ils jettent & retirent quand ils veulent; ils attachent plusieurs petites cordes qui, quoiqu'elles semblent fermer le passage, donnent cependant carriere aux Poissons. Ils donnent seulement à connoître qu'ils sont sur le filet par un grelot qu'ils attachent en haut, qui fait du bruit, pour lors ils tirent leurs Poissons. Cette Pêche suffiroit à nourir de grands Villages. Ils recueillent aussi des folles avoines

& du gland, de maniere que les Peuples de la Baye peuvent vivre avec toute sorte de commoditez.

Les Mantouechs qui composoient autrefois un grand Village, demeuroient environ à quarante lieuës dans les terres au Nord de la Baye, ils étoient les plus grands Guerriers de toute l'Amerique Septentrionale, les autres Nations trembloient quand ils se mettoient en marche. Ils n'ont jamais pû être vaincus; cependant tous les Peuples jaloux de leur valeur se liguerent contre eux; & par la trahison des Mathominis, qui se disoient leurs amis, ils furent massacrez avec la même surprise que le furent les Islinois par les Puans, & il ne resta que les enfans & les femmes que l'on fit Esclaves.

CHAPITRE VIII.

La valeur des François se répand chez tous ces Peuples sous Messieurs de Trasi & de Courcel, & ils viennent faire alliance avec lui à Montreal.

JE croi qu'il est à propos de parler presentement des Iroquois, & de tous les mouvemens de Guerre qu'ils ont suscité

contre les François & nos Alliez, il faut aller pour cet effet à la source de cette guerre.

La fureur de cette Nation se répandit de toutes parts, depuis l'arrivée de Jacques Cartier en 1535, quoiqu'il y eut de temps à autre des Pourparlers de Paix, & des Tréves qu'ils violoient. Ces Peuples haïssoient extrêmement les Algonkins, qui est un Peuple doux & bienfaisant. Ceux-ci étoient nos premiers amis dans l'établissement du Canada. Nous avions besoin de cette Nation pour nous y maintenir à Quebec; il étoit juste de prendre leurs interêts contre les Iroquois ennemis irreconciliables de toute l'Amerique Septentrionale. Les Algonkins demanderent donc main forte aux François contre eux, & les Iroquois nous déclarerent la Guerre qui dura jusqu'à l'arrivée de Monsieur de Trasi.

Monsieur de Trasi qui avoit des Patentes de Viceroi, eut ordre de Sa Majesté de regler les affaires de toutes les Colonies Françoises de l'Amerique Meridionale & Septentrionale. Ce Viceroi commença par Cayen, à quatre degrez de la ligne qu'il reprit sur les Hollandois. Il passa aux Isles de l'Amerique dont il prit possession au nom du Roi, & aprés y avoir

fait prêter serment & reglé toutes les affaires il en partit pour le Canada, où il arriva enfin le dernier Juin 1665. avec quatre Compagnies d'Infanterie. Sa Majesté nomma la même année Mr. de Coursel Gouverneur general, qui arriva le quatorze Septembre avec Mr. Talon premier Intendant.

L'Escadre qu'il amena étoit d'onze Vaisseaux, qui porterent le Regiment de Carignansaliere, des Familles, des Filles, des Artisans, des Engagez, des Chevaux, des Vaches, des Brebis, des vivres, des munitions, & toutes les autres choses necessaires à un parfait établissement. Mr. de Trasi trouva donc la guerre fort allumée entre les Iroquois, les François & leurs Alliez. Il se détermina, aprés avoir fait assembler les habitans les plus considerables, de faire partir un détachement l'Hiver suivant contre cette fiere Nation, commandé par les plus anciens Capitaines de Carignan, & par les plus considerables de la Province, entre lesquels furent Mrs. de la Vallier, de saint Denis, de Gifar, de Becancour & le Gardeur, tous Gentilshommes.

L'on n'eut point dans cette Campagne tout le succés auquel l'on s'étoit attendu à cause de la rigueur de l'Hiver, & de

l'impoſſibilité où furent les troupes de marcher ſur les néges en raquete, dont ils ignoroient l'uſage. Cette entrepriſe ne laiſſa pas de cauſer de l'effroi & de la terreur aux Iroquois, par l'apprehenſion qu'ils eurent que la campagne que l'on feroit ſans doute au Printemps ne leur fut funeſte. En effet Mrs. de Traſi, de Courſel, vingt huit Compagnies de Carignan & les habitans de cette Colonie, allerent au Village des cinq Nations Iroquoiſes, qui ſont éloignées d'environ deux cens cinquante lieuës de Quebec. Ces troupes rüinerent les Cabanes des Sauvages, leur grain, tuërent & brûlerent tous les Vieillards qui ſe trouverent dans les Villages, qui aimerent mieux y perir que de les abandonner.

Les Iroquois ſe trouverent fort déconcertez d'une pareille Cataſtrophe, ils connurent qu'ils avoient affaire à une Nation bien differente de celle de ce vaſte Continent; ils vinrent demander la Paix à Mr. de Traſi, avec des ſentimens les plus ſoûmis & les plus reſpectueux que l'on puiſſe s'imaginer.

La paix étant concluë entr'eux, les François & nos Alliez, Mr. de Traſi repaſſa en 1667. Mais comme les Iroquois ſont gens extrêmement remuans, & qu'ils n'ai-

n'aiment qu'à porter le fer & le feu dés qu'ils peuvent trouver les momens de le faire, certains Guerriers rencontrerent à la Chasse Mrs. de Chasi, de Lerole, de Montagni, Officiers, dont les deux étoient parens de Mr. de Trasi. Agariata tua Mrs. de Chasi & de Montagni, quelques autres François, & emmenerent Mr. de Lerole dans leur païs.

Mr. de Coursel outré de ce meurtre, envoya menacer les Iroquois de leur déclarer la Guerre s'ils ne lui livroient ces meurtriers, ou du moins leurs Chefs. Les Iroquois prévoyant la ruïne entiere de leur Nation, se déterminerent enfin de lui envoyer Agariata. En effet quarante Iroquois arriverent à Quebec qui depuis la basse Ville au Fort d'un quart de lieuë, crioient à haute voye *Onontio, Onontiò*, ho, ho, *Squenon, Squenon*, qui veut dire nôtre Pere donne-nous la Paix. Tous ces cris, ces pleurs & ces lamentations n'attendrirent point Mr. de Coursel, il fit pendre Agariata en presence des quarante Iroquois. Ce genre de mort qu'ils n'avoient jamais vû, les frapa si fort qu'il affermit la Paix parmi nous jusqu'en 1683. Toutes les Nations Outaouaks étoient en allarme. Pendant que nous avions la Guerre avec les Iroquois, celles qui habitoient

le lac Huron se refugierent à Chagoûamikon, qui est dans le lac Superieur; elles ne décendoient à Montreal qu'en tremblant lorsqu'elles vouloient debiter leurs Pelleteries. Le Commerce n'étoit pas encore bien ouvert chez les Outaouaks. Le nom des François s'y faisoit connoître insensiblement : il y en avoit quelques-uns qui penetroient dans les endroits où ils croyoient trouver leurs avantages; c'étoit un Perou pour eux. Les Sauvages ne pouvoient comprendre comme des hommes pouvoient venir chercher si loin leur robe de Castor * qui étoit toute usée, pendant qu'ils admiroient tout ce que les François leur apportoient, qui leur étoit extrêmement précieux; les couteaux, les haches, le fer sur tout, ne pouvant être assez estimez, les fusils leur paroissoient quelque chose de si surprenant qu'ils disoient qu'il y avoit un esprit dedans qui faisoit retentir le bruit lorsqu'on les tiroit. Il est vrai qu'un Esquimau du cap de Digue au 60. degré au détroit de la Baye d'Hudson, me parut si surpris lors qu'il vit tout-à-coup tomber un gode tout en sang par l'effet d'un fusil, qu'il fut comme immobile par l'admiration où il étoit d'une chose qui lui paroissoit si ex-

* Castor gras qui est l'espece la plus chere.

traordinaire. Les François qui faisoient le commerce chez les Nations du Canada, avoient souvent le plaisir de les voir dans ces sortes de ravissemens. Les Sauvages les prenoient souvent pour des Esprits & pour des Dieux ; il suffisoit à une Nation de posseder des François pour se croire à l'abri des insultes de ses voisins, ils devenoient les Mediateurs de tous les differens. Les entretiens particuliers que j'ai eûs avec plusieurs Voyageurs dans ces païs m'ont donné matiere de parler de ces Peuples : tout ce qu'ils m'en ont dit m'a paru toûjours si uniforme que j'ai crû être obligé de donner une idée de ce vaste païs. Le Sieur Perot à le plus connu ces Nations ; les Gouverneurs generaux du Canada se sont toûjours servis de lui dans tous leurs propos : l'usage qu'il avoit des langues, son savoir & la bonté de son esprit, lui ont fait faire des découvertes qui donnerent lieu à Mr. de la Salle à faire toutes les tentatives qui lui avoient réüssi si heureusement.

C'est par son moyen que le Missisipi à été connu ; il a rendu des services trés-considerables à la Colonie, il a fait connoître la gloire du Roi chez ces Peuples, il en a engagé à venir faire alliance avec nous, on le prit un jour chez les Pouteoua-

temis pour un Dieu. La curioſité l'engagea de vouloir connoître cette Nation qui demeuroit au fond de la Baye des Puans. Ils avoient entendu parler des François : l'envie qu'ils avoient de les connoître pour lier commerce avec eux les avoit obligez de décendre à Montreal, ſous la conduite d'un Outaouak errant, qui ſe flâtoit de les y mener. On leur avoit dépeint le François tout velu (les Sauvages n'ont point de barbe) ils croyoient que nous étions d'une eſpece difference de celle des autres hommes , ils furent étonnez de voir qu'Ils étoient faits comme eux , ils les regarderent comme un preſent que le Ciel & les Eſprits leur avoient fait , d'avoir permis qu'un de leur ſemblable entra dans leur païs. Les Vieillards allumerent un Calumet ſolemnel & vinrent au-devant de lui, le lui preſenterent comme un hommage qu'ils lui rendoient. Aprés qu'il eut fumé le Calumet, le Chef le preſenta à ceux de ſa Nation qui ſe le preſenterent tous les uns & les autres en répandant de leur bouche la fumée du tabac ſur lui comme un encens, *tu es un des premiers Eſprits lui diſoient-ils, puiſque tu fais le fer, c'eſt toi qui doit dominer & proteger tous les hommes, loüé ſoit le Soleil qui t'a éclairé & t'a rendu ſur no-*

tre terre. Ils l'adoroient comme un Dieu, ils prenoient de ſes coûteaux & de ſes haches, qu'ils encenſoient avec leur bouche de la fumée du tabac, la quantité des viandes qu'on lui preſenta à manger l'empêchoit d'en goûter de toutes. C'eſt un Eſprit, diſoient-ils, ces vivres auſquels il n'a pas touché ne ſont pas dignes de ſa bouche : Quand il ſortoit on vouloit le porter ſur les épaules, on applaniſſoit les chemins par où il paſſoit, on oſoit le regarder en face; les femmes & les enfans ſe tenoient un peu loin pour le conſiderer. *C'eſt un Eſprit, cheriſſons-le, il aura pitié de nous*. Le Sauvage qui l'avoit introduit chez cette Nation fut reçû en Capitaine, pour reconnoiſſance. Perot n'avoit garde de recevoir toutes ces adorations. Il ſoûtint à la verité ces honneurs juſqu'au point où la Religion n'étoit point intereſſée. Il leur dit qu'il n'étoit pas ce qu'ils penſoient, qu'il étoit ſeulement François. Que le veritable Eſprit qui avoit tout fait avoit donné aux François la connoiſſance du fer & la Faculté de le manier comme de la pâte. Que voulant avoir pitié de ſes Creatures il avoit permis que la Nation Françoiſe ſe fut établie dans leur païs pour les retirer de l'aveuglement où ils étoient. Qu'ils ne connoiſſoient pas le veritable

Dieu auteur de la Nature, que les François adorent, & que lorsqu'ils auroient fait amitié avec eux ils en recevroient tous les secours possibles ; qu'il étoit venu pour leur en faciliter la connoissance par la découverte qu'il faisoit des Nations. Et comme le Castor est estimé des François, il vouloit voir s'il n'y auroit pas moyen d'en faire le Commerce. La guerre étoit pour lors entre cette Nation & les Malhominis leurs voisins. Ceux ci chassant avec les Outagamis avoient tué par mégarde un Pouteouatemis qui alloit chez les Outagamis. Les Pouteouatemis irritez de cet affront casserent la tête d'un propos déliberé à un Malhoming qui étoit chez les Puans. Il n'y avoit dans le Village des Pouteouatemis que les femmes & les vieillards. La Jeunesse étant allée *en traite* pour la premiere fois à Montreal, il y avoit lieu d'apprehender que les Malhominis ne profitassent de ce contretems. Perot qui avoit envie de les connoître, s'offrit de moyenner la Paix. Lorsqu'il fut arrivé à une demie-lieuë du Village il envoya une personne leur dire qu'il venoit un François chez eux ; cette nouvelle causa une joye universelle. Tous les jeunes gens allerent aussi-tôt au devant de lui avec leurs armes & leurs parures

de guerriers, marchant tous de file avec des contorſions & des hurlemens capables d'effrayer. C'étoit la reception la plus honorable qu'ils croyoient devoir lui faire. Il ſe raſſura & tira un coup de fuſil en l'air du plus loin qu'il les apperçût; ce bruit qui leur parut ſi extraordinaire les arrêta tout court, regardant le Soleil avec des poſtures tout-à-fait plaiſantes. Aprés qu'il leur eut fait entendre qu'il ne venoit pas pour troubler leur repos, mais pour faire alliance avec eux, ils approcherent avec beaucoup de geſticulations. On lui preſenta le Calumet, & lorſqu'il falut arriver au Village il y en eut un qui ſe baiſſa pour le porter ſur ſes épaules. Son Interprête leur témoigna qu'il avoit refuſé ces honneurs chez pluſieurs Nations. On le conduiſit avec de grands empreſſemens. C'étoit à qui abateroit des branches d'arbres qui avançoient dans le chemin & qui le netoyoient. Les femmes & les enfans qui avoient entendu l'Eſprit, (car c'eſt ainſi qu'ils apelloient un fuſil) avoient fui dans les bois. L'on s'aſſembla dans la cabane du premier Chef de guerre où l'on danſa le Calumet au ſon du tambour. Il les fit tous aſſembler le lendemain & leur tint à peu prés ce diſcours.

Hommes, le veritable Eſprit qui a créé

tous les hommes veut mettre fin à vos miseres : vos ancêtres n'ont pas voulu l'écouter, ils ont toûjours suivi les mouvemens de la seule nature, sans se souvenir qu'ils tenoient l'être de lui. Il les a créez pour vivre en paix avec leurs semblables, il n'aime pas la guerre n'y la division, il veut que les hommes ausquels il a donné la raison se souviennent qu'ils sont tous freres, & qu'ils n'ont qu'un Dieu qui les a formez pour ne faire que sa volonté ; il leur a donné un empire sur les animaux, & il leur a défendu en même temps de rien entreprendre les uns contre les autres. Il a donné le Fer aux François afin de le distribuër chez ceux qui n'en ont pas l'usage, s'ils veulent vivre en hommes & non pas en bêtes ; il est fâché de ce que vous avez guerre avec les Pouteouatemis, qui quoi qu'il semble avoir eû droit de se venger sur votre jeune homme qui étoit chez les Puans, Dieu neanmoins en est offencé, car il deffend la vengeance, & il commande l'union & la Paix. Le Soleil n'a jamais été fort éclatant sur votre horison. Vous avez toûjours été envelopez dans les tenebres d'une vie obscure & miserable, n'ayant jamais joüi de la veritable clarté comme les François. Voila un fusil que je vous jette pour vous deffendre contre ceux qui vous attaqueront, si vous

*avez des ennemis il leur donnera de la terreur. Voila un Colier de Porcelaine par lequel je vous lie à mon corps, qu'aprehenderez vous ? Si vous vous unissez à nous qui se font les fusils & les haches, & qui pêtrissent le fer comme vous pêtrissez la gomme. Je me suis uni aux Pouteouatemis, ausquels vous voulez faire la guerre. Je suis venu pour embrasser tous les hommes qu'O*nontio, * *le Chef de tous les François qui sont établis dans ces païs, m'a dit de joindre ensemble pour les prendre sous sa protection : voudriez vous refuser son appui, & vous entre-tuër lors qu'il veut mettre la Paix entre vous. Les Pouteouatemis attendent beaucoup de choses propres à la guerre de la part d'*Onontio. *Vous avez été si unis, voudriez-vous abandonner vos Familles à la merci de leurs armes, & leur faire la guerre contre la volonté des François. Je ne viens point pour faire la découverte des Nations pour retourner avec mes freres, qui viendront avec moi chez ceux qui voudront s'unir avec nous. Pourrez-vous chasser avec tranquillité si nous donnons du Fer à ceux qui nous donneront du Castor. Vous avez du ressentiment contre les Pouteouatemis, que vous regardez comme vos ennemis, ils sont en bien plus grand*

* Mr. de Coursel.

nombre que vous, j'ai bien peur que les gens des prairies ne se liguent en même temps contre vous.

Le Pere du Malhomini qui avoit été assassiné par les Pouteouatemis, se leva & prit le colier qu'il leur avoit donné ; il alluma son Calumet qu'il lui presenta, le donna ensuite au Chef & tous ceux qui se trouverent, là fumerent dedans ; il commença à chanter tenant le colier d'une main & le Calumet de l'autre. Il sortit de la cabane en chantant, & les presentant au Soleil il marchoit tantôt en reculant, tantôt en avançant ; il fit le tour de sa cabane, passa par une grande partie de celles du Village, & revint ensuite chez le Chef, où il dit qu'il s'attachoit entierement aux François, qu'il croyoit Esprit vivant, qui avoit de la part de tous les Esprits la domination sur tous les autres hommes qui lui étoient inferieurs ; que toute sa Nation avoit les mêmes sentimens, laquelle ne demandoit que la protection des François, desquels elle esperoit la vie & la joüissance de tout ce qui est necessaire à l'Homme.

Les Pouteouatemis étoient fort impatiens de savoir la destinée de leurs gens qui étoient allez en traite à Montreal. Ils apprehendoient que les François ne les

eussent traitez avec indignité, ou qu'ils n'eussent été défaits par les Iroquois, ils eurent recours au guide de Perot qui étoit un maître Jongleur. Ce faux Prophête se bâtit une petite tour de perches où il entoura plusieurs chansons, par lesquels il invoquoit tous les esprits infernaux pour lui dire où étoient les Pouteouatemis. La réponse fut qu'ils étoient à la riviere Oulamanistik, qui est à trois journées de leur Village, qu'ils avoient été bien reçûs des François, & qu'ils apportoient beaucoup de marchandises. L'on eut crû cet Oracle si Perot qui avoit sçû que son Interprête avoit *Jonglé* n'avoit dit que c'étoit un menteur, celui-ci vint lui en faire de grands reproches, se plaignant qu'il n'étoit guere reconnoissant de toutes les peines qu'il avoit prises dans son Voyage; qu'il étoit cause qu'il n'avoit pas été récompensé de sa prédiction. Les Anciens le prierent lui-même de les tirer de cette inquietude. Aprés qu'il leur eut dit que cette connoissance n'apartenoit qu'à Dieu, il fit une supputation du jour de leur départ, du sejour qu'ils pourroient faire à Montreal & du temps qu'ils pourroient être à revenir. Il jugea à peu prés de celui ausquels ils pouvoient arriver. Un Pêcheur d'Eturgeons vint au bout de quinze

jours au Village, tout effaré, donner avis qu'il avoit aperçû un Canot qui avoit tiré plusieurs coups de fusil. C'en fut assez pour croire que les Iroquois venoient chez eux. Ce fut un desordre par tout le Village; l'on étoit prêt de s'enfuir dans les bois où de se renfermer dans le Fort. Il n'y avoit pas d'apparence que ce fussent des Iroquois qui font ordinairement leurs coups à la sourdine. Perot conjectura que ce pouvoit être de leurs gens, qui à l'abord du Village faisoient paroître ces sortes d'allegresses. En effet, il vint un jeune homme de la découverte tout hors d'haleine qui raporta que c'étoit leurs gens. Si la terreur avoit causé une consternation generale, cette agreable nouvelle ne causa pas moins de joye par tout le Village. Deux Chefs qui avoient vû Perot soufler dans son fusil dans le temps de la premiere allarme lui vinrent faire part de l'arrivée de leurs gens, & le prierent de consulter toûjours son fusil. Ce ne fut qu'empressement pour recevoir cette flotte. Elle fit d'abord une saluë de mousqueterie, suivie de cris & d'hurlemens, & à mesure qu'elle approchoit elle continuoit ses décharges. Lors qu'elle fut à deux ou trois cens pas du rivage, le Chef se leva dans son Canot & harangua tous les Anciens qui étoient sur le

le bord de l'eau, il leur fit un recit de la reception obligeante qui leur avoit été faite à Montreal; un Ancien leur dit en loüant le Ciel & le Soleil qui les avoit favorisez, qu'il y avoit un François dans le Village qui les avoit protegez en quelques rencontres, l'on vit tout-à-coup les Pouteouatemis se jetter à l'eau pour lui témoigner la joye qu'ils avoient dans une conjecture aussi agreable. Ils avoient pris plaisir à se *matacher* d'une maniere toute particuliere; les habits François qui leur avoient dû donner quelqu'agrément les défiguroient d'une maniere à faire rire. On enleva Perot bon gré malgré dans une couverture d'écarlate (Mr. de la Sale fut aussi honoré d'un semblable triomphe à l'Isle Huronne) on lui fit faire le tour du Fort, marchant de file deux à deux, le fusil sur les épaules, les uns devant & les autres aprés, avec des décharges de mousqueteries; ce Cortege arriva jusqu'à la cabane du Chef du Parti chez qui tous les Anciens s'assemblent, l'on fit un grand repas d'Eturgeons; ce fut pour lors que ce Chef fit un détail plus au long de son Voyage; il donna une idée fort juste des manieres Françoises. Il raconta comment la *traite* s'étoit faite; il exagera ce qu'il avoit remarqué dans les maisons & sur tout ce

qui concernoit la cuiſine ; il n'oublia pas d'exalter *Onontio* qui les avoit appellez ſes enfans, & qui les avoit régalez de pain, de pruneaux & de raiſins ſecs, qui leur avoient paru fort délicats.

CHAPITRE IX.

Les Pouteüatemis envoient des Députez chez les Miamis, les Iſlinois, & pluſieurs autres Nations voiſines, pour leur donner avis de l'Alliance qu'ils ont faite avec la Nation Françoiſe, qui leur étoit inconnuë, dont ils doivent tirer de grands avantages. On chante le Calumet à ceux qui vont chez ces Peuples.

CEs Peuples ſi contens de l'alliance qu'ils venoient de faire, envoyerent des Députez de toutes parts pour avertir les Iſlinois, Miamis, Outagamis, Maſkoutecks, & Kikabons, qu'ils avoient été à Montreal, d'où ils avoient apporté beaucoup de marchandiſes : ils les prioient de les venir voir & de leur apporter du Caſtor. Ces Nations étoient trop éloignées pour profiter d'abord de cet avantage, il n'y eut que les Outagamis qui vinrent s'établir pendant l'Hiver à trente lieuës de

la Baye, pour participer à l'utilité des choses qu'ils pourroient tirer des Pouteouatemis. L'esperance qu'ils avoient que quelques François viendroient de Chagoüamikon, les engagea d'amasser le plus de Castors qu'ils purent.

Les Pouteouatemis prirent le Sud de la Baye, les Sakis le Nord, & les Puans ne pouvant pêcher avoient pris les bois pour vivre de Chevreüils & d'Ours. Lors que les Outagamis eurent fait un Village de plus de six cens Cabanes, ils envoyerent au commencement du Printems chez les Sakis, leur faire part du nouvel établissement qu'ils avoient fait. Ceux ci leur députerent des Chefs, avec des presens, pour les prier de rester dans ce nouvel établissement. Des François les accompagnerent, ils trouverent un grand Village, mais destituez de toutes choses il ne s'y trouva que cinq ou six haches qui n'avoient point de taillant, dont ils se servoient alternativement pour couper du bois; à peine avoient-ils un coûteau & une alaîne dans une Cabane, ils coupoient leur viande avec des pierres à flêches : ils écailloient les poissons avec des coquilles de moules. La misere les rendoit si hideux qu'ils faisoient compassion. Quoi qu'ils fussent replets ils paroissoient mal faits,

le visage fort desagreable, une voix brutale & une mauvaise phisionomie. Nos François qui se trouverent chez eux en étoient toûjours importunez, de sorte que ces Sauvages s'imaginoient que l'on devoit leur donner gratuitement ce que l'on avoit, tout leur faisoit envie, & ils avoient encore peu de Castors à vendre. Les François jugerent plus à propos de laisser aux Sakis la traite de la Pelleterie avec les Outagamis pendant l'Hiver, parce qu'ils la feroient plus paisiblement avec les premiers dans l'Automne.

Tous les peuples de la Baye se rendirent à leurs villages aprés l'Hiver pour semer leurs grains : il survint une dispute entre deux François, & un vieillard Pouteouatemis, des plus considerables. Les premiers lui demanderent le payemenr de leurs marchandises, qu'il ne fit pas grand état de payer. Les esprits s'aigrirent de part & d'autre, & l'on en vint aux mains. Les François se trouverent vigoureusement chargez par les Sauvages. Un troisiéme François vint au secours de ses camarades. Le desordre devint plus grand, celui-ci arracha les pendans d'oreilles d'un Sauvage, & lui donnant un coup de pied dans le ventre il le renversa si rudement qu'il eût de la peine à se relever. Le Fran-

çois reçût en même temps un coup de casse-tête au front, qui le jetta à la renverse sans mouvement. Il y eut de grandes contestations au sujet de ce nouveau blessé, qui avoit rendu plusieurs services au Village Il se trouvoit trois familles interessées dans ce démêlé, celle de la *Carpe rouge*, de la *Carpe noire*, & de l'*Ours*. Le Chef de la famille de l'*Ours*, intime ami du François, & qui avoit pour Gendre le Chef des Sakis, prit une hache & déclara qu'il periroit avec le François, que les gens de la Carpe rouge avoient tué. Le Chef Sakis entendant la voix de son beau-pere cria aux armes à sa Nation, la Famille de l'Ours en fit autant, & le François qui avoit été blessé, revint un peu à lui. Il calma les Sakis qui étoient bien irritez; mais le Sauvage qui l'avoit maltraité fut contraint d'abandonner entiérement le Village. Ces mêmes François coururent encore grand risque de la vie dans une autre occasion. Un des leur qui badinoit avec des fléches dit à un Saki qui se baignoit au bord de l'eau, de parer celle qu'il alloit lui décocher: le Sauvage qui tenoit un petit morceau d'étofe lui dit de tirer; mais il ne fut pas assez adroit pour en éviter le coup. La flêche lui donna dans l'épaule; il s'écria aussi-tôt

que le François l'avoit tué ; il parut un François dans le moment qui accourut au Sauvage qu'il fit entrer dans sa cabane & lui arracha la fléche. On l'appaisa en lui donnant un couteau, un peu de vermillon pour se *matacher* & un petit bout de tabac. Ce present produisit son effet, car il arriva au cri du Saki plusieurs de ses camarades qui alloient le vanger sur le champ ; mais le blessé leur cria : *Où allez-vous, je suis gueri. Metaminens*, qui veut dire le petit bled d'Inde (c'étoit le nom que l'on avoit donné au François, qui étoit Perot) *m'a lié par cet onguent que vous voyez sur ma playe, en montrant ce present, & je n'ai plus de mal.* Cette presence d'esprit arrêta le desordre qui alloit arriver.

Les Miamis, les Maskoutechs, les Kikabons, & cinquante cabanes d'Islinois, approcherent l'Eté suivant de la Baye, & firent leurs deserts à trente lieuës à côté des Outagamis, vers le Sud. Ces Peuples que les Iroquois étoient venus chercher, avoient passé dans le Sud du Missisipi aprés le combat dont j'ai parlé. Ils avoient vû avant leur fuite des coûteaux & des haches entre les mains des Hurons qui les avoient negociez avec les François, cela les engagea de se joindre aux Natio nsui avoient déja quelque union avec nous : ils

ſont fort enjoüez entre eux, ſerieux devant les Etrangers, de belle taille, peu ſpirituels, d'une conception dure, faciles à perſuader, vains dans leur parole & dans leur maintien, extrêmement intereſſez : ils s'eſtiment plus courageux que leurs voiſins, ils ſont grands menteurs, faiſant toute ſorte de baſeſſe pour venir à leur fin, laborieux, infatigables, & fort bons pietons. Auſſi on les appelle Metouſceprinioueкs, ce qui veut dire en leur langue Pietons.

Aprés qu'ils eurent enſemencé leurs terres dans ce nouvel établiſſement, ils allerent à la chaſſe aux Bœufs; ils voulurent régaler les gens de la Baye; ils envoyerent pour cet effet prier les Pouteouatemis de venir les voir, & d'amener les François s'il s'y en trouvoit. Les Pouteouatemis n'avoient garde de témoigner à ceux ci l'envie que leurs voiſins avoient de faire connoiſſance avec eux. Ils partirent à leur inſçû, ils revinrent au bout de quinze jours chargez de viandes & de graiſſes, avec quelques-uns de ces nouveaux établis, fort ſurpris d'y trouver des François, auſquels ils firent des reproches de n'être pas venus avec les Pouteouatemis. Les François virent bien qu'il y avoit de la jalouſie de la part de ceux-ci; ils ſavoient la conſequence

qu'il y avoit de connoître ces Peuples, qui ne s'étoient approchez de la Baye que pour faire commerce plus aisément avec nous. Les Pouteouatemis les voyant dans les sentimens de partir avec un Miami & un Maskoutech, leur representerent qu'il n'y avoit point de Castors chez eux, qu'ils étoient fort rustiques, & même qu'ils coureroient grand risque d'être volez. Les François partirent nonobstant cela, ils arriverent cinq jours aprés proche le Village ; le Maskoutech envoya au devant le Miami, qui avoit un fusil, avec ordre de tirer lors qu'il y seroit. L'on entendit peu de temps aprés le bruit du coup. A peine furent-ils sur le bord de l'eau qu'il parut un venerable Vieillard, & une Femme chargée d'un sac, dans lequel il y avoit un pot de terre plein de boüillie de bled d'inde. Plus de deux cens jeunes hommes bien faits survinrent, qui étoient ornez de tours de têtes de differentes façons, qui avoient tout le corps piqué de noir, avec des traits de plusieurs sortes de figures, ornez de flêches & de cassetêtes, avec des ceintures & des jarretieres d'un ouvrage tricoté.

Le Vieillard avoit en sa main un Calumet d'une pierre rouge, avec un grand bâton au bout, enjolivé tout le long de têtes d'oiseaux de couleur de feu, qui

avoit au milieu un bouquet de plume teint d'un assez beau rouge, & qui étoit comme un grand éventail. Aussi tôt qu'il vit le François le plus considerable il lui presenta le Calumet du côté du Soleil, & profera des paroles qu'il sembloit adresser à tous les Esprits que ces peuples adorent. Tantôt le Vieillard le presentoit au Soleil levant & tantôt au couchant ; tantôt il mettoit le bout en terre & tantôt il le tournoit autour de lui, le regardant comme s'il eut voulu montrer toute la terre avec des expressions qui faisoient connoître au François qu'il avoit pitié de tous les hommes : tantôt il lui frotoit avec ses mains la tête, le dos, les jambes, & les pieds, & tantôt il se frotoit lui même son corps. Cet accueil ne laissa pas de durer long-temps, pendant que le Vieillard faisoit en déclamant une maniere de Priere, témoignant toûjours à ce François la joye que tout le Village avoit de son arrivée.

Un de ces jeunes gens étendit sur l'herbe une grande peau de bœuf peinte, dont le poil étoit plus doux que la soye, sur laquelle on le fit asseoir avec son camarade : le Vieillard fit battre deux morceaux de bois pour en tirer du feu, mais comme il étoit humide il ne pût allumer. Le François tira son batte-feu, & en fit aussi-tôt

avec du *tondre*. Ce Vieillard fit de grandes exclamations sur ce fer, qui lui paroissoit un esprit ; on alluma le Calumet & un chacun fuma : il fallut manger de la bouillie, de la viande seche, & suçer du nouveau bled d'Inde. On remplit derechef le Calumet, ceux qui fumoient envoyoient la fumée du tabac au visage du François, comme le plus grand honneur qu'ils pouvoient lui rendre : celui-ci qui se voyoit *boucaner* ne disoit mot. Cette ceremonie finie l'on étendit une peau pour le Camarade du François ; on se mit en devoir de les porter ; le François fit entendre aux Maskoutechs, que sachant pêtrir le fer il avoit des forces pour marcher ; on le laissa en sa liberté. On fit une seconde pose, où on lui rendit les mêmes honneurs qu'au premier abord. Aprés avoir continué la route ils firent alte auprés d'une petite montagne, sur le bord du sommet de laquelle étoit le Village, où ils firent encore la même chose : ils s'y reposerent pour la quatriéme fois. Le grand Chef des Miamis vint au devant, à la tête de plus de trois mille hommes, accompagnez des Chefs des autres Nations, qui composoient une partie du Village. Tous ces Chefs avoient un Calumet aussi propre que celui du Vieillard ; ils étoient tous

nuds, n'ayant que des ſouliers artiſtement travaillez en façon de brodequin; ils chantoient en approchant la chanſon du Calumet, qu'ils faiſoient aller en cadence. Quand ils eurent abordé les François ils continuërent leurs chants en fléchiſſant les genoux alternativement, preſque juſqu'à terre, ils preſentoient d'un côté le Calumet au Soleil avec les mêmes genuflexions, & de l'autre ils revenoient au principal François, avec beaucoup de geſticulations, les uns joüoient ſur des inſtrumens des chanſons du Calumet, & d'autres les chantoient le tenant dans la bouche ſans être allumé. Un chef de guerre l'enleva ſur ſes épaules, accompagné de tous les Muſiciens qui le conduiſirent au Village. Le Maſkoutech qui l'avoit amené le preſenta aux Miamis pour être logé chez eux; ils s'en deffendirent obligeamment, ne voulant priver les Maſkoutechs du plaiſir de poſſeder un François qui avoit bien voulu venir ſous ſes auſpices. Enfin on le porta dans la Cabane du Chef des Maſkoutechs; on lui preſenta en entrant le Calumet allumé dont il fuma; on lui donna cinquante gardes qui empêchoient la foule de l'importuner. L'on fit un grand repas, dont les ſervices reſſembloient plûtôt à des auges qu'à des plats. L'aſſaiſon-

nement des viandes étoient de graiſſe de bœuf : ces Gardes avoient grand ſoin que l'on apporta ſouvent des viandes, parce qu'ils en profitoient. Le François leur fit preſent le lendemain d'un Fuſil & d'une Chaudiere, & leur tint ce diſcours qui convenoit à leur caractere.

Hommes, j'admire votre jeuneſſe, quoi qu'il n'ait vû que les tenebres dés ſa naiſſance, me paroît auſſi belle que celle qui naît dans les lieux où le Soleil fait éclater ſa gloire de tout temps. Je n'aurois pas crû que la terre qui eſt la mere de tous les hommes vous eût pû donner des moyens de ſubſiſter, ſans joüir de la lumiere du François qui fournit ces influences à quantité de peuples : je croi que vous ſerez autres que vous n'êtes lors que vous le connoîtrez. Je ſuis l'aurore de cette lumiere qui commence à paroître dans vos contrées comme celle qui precede le Soleil, qui brillera bien-tôt, & qui vous fera renaître comme dans une autre terre, où vous trouverez plus aiſement & plus abondamment tout ce qui peut être neceſſaire à l'homme. Je vois ce beau Village rempli de jeunes gens qui ſont auſſi courageux, à ce que je croi, qu'ils ſont bien faits, & qui n'aprehendroient pas ſans doute leurs ennemis s'ils avoient les armes des François. C'eſt à cette jeuneſſe que je laiſſe mon Fuſil, quelle

le doit regarder comme le gage de l'estime que je faits de sa valeur, il faut qu'elle s'en serve si on l'attaque. Il sera aussi plus propre pour la chasse du Bœuf & des autres animaux, que toutes les fléches dont vous vous servez. C'est à vous Vieillards que je laisse ma Chaudiere, je la porte par tout sans craindre de la casser, vous y ferez cuire les viandes que vos jeunes gens tuëront, & celle que vous presenterez aux François qui viendront vous voir.

Il jetta une douzaine d'alaînes & de coûteaux aux Femmes, & leur dit:

Quittez vos alaînes d'os, celles du François vous seront plus commodes, & ces coûteaux vous seront plus utiles à égorger vos Castors & à couper vos viandes, que ne le sont vos pierres. Et en leur jettant de la Vassade: voila qui parera mieux vos Enfans & vos Filles que leurs parures ordinaires. Les Miamis s'excuserent de ce qu'ils n'avoient point de Castors, qu'ils avoient fait brûler jusqu'alors.

Cette alliance commença donc par l'entremise du sieur Perot: ils firent au bout de huit jours un Festin solemnel, pour remercier le Soleil de l'avoir conduit dans le Village. Ce fut dans la Cabane du grand Chef des Miamis qu'il avoit fait dresser un Autel, sur lequel il

avoit fait mettre un *Pindiikosan*, qui est le Sac des Guerriers, rempli d'herbes medecinales, renfermées dans des peaux d'animaux les plus rares qu'ils avoient pû trouver, & qui contenoit generalement tout ce que leur inspirent leurs rêveries. Perot qui n'aprouvoit pas cet Autel, dit au grand Chef qu'il adoroit un Dieu qui lui défendoit de manger des choses sacrifiées à des malins Esprits & à des peaux d'animaux. Ils furent fort surpris de ce refus, & lui demanderent si renfermant leur *Manitous* il voudroit manger, ce qu'il fit. Le Chef le pria de le voüer à son Esprit, qu'il reconnoîtroit d'orenavant, & qu'il le préfereroit aux siens, qui ne leur avoient point apris à faire des Haches, des Chaudieres, & tout ce qui est necessaire aux hommes, & qu'il esperoit en l'adorant obtenir toutes les connoissances qu'auroient les François.

Le gouvernement de ce Chef tenoit un peu du Souverain, il avoit ses Gardes, & tout ce qu'il disoit & ordonnoit passoit pour des Loix.

Les Pouteouatemis jaloux de ce que les François entroient chez les Miamis, envoyerent sous main un Esclave qui dit beaucoup de choses fort desobligeantes des François. Le mépris qu'en font les

Pouteouatemis qui les regardent comme des chiens, eſt, diſoit-il, trés grand. Le François qui avoit écouté toutes ces invectives, le mit dans un état à n'en pas dire de plus outrageante. Les Miamis regardoient cette Scene avec beaucoup de tranquilité. Lors qu'il falut retourner à la Baye, les Chefs envoyerent toute leur jeuneſſe reconduire ces deux François, & leur firent beaucoup de preſens. Les Pouteouatemis ayant apris que le François étoit arrivé, vinrent lui témoigner la part qu'ils prenoient à ſon heureux retour, fort impatiens d'apprendre ſi les Nations d'où il venoit en avoient bien uſé avec lui. Mais quand ils entendirent les reproches qu'on leur fit d'avoir envoyé un Eſclave qui avoit dit des choſes tout-à-fait deſobligeantes de la Nation Françoiſe: ils voulurent en avoir un éclairciſſement plus poſitif, ils ſe juſtifierent plainement du mauvais préjugé que l'on avoit eû d'eux. Les Sauvages ont cela de particulier qu'ils trouvent le moyen de ſe diſculper d'une mauvaiſe affaire, où de la faire réüſſir ſans qu'il paroiſſe y avoir participé.

CHAPITRE X.

Nos Alliez ont une fausse allarme de l'arrivée des Iroquois. Ils font un second Voyage à Montreal. Recit de ce Voyage.

IL étoit de l'interêt des Pouteouatemis de ménager les François, ils avoient été trop bien reçûs à Montreal pour n'y pas retourner. En effet, aprés avoir fait present à Perot d'un sac de bled d'Inde pour *manger & avaller,* disoient ils, le soupçon qu'il avoit contr'eux, & cinq robes de Castors pour lui servir de vomitif contre la rancune & la vengeance qu'il auroit pû conserver dans son cœur, ils détacherent quelques-uns de chaque nation pour aller à Montreal. Lors qu'ils furent à la vûë de Michilimakinak, qui n'étoit pour lors frequenté que par eux & par les Iroquois, ils apperçûrent de la fumée. Comme l'on voulut reconnoître ce que c'étoit, deux Iroquois vinrent à leur rencontre avec un autre Canot qui étoit au large. Ils se donnerent reciproquement l'alarme, car les Iroquois fuïrent de leur côté, & les Pouteouatemis forcerent de rames malgré les vents contraires, & ar-

rriverent dans leur Village avec des inquietudes ſurprenantes, ne ſachant quelles meſures prendre pour ſe mettre à l'abri des Iroquois. Toutes les Nations de la Baye ſe trouverent dans la même perplexité. L'éfroi devint bien plus grand lors qu'ils virent quinze jours aprés de grands feux de l'autre bord de la Baye, tout vis-à-vis le Village, & qu'ils entendirent tirer quantité de coups de fuzils. Pour comble de terreur ce fut lors que les gens qu'ils avoient envoyé à la découverte rapporterent qu'ils avoienr apperçû la nuit pluſieurs Canots faits à l'Iroquoiſe, dans l'un deſquels il y avoit un fuſil, une couverture d'étofe Iroquoiſe, & des hommes qui dormoient auprés du feu. Tous ces Canots parurent le lendemain, chacun s'enfuit le mieux qu'il pût dans les bois, les plus aſſurez haſarderent d'attendre de pied ferme les Iroquois dans leur Fort, où ils avoient de bonnes armes à feu Comme nous avions la Paix avec les Iroquois, quelques-uns de nos François des plus hardis s'offrirent d'aller au devant de cette prétenduë armée, pour ſavoir le motif qui pouvoit l'avoir engagée de venir faire la guerre aux Alliez d'*Onontio*. Ils furent bien ſurpris de voir que c'étoit une Flotte d'Outaouaks qui venoient faire la *traite*,

lesquels ayant passé à travers les terres avoient construit des Canots qui ressembloient à ceux des Iroquois. Les gens que les Pouteouatemis avoient d'abord apperçûs a Michilimakinak étoient veritablement des Iroquois, qui avoient autant apprehendé de tomber entre leurs mains, que ceux-ci en avoient eû de tomber entre les leurs. Les Iroquois donnerent en s'enfuyant dans une ambuscade de quarante Sauteurs, qui les emmenerent chez eux : ils venoient de faire une expedition proche la Caroline sur les Chaouanons, & en avoient emmené un avec eux qu'ils devoient brûler ; les Sauteurs lui donnerent la liberté & lui faciliterent son retour à la Baye, l'ayant confié aux Sakis. Cet affranchi donna de grandes idées de la Mer du Sud, son Village n'en étoit qu'à cinq journées, proche d'une grande riviere qui venant des Islinois se dégorge dans cette Mer. Les gens de la Baye le renvoyerent avec plusieurs marchandises, le priant d'engager ceux de sa Nation à les venir voir.

Ces Peuples s'assemblerent plusieurs fois pour déliberer s'ils décendroient à Montreal; le peu de Castors qu'ils avoient les fit d'abord balancer. Comme les Sauvages donnent tout à leur bouche, ils ai-

moient mieux s'attacher à tuër des bêtes ſauvages qui fuſſent capables d'entretenir leurs familles, que d'aller aux Caſtors qui n'étoient pss ſuffiſans : ils préferoient les beſoins de la vie à ceux de l'Etat, ils faiſoient cependant reflexion que s'ils laiſſoient partir les François ſans décendre, il pourroit arriver où qu'ils s'atacheroient dorénavant à quelques autres Nations, où que venant eux mêmes à Montreal, le Gouverneur auroit du reſſentiment de ce qu'ils ne les auroient point eſcortez ; la déciſion fut que l'on partiroit, L'on ſe prépara pour cet effet, & un Feſtin ſolemnel : l'on fit la veille du départ une décharge de mouſqueterie dans le Village. Trois hommes chanterent ſans ceſſe toute la nuit dans une Cabane, invoquant de temps en temps leurs Eſprits. Ils commencerent par la chanſon de Michapous, puis ils vinrent à celle du Dieu des Lacs, des Rivieres & des Forêts; priant les vents, le tonnerre, les orages & les tempêtes, de leur être favorables pendant le Voyage. L'on fit le lendemain le cri par le Village, qui invitoit les hommes de ſe trouver dans la Cabane où l'on devoit préparer le Feſtin. Ils n'eurent pas beaucoup de peine à s'y rendre, chacun ayant ſon * *Ouragan* & ſa *Mikouen*. Les trois

* Son plat & ſa cuëilier.

Musiciens de la nuit commencerent à chanter, l'un étoit à l'entrée de la Cabane, le second au milieu, & le troisiéme à l'extremité, armez de carquois, d'arcs & de flêches, le visage & tout le corps noircis de charbon. Pendant que l'Assemblée étoit dans la plus grande tranquilité du monde, vingt jeunes gens tous nuds, bien *matachez*, avec des ceintures de peaux de Loutres, ausquels étoient attaché des peaux de Corbeaux avec leur plumage, & des gourdes, ôterent dix grandes chaudieres de dessus le feu; l'on cessa de chanter. Le premier de ces Acteurs chanta aprés sa chanson de guerre, dansant en cadence d'un bout à l'autre de la cabane, pendant que tous les Sauvages crioient du fond de la gorge *hay*, *hay*. Le Musicien finissant tous les autres faisoient une grande huée, dont les voix se perdoient insensiblement, à peu prés comme feroit un grand bruit qui se perd dans des montagnes. Le second Musicien parut ensuite, qui en fit autant, & le troisiéme de même: en un mot presque tous les Sauvages firent la même chose alternativement, chantant chacun sa chanson, sans que qui que ce soit osa repeter celle d'un autre, à moins que de vouloir choquer d'un propos déliberé celui qui l'avoit composée,

ou que celui de la façon de qui elle étoit ne fut mort, comme pour en relever le nom en s'apropriant sa chanson. Leur contenance étoit pour lors accompagnée de gestes & de mouvemens trés violens : il y en avoit qui prenoient des haches, avec lesquelles ils faisoient semblant de vouloir frapper les femmes & les enfans qui les regardoient. Les uns prenoient des tisons de feu qu'ils jettoient par tout, d'autres remplissoient leurs plats de cendres rouges qu'ils faisoient voler. Il est difficile de pouvoir exprimer les circonstances de ces sortes de Festins à moins que de les voir soi-même. Je me suis trouvé dans un pareil régal parmi les Iroquois du *Saut* de Montreal, & il me sembloit être au centre des enfers. Aprés que la plûpart de ceux qui avoient été priez à cette agreable Fête eurent chanté, le Chef du Festin qui avoit donné le branle chanta une seconde fois, & dit à la fin d'une chanson qu'il composa sur le champ, qu'il décendoit à Montreal avec les François, & qu'il offroit pour cet effet ces Vœux à leur Dieu pour le prier de lui être propice dans son Voyage, & de le rendre agreable à la Nation Françoise. Les jeunes gens qui avoient ôté les chaudieres prirent tous les plats qu'ils remplirent de viandes,

pendant que les trois Chantres de la nuit reprirent leurs premieres chanſons, ne finiſſant leur harmonie qu'aprés que tout fut mangé, ce qui ne fut pas long à être expedié. Un Vieillard s'étant levé congratula d'une maniere tout-à-fait affable le Chef du Feſtin ſur le projet qu'il avoit formé, & encouragea la jeuneſſe à le ſuivre. Tous ceux qui voulurent être du Voyage donnerent une buchette; il s'en trouva aſſez pour monter trente canots: ils ſe joignirent au *Saut* avec ſoixante & dix autres de differentes Nations qui ne firent qu'une flotte.

Ces Voyageurs paſſant par le Nepicing ne trouverent que quelques Vieillards Nepiciriniens, des femmes & des enfans, les jeunes gens étant en *traite* à Montreal. Ceux-ci diſſimulerent le reſſentiment qu'ils avoient de ne point entendre parler du payement de leur Peage, parce qu'il y avoit des François qu'ils étoient bien aiſes auſſi de ménager: ils les regalerent cependant comme on fit les plus conſiderables de la flotte. L'on ſejourna un jour entier pour ſe conformer à l'uſage ordinaire des Sauvages qui accordent à leurs Alliez ce droit d'Hoſpitalité. L'on traverſa le lendemain le Nepicing, & l'on apperçût le jour ſuivant des

gens dans des Canots qui faisoient des *cris de morts*. Toute la flotte mit à terre pour les attendre ; ils rapporterent que la Peste faisoit un grand desordre dans notre Colonie, ils en dirent trop pour ne pas intimider les esprits les plus credules qui vouloient relâcher. Les Outaouaks qui voyoient arriver insensiblement tous les Canots de ces donneurs de fausses allarmes, étoient surpris qu'ils se portassent si bien, & qu'ils fussent si chargez de marchandises. Le motif de ceux ci étoit d'avoir eux mêmes les Pelleteries des autres à un prix modique, pour s'exempter d'aller à chasse, mais ils n'osoient déclarer leur pensée. Les Sauvages ont assez de politique pour ne paroître se défier les uns des autres, & sur des nouvelles qu'on leur annonce ils suspendent toûjours leurs avis, sans témoigner qu'ils croyent souvent que l'on ne dit pas la verité.

Le *Brochet* & le *Talon*, deux Chefs Outaouaks des plus considerables, se doutant que les Nepiciriniens n'eussent fort envie d'amuser les Kristinaux & les gens de Terre pour les piller, ou leur faire payer le Peage, consulterent quelque François s'il y avoit apparence que la Peste fut à Montreal. Les Outaouaks furent détrompez. Les Missisakis, les Kristinaux,

& les gens de terre, faciles à persuader; donnerent dans le sens des Nepiciriniens: l'on s'aperçût de leur refroidissement. Un Nepicirinien trouvant sur ces entrefaites un François, lui dit que tout étoit mort. Ce François lui répondit plaisamment: *Quoi les François qui sont des hommes éclairez, qui connoissent ce qui est propre pour la guerison de toutes sortes de maladies, meurent: & vous qui êtes des ignorans vous vivez.* Le Nepicirinien lui repliqua, nos Esprits nous ont conservez. *Vos Esprits, lui répondit-il, en sont incapables, non plus que de vous faire du bien. C'est le Dieu des François qui a tout fait, & qui vous donne vos besoins, quoi que vous ne le meritiez pas. Vous êtes des menteurs, vous voulez tromper & abuser les gens qui décendent pour les piller comme vous avez toûjours fait. Le nombre qui compose cette flotte vous empêchant de le faire vous leur donnez de la terreur, voulant leur persuader que tous les François sont morts d'une maladie imaginaire. Sachez qu'*Onontio *m'a envoyé une Lettre lors que j'étois à la Baye, par laquelle il me mande de faire décendre toutes les Nations qu'il veut voir. Et tirant de sa poche un vieil papier écrit, qu'il feignit être de Mr. Coursel, il leur dit oppose toi, Nepicirinien,*

cirinien, si cette flotte relâche je continuërai ma route. Le François lui déclarant qu'il témoigneroit à *Onontio* l'opposition qu'il faisoit à cette flotte, & comme il avoit empêché que sa volonté ne fut accomplie. Les Nepiciriniens déguiserent le mieux qu'ils purent leur fourberie, & dirent qu'à la verité les maladies avoient cessé lors qu'ils partirent.

Tous ces Peuples décendirent à Montreal, où ils ne furent gueres contens de la traite, la grande quantité de Pelleteries fut cause que l'on vouloit les avoir à bon marché. Outre que les Nepiciriniens avoient d'ailleurs enlevé la plûpart des marchandises, ceux qui en avoient de reste voulurent profiter d'une occasion aussi favorable; les Sauvages en murmurerent, & il y eût même du desordre, ils battirent un Sentinelle dont ils ôterent un fusil & lui casserent son épée. On se saisit des Chefs qui avoient causé cette sedition. Plusieurs Iroquois qui étoient venus traiter de la Paix, ravis de ce tintamare, auroient bien souhaité que les esprits se fussent aigris davantage pour trouver occasion d'en venir aux prises contre ces Peuples, ils coururent tous au bruit, & offrirent leur service aux François. Les Outaouaks qui n'avoient pas encore com-

mercé d'armes à feu, virent bien qu'ils ne ſeroient pas les plus forts. Les Pouteouatemis furent les plus judicieux, & quoi qu'ils ne ſe fuſſent pas mêlez au milieu de ces troubles, ils ne laiſſerent pas d'apprehender qu'il ne leur arriva quelques mauvaiſes ſuites. Comme il s'agiſſoit pour lors d'une Paix generale avec les Iroquois, le Commandant de Montreal fit décendre les Outaouaks à Quebec, pour être Témoins de ce qui ſe paſſeroit en faveur de toutes les nations Alliées. Les Pouteouatemis qui n'étoient venus encore qu'une fois, étoient bien aiſes d'y être compris.



CHAPITRE XI.

Monsieur de Torci Viceroi de l'Amerique Meridionale & Septentrionale, cause un grand desordre chez les Iroquois. Ces Peuples font la Paix. Ils font des actes d'hostilitez sous Monsieur de Courcelle Gouverneur general. Circonstances fort extraordinaires. Prise de possession du païs de tous les Alliez, qui reconnoissent le Roi de France pour leur souverain Seigneur, Pere & Protecteur.

ON fit donc la Paix en 1666. & l'on commença à goûter cette tranquilité qui mettoit chacun en état de vivre heureux sur ses terres, & de commercer avec seureté chez nos Alliez ; rien n'étoit à la verité plus triste que d'être dans des inquietudes continuelles de se voir enlever sa chevelure à la porte de sa maison, où d'être emmenez chez ces Barbares qui brûloient la plûpart de leurs prisonniers.

Il étoit d'ailleurs de l'interêt de la Colonie de faire connoître la gloire du Roi chez tous les Peuples du Sud, de l'Oüest, & du Nord. L'Alliance qui commençoit à se fomenter, ne pouvoit mieux s'affer-

mir qu'en les assurant chez eux d'une protection inviolable. En effet, peu de temps aprés que ces Nations se furent retirez dans leur païs, Mr Talon Intendant de Canada y envoya en 1667. un Subdelegué, & le sieur Perot qui fut trouvé le plus capable pour conduire cette affaire. Ils partirent avec ordre d'aller prendre possession au nom du Roi de tous les païs des Outaouaks. Le Saut de Sainte Marie vers le 46. degré de latitude, étoit le lieu où se faisoient les Assemblées generales de toutes les Nations, ainsi il n'y avoit point d'endroit où la chose pût se faire avec plus d'éclat; l'on fut cinq à six mois pour les avertir, il n'y avoit plus que celle des Puans: Perot voulut y aller lui même, il rencontra le Pere Aloüet Jesuite qui y avoit hiverné avec quelques François, qui y reçûrent tous les desagrémens possibles. Ces peuples avoient été tellement choquez de ce qu'on leur avoit vendu à Montreal des marchandises à un prix excessif, que pour s'en dédommager ils vendirent leurs Castors au triple aux François qui allerent chez eux. Mais Perot sans s'embarasser de toutes les duretez que ces Compatriotes en avoient reçû voulut y aller. Il arriva la même année à la Baye au mois de Mai, & les ayant trouvez à

la pêche il les engagea de se rendre dans leur village où il y avoit quelque chose d'important à leur communiquer. Aprés qu'ils s'y furent rendus il leur expliqua le motif qui l'avoit amené chez eux; ils consentirent sans difficulté à se trouver à la prise de possession : il falloit encore y interesser les Outagamis, les Miamis, les Maskoutechs, les Kikabons, & les Islinois. Les Pouteouatemis lui donnerent une escorte, parce que les Nadouaissioux avoient quelques jours auparavant douze Maskoutechs qui pêchoient le long de leur riviere. Lors qu'il fut à quatre lieuës de leur village il leur fit savoir son arrivée: le Chef des Miamis donna ordre aussitôt que l'on allât les recevoir en guerriers à une demie lieuë. Ils marcherent d'abord en ordre de bataille, ornez de beaux plumages, & armez de carquois, d'arcs, de flêches & de casse têtes, comme s'ils eussent voulu livrer combat. Ils marcherent tous de file, le casse-tête élevé, faisant de petites huées de temps en temps. Les Pouteouatemis ayant apperçû ce mouvement lui dirent que les Miamis les recevoient en guerriers, & qu'il falloit les imiter. Il se mit dans le moment à leur tête, ils coururent sur les Miamis leurs fusils chargez de poudre, comme pour les arrêter.

La tête de la file des Miamis passa à la gauche, faisant un circuit de cinq cens pas pour les entourer. Chacun gardant la même distance de part & d'autre elle se joignit à la queuë, & les Pouteouatemis se trouverent tous enveloppez. Les Miamis faisant une huée terrible vinrent fondre tout à coup sur eux, en tirant par dessus leur tête toutes ces flêches, & lors que l'on fut prés d'en venir aux mains de part & d'autre, ils vinrent comme donner de leurs casse-têtes. Les Pouteouatemis firent une décharge de mousqueterie sur les autres, qui fut precedée de cris effroyables, & tout le monde se trouva mêlé. Telle fut la reception de ces Peuples, qui les firent entrer aprés dans le village avec les Calumets.

Le François fut chez les Miamis, & l'on dispersa les autres chez le Chef de toutes ces Nations. Le Chef des Miamis commanda cinquante guerriers pour sa garde & pour le servir. Il donna quelques jours aprés le plaisir du Jeu de la Crosse de cette maniere.

Plus de deux mille personnes s'assemblerent dans une grande plaine, chacun avec sa Crosse: on jetta en l'air une boule de bois grosse comme une balle de jeu de paume. Ce ne fut pour lors qu'une agita-

tion & un mouvement en l'air de toutes ces crosses, qui faisoient un bruit semblable à celui des armes que l'on entendroit dans une bataille. La moitié de tous ces Sauvages tâchoient d'envoyer la Boule du côté du Nord-Oüest, le long de la plaine : & les autres vouloient la faire aller au Sud-Est : le Combat qui dura une demie heure fut douteux. Ces sortes de Jeux sont ordinairement suivis de têtes, bras, & jambes cassées ; & souvent des gens y sont tuez sans qu'il en arrive d'autre suite. Cet exercice fini il parut une femme toute desolée de la maladie de son fils ; elle demanda au François si étant un Esprit il n'auroit pas la vertu de le guerir : le malade étoit attaqué d'une oppression d'estomac pour avoir trop mangé dans un Festin, (ce qui ne leur est que trop ordinaire) il lui donna une prise de Teriaque. Ce remede fut si salutaire que le bruit courut en même temps qu'il avoit ressuscité un mort. L'on tient que le grand Chef & deux des plus considerables d'entr'eux, vinrent réveiller le François pendant la nuit, & lui firent present de dix robes de Castors, pour l'engager de leur donner de ce remede. Il s'en excusa, disant qu'il en avoit trés-peu, & refusa les robes. Plus il leur disoit qu'il ne pouvoit s'en passer dans

un Voyage où il pouvoit courir tant de dangers : & plus ils s'empressoient de lui en demander : ils le prierent du moins de leur permettre de le sentir. Cette odeur leur parut si suave que s'en frotant la poitrine ils se croyoient comme immortalisez. Le François fut contraint d'accepter les robes pour ne point irriter davantage ce Chef. Leur coûtume est de faire des presens à ceux qui ont des Esprits, (ils appellent ainsi les Remedes,) qu'ils croiroient ne pouvoir faire leur effet si on refusoit leurs presens : le François leur donna donc la moitié de ce qu'il avoit de Teriaque.

Il étoit temps de se rendre chez les Pouteouatemis ; le grand Chef accompagné de cinquante guerriers voulut assister à cette prise de possession, le vent devint si violent sur le lac qu'ils furent contraints de relâcher. Il pria les Pouteouatemis d'agir & de répondre pour lui & pour les Nations qui seroient jointes à la sienne.

Tous les Chefs de la Baye, ceux du lac Huron, du lac Superieur, & les gens du Nord, sans compter plusieurs autres Nations se trouverent au Saut à la fin de Mai. Ces Peuples étant assemblez on planta un Poteau, on leur fit des presens de la part de *Sa Majesté*, on leur demanda s'ils

vouloient reconnoître en qualité de sujets le grand *Onontio* des François notre Souverain & notre *Roi*, qui leur offroit sa protection, & s'ils n'étoient pas resolus de ne reconnoître jamais d'autre *Monarque* que lui. Tous les Chefs répondirent par des presens reciproques qu'ils n'avoient rien de plus à cœur que l'alliance des François, & l'estime particuliere de leur grand Chef qui demeure par delà le grand lac l'Ocean, duquel ils imploroient l'apui, sans lequel ils ne pouvoient plus vivre. Le sieur Perot faisant piocher en même temps trois fois la terre, leur dit: Je prends possession de cette terre au nom de celui que nous appellons notre *Roi*, cette terre est sienne, & tous ces peuples qui m'entendent sont ses Sujets, qu'il protegera comme ses enfans: il veut qu'ils vivent en paix, il prendra leurs affaires en main. Si quelques ennemis se soulevent contr'eux il les détruira: s'ils forment entr'eux quelques differens il veut en être le juge.

Le Subdelegué attacha ensuite au Poteau une plaque de fer, sur laquelle les armes du Roi étoient peintes, il en fit un Procez Verbal, où il fit signer toutes les Nations, qui pour leur seing mirent des marques de leur famille; les uns mettoient

un Castor, les autres une Loutre, un Eturgeon, un Chevreüil, ou un Orignac. On fit d'autres Procez Verbaux qui ne furent signez que des François qui y assisterent. On en glissa adroitement un entre le bois & la plaque, qui y demeura peu de temps, car à peine fut-on separé qu'ils décloüérent la plaque, jetterent le Procez Verbal au feu, & r'attacherent les armes du Roi, craignant que cette écriture ne fut un sort qui feroit mourir tous ceux qui habiteroient ou frequenteroient cette terre. Le Subdelegué eut ordre aprés la prise de possession de faire la découverte d'une Mine de Cuivre au lac Superieur, en la riviere Antonagan, mais sa conduite fut si irreguliere dans cette entreprise, pour ne rien dire de plus fort, que je me contenterai de rapporter qu'on le fit passer dans la Cadie pour le renvoyer en France.

La découverte de la Mer du Sud tenoit fort à cœur à Mr Talon, qui jetta les yeux sur le sieur Joliet pour en faire la tentative. Il avoit voyagé chez les Outaouaks; les connoissances qu'il avoit déja de ces païs pouvoient lui donner assez de lumiere pour faire cette découverte. Son voyage ne fut qu'un enchaînement d'avantures qui feroient seuls un volume,

mais pour couper court il penetra jusques aux Akancas, qui demeurent à trois cens lieuës de l'embouchure du Missisipi. Les Islinois qui l'avoient accompagné le remmenerent par un autre chemin plus court de deux cens lieuës, & le firent entrer dans la riviere de saint Joseph, où Monsieur de la Sale avoit commencé un établissement.

Le nom François se faisoit connoître pour lors dans les contrées les plus éloignées, c'étoit une chose tout-a-fait extraordinaire à ses peuples d'entendre parler de moment à autre d'une nouvelle Nation si opulente, dont ils tiroient tant d'avantages. Que ne firent point les Chaouanans sur le simple raport de celui qui avoit été délivré des mains des Iroquois par les Sauteurs; que les Pouteouatemis renvoyerent chez lui chargé de marchandises Françoises! Ils sçurent qu'il y avoit chez ces peuples des gens que l'on appelloit François, qui avoient paru plus sociables que ceux de leur continent, lesquels fournissoient toutes sortes de marchandises. C'en fut assez pour les engager de profiter de cet avantage; en effet, quarante guerriers partirent pour s'établir auprés des Pouteouatemis, ils surprirent pendant leur voyage des Iroquois qui al-

loient en guerre dans la Baye des Puans; dont ils tuerent & emmenerent plusieurs. Ils passerent par un village de Miamis, qui leur firent un si bon accueil qu'ils ne purent se deffendre de leur donner leurs prisonniers Iroquois. Les Miamis les envoyerent aux Outagamis pour être mangez, en represaille de cinq Cabanes qu'ils avoient enlevées peu de temps auparavant. Les Outagamis voyant que cette conjecture étoit favorable pour en faire un échange, envoyerent en Ambassade chez les Iroquois.

Quand l'Ambassadeur eut fait le trajet du Micheigan, il trouva huit cens Iroquois qui venoient en guerre pour enlever le premier village sur lequel ils tomberoient. Les Iroquois ne purent alors s'empêcher de calmer leur ressentiment, ils donnerent leur parole à l'Ambassadeur qu'il y auroit d'orénavant une barriere entre sa Nation, ses Alliez & la leur, & que la riviere de Chigagon feroit les limites de leurs courses. Ils le renvoyerent avec des presens, lui donnant un des leurs des plus considerables, avec un jeune guerrier pour l'accompagner, & tournerent en même temps leurs armes contre les Chaouanons.

Ce Chef passa par les Miamis, les Maskoutechs, & les Kikabous, où il fut reçû avec

avec les honneurs du Calumet & comblé de presens de Castors. Ces Nations députerent deux Miamis pour l'accompagner à son retour, afin d'y traiter la Paix. Il vint chez les Outagamis, qui s'efforcerent de lui donner des preuves de leur estime, & il arriva enfin à la Baye, où les peuples ne manquerent pas de lui marquer la joye qu'ils avoient d'être de leurs amis. Ils lui firent present de Pelleteries, & de deux grands Canots pour emporter les presens qu'il avoit reçûs de toutes parts. Les Miamis qui accompagnoient l'Iroquois suivirent le lac, & passent *le grand Portage* de Ganatcitiagon, par lequel ils se rendirent au lac Frontenac & à Kenté, où il y avoit une Mission Françoise & un grand village d'Iroquois. Ils furent de là au Fort Frontenac, où étoit Monsieur de la Sale, qui leur fit plusieurs presens, les assurant qu'il iroit les voir dans leur païs.

Cette armée d'Iroquois se divisa en deux, six cens allerent contre les Chaouanons, & deux cens suivirent la riviere de Chigagon; ils y rencontrerent des Islinois qui revenoient de Michilimakinak avec quelques Outaouaks, dont ils prirent & tuerent dix-neuf. Les Islinois avertis de ce coup modererent leur ressentiment, ils auroient pû les aller attaquer, mais ils en-

voyerent à *Onontio* (qui étoit pour lors Mr. de Frontenac, lequel étoit arrivé en Canada en 1672) un paquet de Castors, par lequel ils se plaignoient que les Iroquois avoient violé la Paix, & qu'ayant eu peur de lui déplaire ils n'avoient pas voulu les chercher pour leur livrer combat, qu'ils lui demandoient cependant justice. Ce nouveau General leur envoya un Collier par Mr. de la Forest, qui leur marquoit de se défendre si ils étoient une autre fois attaquez, mais qu'ils ne se mirent point en marche pour les aller trouver chez eux.

L'on a beau faire la Paix avec les Iroquois, quand ils peuvent atraper quelqu'un à l'écart ils ne lui font point de quartier.

CHAPITRE XII.

Les Outaouaks prennent ombrage d'une Barque que Mr. de la Sale fait construire dans leur lac, pour venir commercer chez eux, ils envoyent des Deputez pour faire égorger tous les François.

SI l'on void aujourd'hui la découverte qu'on a faite de l'embouchure du Missisipi, l'on peut dire que l'on a profité des

lumieres de Mr. de la Sale, qui a d'abord connu tous ces païs, il eſt le ſeul qui ait ſçû penetrer ce vaſte continent. En effet, aprés avoir mis ordre à toutes ſes affaires, il viſita en 1676. le lac Frontenac, Herier, Huron, & le Mechéigan, qui ont tous communication les uns dans les autres, à la reſerve du *portage* de Niagara, qui eſt de quatre lieuës entre le lac Frontenac & le lac Herier. Pluſieurs Nations vers le Sud avoient été averties qu'il vouloit en découvrir la Mer. Il rencontra au fond du lac Mechéigan des Miamis, qui l'attendoient en chaſſant ; ils lui indiquerent leur village & celui des Iſlinois, qui étoit dans une riviere que Joliet avoit découverte ; il y alla & leur fit quantité de preſens, les engageant de venir s'établir dans le Mechéigan, où il alloit faire un établiſſement dans lequel il y auroit toutes ſortes de marchandiſes pour l'utilité de ceux qui voudroient lier commerce avec lui ; il y laiſſa du monde pour conſtruire un Fort, & repaſſa au Fort Frontenac, au travers des terres, avec un Sauvage & quelques François. Il décendit à Montreal où il prit des Charpentiers de Navires, cinquante Sokokis & de *Loups*, avec leſquels il retourna à ſon Fort. Il y ordonna embarquement de toutes ſortes de mar-

chandises qu'il fit mettre dans ses Barques pour être déchargées à Niagara, & il les fit porter par terre au dessus de ce fameux *Saut*.

L'entreprise qu'il forma dans ce lieu étoit un projet trés avantageux à la gloire du Roi, & qui donnoit jour à la découverte de quantité de peuples qui ne pouvant venir à Montreal à cause du trop grand éloignemeot, se seroient trouvez fort heureux que l'on se fut établi chez eux, mais le succez fut malheureux. Cette Barque étoit du port de soixante tonneaux; Mr. de la Sale la nomma le Grison, par raport aux armes de Mr. le Comte de Frontenac, qui ont deux Grisons pour supôts. Le Pere Hennequin Recolet en fit la Benediction. Elle étoit Pontée & on y mit du canon. Il fit donc construire une grande Barque pendant l'Hiver, au dessus du Saut de Niagara, dans laquelle il s'embarqua au commencement du mois d'Août 1679. avec tous ses effets, sous la conduite d'un habile Pilote. Il n'y avoit qu'un rapide à passer qui fait le dégorgement du lac Huron pour se rendre à Michilimakinak, qu'il franchit à la faveur d'un vent favorable. Les Sauvages voyant la Barque à la voile admirerent l'industrie du François, qui avoit pû conduire sur leur lac une

Machine qui leur paroissoit tout-à fait extraordinaire, ils en furent cependant choquez, & ils conçûrent dans le moment une idée si forte de tous les malheurs qui les menaçoient, qu'ils jurerent la perte des François. Ils eurent assez de politique pour déguiser leur ressentiment. Ils reçûrent Mr. de la Sale avec de grands applaudissemens : ils lui témoignerent même l'empressement qu'ils avoient de faire avertir les Nations de tous les lacs pour venir considerer cette Merveille. Je me represente cette Machine comme le cheval de Troye. Tous ces peuples qui étoient venus en foule admirerent à la verité ce bâtiment, mais ils dirent entr'eux que si ils le souffroient naviger dans leur lac, ce seroit le veritable moyen de perdre leur liberté, & que les François les tiendroient infailliblement dans un rude esclavage. Ils resolurent en détruisant la Barque d'égorger tous les François qui se trouveroient chez eux, & de se jetter en même temps sous la protection des Anglois, dont ils avoient eu la connoissance.

Mr. de la Sale crût être obligé de vendre ses marchandises à bon marché, pour tâcher de s'insinuer dans leurs esprits, & de les engager insensiblement à un commerce ouvert. Ce bon marché ne fit encor

qu'augmenter leur défiance, plus il séjournoit chez eux, & plus ce bâtiment leur donnoit de l'ombrage, ils envoyerent des Députez en toute diligence aux Islinois, & aux Nations qui étoient sur le chemin, pour leur dire de se défier des François. *Nous sommes morts*, leur mandoient-ils, *nos familles & les votres seront à l'avenir réduites à la servitude des François, qui leur fera labourer la terre, & les accouplera sans doute comme ils font leurs bœufs. Ils sont arrivez à Michilimakinak, dans un Fort qui flotte sur l'eau, que l'on ne peut aborder si on ne les surprend. Ce Fort a des aisles, qui pourra quand il voudra détruire quelque Nation. Il doit aller aux Islinois par les lacs, tous les François qui commercent ici se mettront dedans son grand Canot, & seront assez forts pour nous rendre tous esclaves, si nous n'empêchons leur entreprise. Nous avons connoissance des Anglois qui nous fourniront des marchandises à meilleur prix qu'eux. Les François veulent nous trahir & nous dominer; ces presens sont les poignards que nous vous donnons sous terre, afin de n'être point découverts pour massacrer tous les François qui sont chez vous, & pour vous dire que nous en feront de même aux notres.* Le Chef des Sauteurs fut plus prudent que tous ces

peuples qui lui avoient envoyé des presens pour être de la même conjuration: Il leur répondit, *vous êtes des enfans, vous ne connoissez pas l'Anglois, qui est le pere de l'Iroquis, contre lequel Onontio notre pere a entrepris la guerre, & qu'il a contraint de demander la Paix, ce qu'il en a fait n'a été que pour nous mettre à l'abri de sa barbarie. Quand vous aurez accompli ce mouvement extravagant que vous vous proposez, savez-vous si l'Iroquois ne se servira pas du temps pour assouvir sa rage & la passion qu'il a de détruire toutes les Nations, & si son pere qui sera plus porté pour lui que pour nous, ne nous abandonnera pas à sa chaudiere. Je connois le Gouverneur des François qui ne m'a jamais trahi, & je ne me fie point à l'Anglois.*

C'est une chose surprenante que Mr. de la Sale n'eût pas connoissance de tous les projets que l'on tramoit contre lui. Il traita de toutes les Pelleteries de ces Nations qu'il fit embarquer, ne laissant dans sa Barque que cinq ou six François, ausquels il donna ordre de s'en retourner au premier beau temps: pour lui il continua sa route en Canots pour joindre les gens qu'il avoit laissez à la riviere de saint Joseph. A peine la Barque fut elle à la voile

qu'il s'éleva un orage qui la fit relâcher dans une petite baye, à six où sept lieuës de moüillage d'où elle étoit partie. Les Députez Outaouaks qui avoient engagé les Islinois dans leur conjuration, apperçûrent à leur retour la Barque qu'ils aborderent. Le Pilote les reçût parfaitement bien, l'occasion leur parut dans le moment trop avantageuse pour manquer leur coup. Ils poignarderent tous les François, * enleverent tout ce qui les accommodoit, & brûlerent la Barque. Elle avoit coûté plus de quarante mille francs, tant en Marchandises, Outils, Pelleteries, Equipage, Agrez & Asparaux. Monsieur de la Sale ne s'étant jamais douté d'une telle perfidie, aprés les preuves d'estime & d'amitié que ces peuples lui avoient donné, crût que son bâtiment avoit fait naufrage. Les Sauvages se crûrent de leur côté dégagez d'un fardeau qui leur paroissoit onereux, mais ils ne connurent pas en cela leur bonheur.

* En 1679.



CHAPITRE XIII.

Les Iroquois ſont forcez dans une iſle par les Iſlinois demandant la Paix. Mr. de la Sale fait la découverte du Miſſiſipi ſous le gouvernement de Mr. le Comte de Frontenac. Ce qui ſe paſſa dans cette découverte. Fourberie des Iſlinois & cruauté des Iroquois.

A Meſure que l'on découvroit de nouvelles Nations, l'on tâchoit d'y introduire l'Evangile. Monſieur de la Sale avoit avec lui des Peres Recolets. Il trouva ſes gens qui s'étoient retirez chez les Iſlinois. Il fit ſon établiſſement ſur un rocher eſcarpé , qui n'étoit acceſſible que par un petit ſentier, & les Iſlinois ſe retirerent dans une valée au pied de ce rocher. Les Miamis, les Maſkoutechs, & les Kikabous, abandonnerent leur Village à ſon arrivée, parce que l'on avoit aſſaſiné ceux qui ſervoient ces Religieux, ils s'établirent à trente lieuës de là, dans la riviere de ſaint Joſeph. La Paix qu'ils venoient de terminer avec les Iroquois les mettoit comme à couvert de tous les incidens qui pouvoient leur arriver. Les pre-

sens qu'ils avoient donnez à leurs Deputez étoient comme un gage de l'alliance qu'ils avoient contractée.

La Cour revoqua en ce temps les Congez,* c'étoit une vingtaine de Permissions que Sa Majesté accordoit aux Familles Gentils-hommes les moins aisez, pour aller commercer chez les Outaouaks, & que le Gouverneur general distribuoit aux personnes qu'il croyoit en avoir le plus de besoin. Un Conger étoit donc une Permission pour un an de mener un Canot de huit places chez les Outaouaks, chargé de marchandises. Ceux qui ne vouloient pas y monter les vendoient depuis huit jusqu'à douze cens francs. Celui qui l'achetoit choisissoit trois Voyageurs, ausquels il donnoit la valeur de mille écus en marchandises qu'il faisoit valoir, lesquels produisoient environ douze mille francs de profit. Le Proprietaire du Congé en avoit la moitié outre son principal, & les Voyageurs partageoient le reste. Ces gens-ci se rendoient ordinairement à Michilimakinak, ou bien ils alloient chez les Nations qu'ils croyoient avoir le plus de Pelleteries. Il se glissa tant d'abus parmi toutes ses graces du Prince, que ceux qui ne devoient être qu'un an prolongerent le

* En 1680.

temps, & d'autres y allerent de leur propre mouvement, de maniere que le Castor devint si abondant que les Fermiers d'Occident avoient de la peine d'en trouver le debit en France, ou la *debouche* chez les étrangers. Monsieur de la Sale voyant d'un autre côté son dessein traversé par le Commerce tumultueux que quelques François sans aveu venoient faire dans ses quartiers, ordonna à ses gens de les piller; & dans une Assemblée qu'il fit des Sauvages, il les pria de ne traiter avec aucun qui ne fut pourvû de ses Commissions. Il agissoit ainsi parce que le Commerce qu'il faisoit étoit le veritable moyen d'entretenir ces peuples, & qu'il ne pouvoit reüssir dans ses découvertes s'il ne les attiroit à soi. Il prit toutes les précautions necessaires pour empêcher les abus que pouvoient causer les ordres qu'il avoit donnez, cependant il ne laissa pas d'en arriver, car les Sauvages venant à se répandre jusques aux endroits où le Commerce étoit libre, pillerent indifferemment tous ceux qu'ils trouverent à l'écart.

Monsieur de la Sale ayant fini ses établissemens, partit au Printems en 1681. pour la découverte de la mer du Sud. Il fit commencer la construction d'une Barque à l'entrée de la riviere des Islinois, qui

tombe dans le Missisipi. L'impatience qu'il eut de continuër son dessein l'obligea de passer outre sans la faire achever : il laissa du monde dans ses Forts. Les Islinois se mirent en marche aprés son départ, en grand nombre, selon leur coûtume, pour faire leur chasse, ayant à leur tête le Chevalier de Tontien, un de ses Lieutenans. Ce nom est fort connu en France par celui de la Tontine ; il est fils de feu Mr. de Tonti Gouverneur de Gayette à Naples, qui repassa en France avec sa Famille aprés la revolution de ce Royanme. Le Roi le fit dans la suite Seigneur & Gouverneur du païs des Islinois. Il avoit un pognet de cuivre, couvert ordinairement d'un gand. Ces peuples le redoutoient extrémement, ils l'apelloient bras de fer, il leur cassoit souvent la tête & les dents d'un coup de poing quand il avoit des démêlez avec eux. Ils ne savoient pas dans les commencemens qu'il eut ce pognet. Ce Gentilhomme dans une sortie qui se fit à Messine eut un coup de sabre au poing, & pris prisonnier, il se le coupa luy même avec un coûteau, sans attendre qu'un Chirurgien lui en fit l'operation.

Ils rencontrerent un parti d'Iroquois qui donnerent sur eux, Mr. de Tonti alla au devant, pour leur faire reproche de ce qu'ils

qu'ils violoient la paix, il reçût un coup de couteau, les Islinois les chargerent en même-tems avec tant de rigueur, qu'ils les contraignirent de se sauver dans une Isle extrêmement couverte d'arbres, les flêches n'y pouvant penetrer, ils se retirerent dans une plaine, où ils avoient commencé le combat, les Iroquois revinrent à la charge; enfin aprés avoir été repoussez jusqu'à sept fois, ils furent obligez de se reduire dans ce bois comme dans un asile trés seur; mais l'apprehension où ils étoient, qu'étant bloquez, ils ne perissent de faim, les obligea d'envoyer aux Islinois des Députez qui réclamerent les François pour leur pere & demanderent à faire la paix avec eux, comme ils l'avoient faite avec les Miamis, afin de tous chasser ensemble. Les Islinois y consentirent à la sollicitation des François. Ils ne furent pas plûtôt separez les uns des autres, que les Iroquois surprirent un de leur Village dans lequel ils enleverent onze cens femmes & enfans.

Rien ne fut plus touchant que cette catastrophe, principalemeut pour des gens qui étoient pour ainsi dire, maître de leurs ennemis: quelqu'un de ces peres suivirent le chemin de ces Barbares pour tâcher de les surprendre; ils trouverent dans leur

campement des carcasses de leurs enfans que ces antropophages avoient mangez, ne voulant même d'autre nourriture que la chair de ces infortunez. Un Islinois arriva par hasard à la riviere de saint Joseph où il trouva les Iroquois qui faisoient de grands festins de chair humaine, il aperçût son fils embroché que l'on rôtissoit à petit feu. Quel horrible spectacle pour un pere ! la fureur le saisit & se jettant sur celui qui le tournoit il le poignarda & puis frapant à tort & à travers, il en blessa plusieurs, & gagna le Fort des Miamis qui lui donnerent asile.

Les Iroquois décamperent aussi-tôt avec leur proye, lors qu'ils furent arrivez en leur païs, ils jurerent l'entiere destruction des Islinois. La paix qu'ils venoient de faire n'avoit été qu'une tromperie pour se tirer des malheurs où ils se trouvoient engagez ; mais le ressouvenir d'avoir trouvé une Nation plus guerriere que la leur, les fit entrer dans le desespoir de ce qu'ils avoient été obligez de plier tant de fois sous les fléches de leurs ennemis ; ils partirent donc pour effacer cette tache.

Les Islinois se doutant bien d'ailleurs que les Iroquois se vangeroient de la confusion qui leur venoit de cette retraite

honteuſe, abandonnerent leur Village où les Iroquois ne manquerent pas de venir, ils ne trouverent que les perches de leurs cabanes, & ne pûrent même ſçavoir où ils s'étoient retirez, ils diviſerent leurs armées en deux pour tâcher de les découvrir. L'impatience où ils étoient de ſatisfaire leur reſſentiment, fit qu'ils déchargerent leur rage ſur une trentaine de Miamis & ſur cinq cabanes de Maskoutechs, nonobſtant la Paix qu'ils avoient juré entre eux, tant il eſt vrai que l'Iroquois ne peut vivre ſans ſe repaître du ſang humain. Les Maskoutechs furent trés-irritez de ce que Mr. de la Sale les avoit aſſuré de la foi & de la parole des Iroquois, de leur faire aucune inſulte. Quand ils virent que leurs cinq cabanes avoient été la victime de la fureur des Iroquois, ils aſſaſſinerent un Pere Recolet qui s'étoit perdu dans les chemins. Les Nadouagſſioux qui décendirent en Guerre trouverent le Pere Hennepin qu'ils emmenerent priſonnier avec ſes gens ſans ſe lier. Ils le prirent pour un Eſprit n'oſant 'aborder, & ſans exagerer une circonſtance tout à-fait particuliere, ils lui donnerent à manger par reſpect au bout d'une Perche.

Monſieur de la Sale fit heureuſement

sa découverte de l'embouchure du Missisipi, il trouva le Village des Chaouanons voisins de la mer qui se disposoient de venir chez les Miamis pour être plus à portée de commercer avec les François. Ils s'établirent proche de son rocher. Sa découverte étant faite il repassa en France en l'Automne de 1683. pour en faire son raport à la Cour, où il reçût toutes sortes d'agrémens. La grace singuliere que le Roi lui accorda, fut de commercer seul dans tous les païs qu'il avoit reconnus.

CHAPITRE XIV.

Les Nations de la Baye des Puans font satisfaction aux Jesuites, sur l'assassinat de leurs domestiques. On engage nos Alliez de se joindre à l'armée de Mr. de la Barre contre les Iroquois. Harangue d'un François aux Outagamis. Plusieurs autres faits curieux.

MOnsieur le Comte de Frontenac fut relevé par Mr. de la Barre, qui arriva avec Mr. de Meules Intendant, en Septembre 1682. Comme le changement de gouvernement en apporte souvent aux

affaires d'une Colonie, Mr. de la Barre tâcha de prendre un milieu pour accommoder l'interêt public, sans porter de préjudice à celui de Mr. de la Sale. L'on peut dire que la découverte de la mer du Sud donnoit jour à l'établissement d'un des plus beaux païs du monde, aussi Sa Majesté récompensa ses services avec beaucoup de grace & de prérogative: d'un autre côté Mr. de la Sale s'aproprioit seul le commerce des Miamis & des Islinois, qui fournissent pour lors le plus de Pelleteries, Mr. de la Barre envoya donc des Commandans en differens endroits pour obvier aux avis & aux desordres qui auroient pû se glisser de part & d'autre.

Les Nations de la Baye des Puans n'osoient plus décendre à Montreal depuis que les gens des Missionnaires avoient été assassinez sur leurs terres, parce qu'ils se persuadoient que nos coûtumes auroient pû être comme les leurs qui permettent de venger la mort non seulement sur les malfaicteurs; mais encor sur les premiers de leurs Parens, sur leurs Alliez, même leurs voisins: quelques-uns d'eux plus résolus s'y exposerent, & voyant qu'on laissoit impuni les meurtres qu'ils avoient commis de toutes parts, ils conçûrent du mépris pour notre

Nation, & ils continuerent à piller & à massacrer presque tous ceux qu'ils trouvoient à l'écart.

Il survint une maladie contagieuse dans la Baye qui causa beaucoup de mortalité, ce fleau les affligea extrêmement ; ceux qui en rechaperent se trouverent presque tous incommodez, les jeunes gens sur tout. Nos Missionnaires se trouverent fort embarassez au milieu de cette affliction ; car comme les Sauvages sont extrêmement superstitieux, ils s'étoient imaginez qu'ils avoient jetté un malefice sur eux, pour vanger la mort de leurs gens qui avoient été assassinez, peu s'en fallut que leurs maisons & leurs Eglises ne fussent brûlées, & qu'ils ne subissent la même destinée. Un Chef qui avoit entendu parler qu'on devoit se défaire de ces Religieux, vint s'établir à dessein auprés d'eux pour en arrêter le coup. Un François qui avoit assez d'ascendant sur l'esprit de ces Peuples leur dit que ces Peres étoient incapables d'avoir un ressentiment qui pût aller jusqu'à la vengeance. Qu'ils portoient la parole de l'Esprit qui a tout fait & qui défend de se vanger, & qu'ils ne se servoient point de sort pour faire mourir les hommes ; au contraire qu'ils tâchoient de fléchir & d'appaiser l'esprit

quand il étoit courroucé : que leurs crimes ſeuls & leurs iniquitez pouvoient être cauſe de ce châtiment, qui ceſſeroit s'ils vouloient croire ces Eſprits & être de la priere ; c'eſt ainſi qu'ils apelloient l'aſſemblée des Chrétiens. Ce François qui étoit fort intriguant appaiſa les Sauvages, il alla de cabanes en cabanes pour adoucir leurs eſprits irritez, il ne trouvoit qu'afflictions & miſeres de toutes parts, il les fit aſſembler dans la cabane d'un Chef, où il leur fit de grands reproches ſur l'aſſaſſinat que l'on avoit fait des François, & leur demanda en même-tems une entiere ſatisfaction. Ils ſe défendirent d'une telle perfidie, & aprés beaucoup d'éclairciſſemens de part & d'autre, ils ſe dirent que les Malhominis en étoient les Auteurs. Ils promirent qu'étant leurs voiſins ils les engageroient de ſe trouver enſemble à la maiſon de la premiere Egliſe des Jeſuites pour ſatisfaire à ces morts : Il ſe fit cet hyver-là une entrevûë des Outagamis accompagnez des *Loups*, avec les *Sauteurs* & les *Nadouaiſſioux* ; un Chef Outagamis avoit formé un parti de trente jeunes Guerriers qui enleverent douze femmes & enfans des *Sauteurs*. L'on apprit auſſi-tôt à la Baye cette nouvelle. Le Commandant de Michilimakinak en-

voya des François pour prier les Outagamis de lui renvoyer une fille Outaouakse & une Sokokise, & de retenir les femmes des Sauteurs jusqu'à ce qu'ils eussent ramené quelques-uns de leurs enfans qu'ils gardoient depuis quelques années. Un Chef *Sauteur* qui s'étoit trouvé à ce Pourparler choqua sensiblement les Outagamis sur le refus qu'on lui fit de ses prisonniers. Ces François rencontrerent dans leur marche deux de leurs camarades que les Outagamis avoient voulu tuer, qui se sauverent en passant un grand courant à la nage. Lorsqu'ils furent arrivez chez les Outagamis ils les firent assembler. Le François le plus qualifié leur tint à peu prés ce discours.

Ecoutez, Outagamis, ce que je vais vous dire. * *J'ai apris que vous avez fort envie de manger de la chair des François, je suis venu pour vous satisfaire avec ces jeunes gens que vous voyez, mettez-nous dans vos chaudieres, & rassasiez vous de la chair que vous avez manquée.* Et tirant son épée hors du foureau il leur montra son estomach. *Ma chair,* continua-t'il, *est blanche & savoureuse, mais elle est bien salée, je ne croi pas que si vous la mangez elle vous passe le nœud de la gorge sans la*

* En 1683.

vomir. Le premier Chef de guerre lui répondit aussi-tôt : *Qui est l'Enfant qui mange son Pere dont il a reçû la vie ? tu nous as donné le jour quand tu nous as apporté le premier du Fer, & tu nous dis de te manger.* Le François lui repartit: *Tu as raison de me dire que je t'ai donné le jour, car quand je suis venu dans ton village vous étiez tous miserables comme des gens qui ne savent où s'arrêter, & qui sortent du plus profond de la terre. A present que vous vivez en repos, & que vous joüissez de la clerté que je vous ai procurée, vous voulez troubler la terre, tuër les Sauteurs, & soûmettre ceux que j'ai adopté devant vous, vomissez votre proye, rendez-moi mon corps que vous voulez mettre en votre chaudiere, craignez que la fumée qui en sortira, si vous le faite cuire, n'excite des vapeurs qui formeront des nuages orageux qui s'étendront sur votre village, lequel sera en un moment consumé des feux & des éclairs qui en sortiront, & qui seront suivis d'une grêle qui tombera avec tant d'impetuosité sur vos familles, que pas un n'en sera à couvert. Ne vous souvenez vous pas de vos ancêtres & de vous-mêmes qui avez été vagabonds jusqu'à present : êtes vous las d'être bien ? vomissez, croyez votre pere qui ne vous veut abandonner que lors que*

vous le contraindrez de le faire. Ecoutez ma parole & j'accommoderai les mauvaises affaires que vous vous êtes faites avec les Sauteurs.

Il n'en fallut pas davantage pour lui faire amener les prisonniers qu'il vouloit. L'arrivée de ces deux Filles à Michilimakinak arrêta tout à coup les Outaouaks, qui se disposoient d'aller en guerre contr'eux ; sur la nouvelle qu'ils avoient eu qu'elles avoient été tuées.

Des Sauvages de tous les villages de la Baye arriverent selon leur parole chez les Jesuites pour faire satisfaction de la mort de leurs gens. La chose ayant fait trop d'éclat, les introduisit d'abord dans l'Egise, où le Superieur leur fit une exortation, loüant leur bon dessein que Dieu beniroit ; & leur fit faire quelques Prieres. Delà ils entrerent dans une chambre, où le commandant des François étoit avec plusieurs personnes ; il fallut se conformer dans cette conjoncture à la maniere des Sauvages, qui répandent sur les morts les presens qu'ils font à ceux qui sont les parties interessées. Ils jettent donc quatre paquets de Castors & deux Coliers de Porcelaine, pour effacer le ressentiment que l'on pouvoit avoir de l'assasinat commis par eux chez les François. L'on se

piqua beaucoup ſur le point d'honneur, car on prétendoit que ce nombre de Caſtors n'étoit pas ſuffiſant pour eſſuyer des larmes. Les Jeſuites s'embaraſſoient fort peu de tous ces preſens ; ils étoient ſeulement obligez d'ériger une ſatisfaction publique de ces peuples pour tâcher de les contenir dans un eſprit de religion, ne s'occupant uniquement qu'à jetter les fondemens de la Maiſon de Dieu, & l'on pouvoit dire de ces Jeſuites ce que Jeremie diſoit de lui-même, *factus eſt in corde meo, quaſi ignis exæſtuans, clauſuſque in oſſibus meis.* Les Sauvages tomberent d'accord que ce preſent n'étoit pas ſuffiſant, mais que l'on devoit entrer un peu dans leur peine, les grandes maladies ne leur ayant pû permettre de chaſſer, & qu'ils prétendoient ſatisfaire le Printems ſuivant d'une maniere plus convenable.

Un Saki leva dans ce temps-là une *Chaudiere de guerre,* contre l'aveu de tous les Chefs de ſa nation ; quelques-uns de ſon parti entrerent dans la cabane d'un François qui étoit couché. Celui-ci ſe doutant qu'ils venoient lui dire adieu, affecta de ronfler ; les autres attendirent le moment qu'il pût s'éveiller. Le François ſe reveillant tout à coup comme un homme qui ſort d'un profond ſommeil, dit tout

haut en langue Sakise, les Sakis qui vont en guerre seront défaits. Ces guerriers lui demanderent qui étoit la cause de la motion où il étoit ? Il leur dit qu'il rêvoit dans ce moment qu'il voyoit dans des campagnes du Nord du Missisipi, en deça du village des Sioux, un Camp de Nadouaissioux, où il y avoit du feu allumé, & une grande bande de chiens noirs, & quelques chiens blancs ; les y ayant trouvez s'étoient battus, que les noirs avoient devoré les blancs, à la reserve du plus gros qui étoit resté le dernier, & qui n'en pouvoit plus, qu'il avoit voulu s'arracher lui même de leur gueule, que tous les noirs vouloient se jetter sur lui pour le devorer, & que la peur de l'être effectivement l'avoit fait éveiller, avec le saisissement qu'ils venoient de remarquer. Cette fixion eut plus d'effet que toutes les sollicitations de ces Chefs, qui ne pouvoient empêcher ce parti fait si à contretemps, car ces jeunes guerriers allerent raconter le danger du François, dont ils interpreterent le sens, en se representant les Nadouaissioux pour les chiens noirs, & les Sakis pour les blancs, ils ne manquerent pas de dire que l'Esprit s'étoit servi du François dans cette rencontre, pour les détourner d'une entreprise qui leur

leur auroit été ſans doute funeſte.

Mr. de la Barre fut fort mécontent des Iroquois qui avoient violé la Paix par les irruptions continuelles qu'ils avoient faites. Il envoya des Coliers à Michilimakinak pour faire marcher toutes les Nations. On preſenta le caſſe-tête aux Hurons. Les autres Nations le refuſerent. Le caſſe-tête eſt une maniere de hache-d'arme qui eſt le ſimbole d'une Guerre que l'on déclare ; la coûtume eſt de le preſenter avec pompe au milieu d'une danſe, où chacun s'anime avec tout ce que la fureur peut inſpirer de plus affreux. L'on prit cependant ces Peuples dans le bon moment ; ils accepterent le caſſe-tête & demanderent quelque temps pour conſtruire des Canots afin de faire une plus grande flote. Les préparatifs étant preſque achevez, les François prirent les devans. Les Outaouaks les joignirent à ſoixante lieuës de là. L'armée s'arrêta pour avoir le temps de chaſſer. L'on n'a que faire dans ces païs de Munitionaires ni de Vivandiers dans un camp, chaque ſoldat & chaque Guerrier s'embaraſſe peu d'un attirail de proviſions de bouche ; car à meſure qu'elles manq ent ils s'arrêtent pour tuër des bêtes, ils en trouvent ſuffiſamment. On leur donna quelques bouts de tabac pour honorer

davantage un festin de Guerre qu'ils firent. Aprés trois jours de marche les jeunes Guerriers mirent pied à terre pour chasser dans les bois. L'on entendit un si grand bruit de mousqueterie que l'on crût que nos gens étoient surpris des Iroquois ; on fut au secours, mais l'on fut réjoüi de les voir seulement aux prises contre quantité de biches qu'ils avoient investis. Un François se tua malheureusement de son fusil. Les Outaouaks se figurerent dans le moment de mauvais présage de cette Guerre, on les vit même en balance pour s'en retourner chez eux, & comme on leur reprocha leur peu de fermeté, ils poursuivirent leur route. L'on trouva quelques jours aprés plusieurs bandes de bêtes fauves dans de petites Isles. Un jeune Sauvage voulant tirer sur une biche cassa le bras de son frere qui en mourut. Ce fut pour lors une consternation universelle parmi les Outaouaks qui disoient que tout leur étoit fatal, que les François seroient cause de leur mort & qu'il falloit les tuër. On les prit par toutes les voyes les plus engageantes. Cependant comme elles ne faisoient aucun effet sur eux, on leur dit que ce n'étoit pas sans sujet qu'ils pleuroient leurs femmes & que l'on avoit bien jugé que dés lors qu'ils auroient quitté leur

Village de vûë ils le regretteroient. On est même surpris leur dit un François, que vous soyez venus si loin. Vous êtes des lâches qui ne sçavez pas la Guerre, qui n'avez jamais tué des hommes; vous n'avez mangé que ceux qu'on vous a donnez liez & garotez. Ce reproche lui attira des injures bien atroces, tu verras lui dirent ils si nous ne sommes pas des hommes quand on donnera l'attaque. Nous allons continuer & si tu ne fais pas ton devoir comme nous, nous te casseront la tête. Vous ne serez pas en cette peine leur repliqua-t-il; car à la premiere huée vous lâcherez tous le pied. Les Chefs animerent tous leurs Guerriers & voulurent être à la tête de ce petit corps d'armée pour faire voir qu'ils étoient veritablement des hommes; & il suffit à un Sauvage de dire je suis homme pour braver la mort. Le mauvais temps qui regnoit sur le lac herier empêcha de s'embarquer. L'on vit venir plusieurs Canots que l'on reconnut être des Alliez. Les vagues étoient si grosses qu'il n'y avoit pas moyen de débarquer. Les Outaouaks se jetterent au milieu des flots qui leur passoient par dessus la tête & facilitoient le débarquement aux Outagamis. Ceux-ci venoient reparer la faute qu'ils avoient faite d'a-

voir refuſé d'abord de ſe joindre aux autres Nations. L'on ne marche jamais en Guerre que l'on envoye des découvreurs pour couvrir la marche. Un Iſlinois & un Outagamis nouvellement partis de leur Village contrefaiſoient par haſard le Cerf. Un découvreur François entendant le ſifflement dans l'épaiſſeur du bois apperçût quelque choſe de blanc qui remuoit des branches, il tira deſſus. Il ſe trouva que c'étoit un Outaouaks à qui il caſſa le pognet & qu'il perça du même coup la chemiſe de l'Iſlinois : ſurcroît de diſgrace. Il ſembloit effectivement que tout s'oppoſoit aux François. Les Outaouaks modererent leurs reſſentimens & firent à leur tour de grands reproches aux François. Etes-vous des Guerriers vous autres François qui faites tirer vos découvreurs. Apparemment que vous voulez avertir les ennemis de notre marche afin de les faire fuïr s'ils ſont foibles, & s'ils ſont nombreux de les obliger de ſe mettre en embuſcade pour nous charger ; ils n'avoient pas tout le tort, quelques-uns plus inſolens diſoient. Les François nous tuent, nous devrions nous battre contre eux. Ils nous veulent trahir & nous livrer à l'ennemi. Le bleſſé qui entendoit ce diſcours leur dit : qui vous fait parler en inſenſez ! Etes-vous morts ?

Oüi nous sommes morts si tu meurs. Quand je mourois, leur repliqua t-il, ma mort ne doit rien vous faire entreprende que contre les Iroquois ; en partant j'ai abandonné mon corps au sort des armes, & si je meurs c'est l'Iroquois qui me tuë puisque je suis parti pour lui faire la Guerre.

Pendant que toute l'Armée passoit le portage de Niagara l'on avoit envoyé des découvreurs au lac Frontenac pour voir si les ennemis ne paroîtroient pas, & si l'on n'appercevroit pas quelques-unes de nos barques aprés avoir fait ce chemin. L'on arriva à la riviere de Niagara sur le bord de ce lac. C'étoit le rendez-vous des troupes de la Colonie qui devoient se joindre à tous les Alliez, & l'on devoit trouver des munitions de Guerre & de bouche. Ce manquement de parole ne leur plût gueres. Les Outagamis tâcherent de pacifier les choses ; mais les Chefs Outaouaks firent avertir les Commandans François qu'ils vouloient déliberer sur les dernieres mesures qu'ils avoient à prendre. Lorsque l'on se fut assemblé ils tinrent ce discours. *Vous avez dit que nous n'étions pas des hommes. Nous te voulons montrer, François, que nous avons du cœur, & nous te disons que puisque tu*

nous as menti, nous promettant tant de belles choses que nous ne voyons pas, nous allons affronter le Village des Iroquois. On leur répondit que l'on ne vouloit pas les exposer à un si grand danger, & qu'il falloit prendre le nom du lac pour se rendre au Fort Frontenac, où il y avoit des François établis qui donnerent des nouvelles de l'armée, que si elle n'y étoit pas arrivée, on l'attendroit, si elle avoit passé outre on la suivroit. Ce ne fut alors qu'injures & qu'invectives qu'ils firent aux François sur leur peu de valeur. Les uns étoient du sentiment qu'il falloit plûtôt aller au Fort Frontenac, d'autres vouloient que l'on alla contre les Iroquois, tous ces faux braves faisoient de grands fracas, & se seroient trouvez fort embarassez s'ils avoient été seuls contre les ennemis : il n'étoit pas de la prudence aux Commandans François de conduire trois cens François contre quinze cens Tsonnontouans sous l'exorte des Outaouaks, déja trop ennuyez du Voyage & trop prévenus de tant de vains présages dont ils s'étoient infatuez. L'on envoya quelqu'un dans le camp pour tâcher de les adoucir, & aussitôt qu'on leur eut dit que les Françoisq ui avoient été jusqu'alors maîtres de la marche, leur laissoient la liberté de l'être à

leur tour, ils ne balancerent pas de mettre leurs Canots à l'eau & de prendre la route du Nord, que l'on souhaitoit avec ardeur, laissant-là ceux qui avoit été du sentiment contraire. L'on campa la même nuit sur le bord du lac & l'on entendit à minuit sur l'eau un coup de fusil vis-à-vis le camp. On cria aux armes. Les Outaouaks accoururent au corps de garde & montrerent en cela leur zele. On entendit aprés une voix qui disoit en langue Outaouakse, que la barque étoit à Niagara. L'on oublia pour lors tout le passé & la joie devint universelle. Un Canot de huit Outaouaks débarqua dans le moment, qui rapporta qu'une barque avoit moüillé le soir à la vûë de ce lieu. Les Commandans dépêcherent un Canot pour donner avis à l'équipage de l'arrivée de la flote Outaouakse qui alloit s'y rendre. Quand les Outaouaks apprirent en arrivant que la paix étoit faite avec les Iroquois, ils vomirent mille injures contre les François. L'on engagea cependant les plus considerables des Chefs de se rendre à Montreal pour voir le Gouverneur general. Le sujet de cette Guerre vint de ce que les Iroquois avoient pillé & tué des François qui traitoient chez nos Alliez, sous prétexte que Mr. de la Barre avoit permis à ceux-ci de piller les François qui

n'avoient point de commissions pour traiter chez eux. Il se glissa tant d'abus parmi les Nations qu'elles pilloient & tuoient indiferemment tous ceux qu'elles trouvoient à l'écart. Les Iroquois toûjours avides du sang humain profitoient de l'occasion plus que les autres. Mr. de la Barre ayant appris ce desordre voulut avoir raison d'eux. Il partit pour cet effet avec les troupes de la Colonie, & donna ordre aux Commandans qui étoient chez les Outaouaks de les faire partir & de se trouver à Niagara. Les maladies se communiquerent parmi les François, & l'Armée fut extrêmement affoiblie. Mr. de la Barre voulant cacher aux Iroquois cette disgrace fit marcher à part quatre cens hommes du côté des Onnontaguez & leur envoya Mr. de la Forêt qui commandoit au Fort de Frontenac, pour leur dire qu'il seroit bien-aise de parler à quelques Chefs; ils se rendirent à son Camp, où il leur demanda ce qui les avoit engagez de rompre si promptement la Paix par tous les assassinats qu'ils avoient commis sur les François, qu'ils avoient rencontrez chez les Outaouaks. Les Iroquois desavouërent tous ces meurtres, déclarant que leurs cinq Nations n'y avoient aucunement trempé & qu'ils étoient au desespoir si quelques jeunes gens avoient eû cette temerité, l'on fut content

de cet aveu * l'on fit la Paix & l'on se garda bien de leur faire connoître que la maladie avoit mis tout en desordre dans l'Armée. C'eût été un plus grand embaras si nos Outaouaks eussent rencontré en chemin des Iroquois en leur parti de chasse; car ceux-ci qui ne se seroient point tenu sur la défensive n'auroient pas manqué d'en être les victimes, & les Iroquois n'auroient pas manqué de vanger la mort de leurs freres, & auroient pû sans doute couper chemin à tous nos malades dont ils n'auroient pas eu de peine à se défaire.

CHAPITRE XV.

Monsieur de la Barre choisit Perrot pour faire la découverte des peuples de l'Ouest. La conduite qu'il tint chez les Agoez & les Nadouaissious, qui sont à plus de sept cens lieuës de Quebec.

LE nom François se rendoit recommandable de toutes parts, les Peuples les plus éloignez qui avoient profité des avantages de son alliance, trouvoient un grand changement du premier état à celui où ils étoient quand ils avoient

* 1684.

guerre contre des Nations qui nous étoient inconnuës, ils savoient la terminer heureusement à la faveur des armes qu'ils avoient eûs de nous. Plus nous faisions de découverte & plus nous voulions en faire. Le Nord nous étoit connu & le Sud le devint insensiblement. Il faloit encore penetrer dans l'Oüest où l'on sçavoit qu'il y habitoit beaucoup de Nations. Mr. de la Barre au Printems * envoya vingt François pour en faire la tentative sous la conduite du sieur Perrot à qui il donna des provisions de Commandant de cette contrée. Lorsqu'ils furent à cinquante lieuës de Montreal ils trouverent des Outaouaks qui y venoient, l'usage voulant que les Voyageurs qui se rencontrent mettent pied à terre pour s'informer des nouvelles de part & d'autre. Ceux-ci dirent que la Nation des Sauteurs avoit été détruite par les Outagamis, & qu'ils alloient à *Onontio* leur Pere pour lui demander des armes en échange de Pelleteries, afin de vanger les Sauteurs. Quoique ces Peuples eussent souvent des querelles il étoit cependant de l'interêt de la Colonie de les empêcher de se détruire. Le Commandant de ces vingt François en donna avis à Mr. de la Barre, qui écri-

* 1683.

vit aux Peres Jesuites & au Commandant de Michilimakinak d'empêcher les Outaouaks de rien entreprendre contre les Outagamis. Les Outaouaks se doutant bien que Mr. de la Barre ne donnoit point dans leur entreprise, & que toutes les lettres dont il les avoit chargez pourroient y apporter quelques obstacles, les brûlerent, à la réserve de celle qui s'adressoit à Perrot, parce qu'ils s'imaginerent qu'étant de leurs amis il les favoriseroit lui-même dans leurs desseins. Tout ce qu'ils dirent aux Jesuites à leur arrivée fut qu'*Onontiò* leur avoit les Outagamis *pour boüillon*. Le contraire fut connu par la lettre que reçût Perrot, où Mr. de la Barre défendoit expressement que les Outaouaks insultassent les Outagamis, & lui marquoit d'acommoder leur different.

Un Chef Sauteur avoit une Fille de dix-huit ans en esclavage depuis un an chez les Outagamis, qu'il ne pouvoit retirer. Dans cette mauvaise conjoncture l'aprehension où il étoit qu'on ne le brûla lui-même s'il faisoit mine de la leur demander lui ôtoit le courage : il en prit la resolution & se joignit à nos François. Toutes les nations de la Baye avoient apporté aux Outagamis quantité de presens pour

racheter cette Fille, mais rien ne fut capable de les fléchir, on craignoit même qu'elle ne fut sacrifiée aux manes du grand Chef que les Sauteurs avoient tué. Ce pere affligé ne trouvoit aucune consolation dans tous les endroits où il passoit, parce que ces peuples lui disoient que les François n'étoient pas parens des Outagamis comme eux, il ne retireroit jamais sa Fille. Perrot le fit rester à la Baye, de crainte que les Outagamis ne le lui ravissent & ne le missent à la grillade. D'abord qu'il fut arrivé à leur village ils l'aborderent tous fondant en larmes, lui faisant le recit de la trahison des Sauteurs & des Nadouaissious, ils lui dirent que leur grand Chef avoit été tué dans le combat avec cinquante-six de leurs gens, & quoi qu'ils ne fussent que deux cens ils avoient mis en déroute les ennemis, qui étoient au nombre de huit cens combatans. Ce discours lui donna occasion de parler de cette Fille, & les ayant fait assembler il leur parla de la sorte.

Vieillards Outagamis, Chefs, Jeunesse, écoutez-moi. J'ai sçû que pour faire une bonne Paix avec le Sauteur & le Nadouaissious, par une entrevûë que nous eûmes ensemble, le premier avoit engagé celui-ci à vous mettre & vos Familles dans leurs

leurs chaudieres. C'eſt l'Eſprit qui a tout créé qui nous a fait connoître le peril où vous avez été : nous l'avons prié d'avoir pitié de vous, & que ſa Toute-puiſſance vous délivre de la trahiſon de vos ennemis, qui n'ont eu aucune de vos dépoüilles, n'y les chevelures de vos morts : il vous a fait maîtres du Champ de Bataille, vous avez fait des Priſonniers ſur eux, & vous avez coupé les têtes de ceux que vous avez tué, c'eſt la derniere preuve de la valeur d'un Sauvage. Vous ne devez pas attribuër la Victoire à votre generoſité, c'eſt cet Eſprit qui a combatu pour vous que vous devez reconnoître comme votre liberateur. Que voulez vous faire de cette Fille Sauteuſe que vous retenez il y a long-temps? Eſt-elle capable en la gardaut d'aſſoupir le reſſentiment que vous avez contre ſa nation? Elle eſt à moi, je vous la demande, je ſuis votre pere, c'eſt l'Eſprit qui s'eſt ſervi de moi pour venir chez vous, comme le premier François qui ait ouvert la porte de votre cabane. Tous ces peuples de la Baye qui ſont mes enfans ſont vos freres, prévoyant votre refus ils craignent les malheurs qui vous menaçent, avalez votre deſir de vengence *ſi vous voulez vivre.* Il avoit ſon Calumet à la main en leur parlant, qu'il preſenta à la bouche du frere du

grand Chef pour le faire fumer ; ce qu'il refusa : il le presenta à d'autres qui le reçurent. Ensuite il le remplit de tabac, & le presenta encore au premier jusqu'à trois fois, & il le refusa comme il avoit déja fait ; ce qui obligea Perrot de sortir dans le moment fort indigné. Les Outagamis sont de deux extractions, les uns se nomment Renards, & les autres de la Terre Rouge. Celui qui refusoit le Calumet étoit Chef des Renards, qui avoit pris la place de son frere. Le Chef de la Terre-Rouge suivit Perrot, & le mena dans sa cabane, où il fit assembler tous les Vieillards & les Guerriers de sa nation, & leur parla ainsi.

Vous avez entendu Metaminens votre pere (*c'est le nom par lequel il étoit connu*) *qui nous veut donner la vie, & nos freres les Renards nous la veulent ôter, nous voulant faire abandonner de l'Esprit, auquel ils refusent une Esclave : apportez-moi des chaudieres je leur parlerai, j'éprouverai leur bonne volonté, & je saurai s'ils me refuseront. J'ai toûjours été le soûtient de leur village, mon pere & mon frere défunt se sont toûjours exposez pour eux, ayant perdu beaucoup de jeunes gens pour les défendre ; s'ils me refusent* je louë mon feu, *& je les abandonne à la fureur de leurs ennemis.*

Aprés qu'on lui eut apporté ces chaudieres & quelques marchandises, il prit son Calumet & entra dans la cabane de cet opiniâtre, avec un Cortege de ses Lieutenans, & lui dit : *Mon Camarade, voila le Calumet de nos ancêtres qui sont morts : Quand il survenoit quelques affaires dans notre village ils le presentoient aux tiens, qui ne l'ont jamais refusé, je te le presente rempli de ces chaudieres, & te prie d'avoir pitié de nos enfans, & de donner cette Sauteuse à Metaminens qui te l'a demande. Il a été toûjours notre pere. Le Chef des Renards fuma & fit fumer tous ses parens.* Le Chef de la Terre Rouge retourna à sa cabane, & dit au sieur Perrot Commandant que l'affaire étoit faite, & qu'il auroit la Sauteuse. Il se leva pendant la nuit un si grand orage qu'il sembloit que toute la machine du monde se démontoit ; une grosse pluye, les éclairs & le tonnerre ; faisoient un si grand fracas, qu'ils crurent être perdus. Comme tous les Sauvages sont naturellement superstitieux, ils s'imaginoient que l'Esprit étoit irrité contre eux. L'on n'entendoit dans le village que plaintes des vieillards qui disoient, que perse-tu Onkimaoüassam, veux-tu faire mourir tes enfans ? aime-tu mieux la Fille Sauteuse que toutes les familles de ton

village, n'as-tu pas conçu ce que te dit Metaminens, qui nous aime & nous veut faire vivre, *nettoye ta natte de cette ordure qui infectera notre terre.* L'effroi les avoit mis si fort hors d'eux-même, qu'ils crûrent que l'Esprit les alloit abîmer. Onkimaoüassam ne savoit plus lui-même où il étoit. Il se radoucit & n'osa plus paroître devant Metaminens, qui étoit ravi de cette peur, parce qu'il savoit bien que c'étoit le veritable moyen d'avoir bien vite cette Esclave sans le secours de qui que ce soit.

Onkimaoüassam alla prier le Chef de la Terre-Rouge de la lui mener : *Je n'ose me presenter*, lui dit-il, *devant Metaminens, voila la Sauteuse méne lui.* Celui ci lui répondit, *c'est à toi à lui donner, afin que croyant que cela vient de toi il ne te veuille point tant de mal.* La pluye continuoit cependant toûjours, ils entrerent dans la cabanne de Perrot avec la Fille, le priant d'arrêter ce fleau qui les menaçoit, & d'empêcher que les Sauteurs & leurs Alliez ne leur fissent plus la guerre. Il les remercia par un present de tabac & d'une chaudiere, dans le temps qu'il voyoit à peu prés que la pluye alloit finir, leur disant que cette chaudiere leur serviroit de toict pour les garantir de la pluye, & qu'ils fumeroient paisiblement & sans

crainte que l'Esprit les punit. Perrot ne se sentant pas assez bon Prophête pour faire cesser la pluye, jugea bien que s'il restoit encore long-temps avec sa prisonniere, les choses pourroient changer de face. Il prit congé d'eux nonobstant le mauvais temps, leur promettant qu'il deviendroit beau avant qu'il arriva à la Baye. Aprés avoir remis au Sauteur sa Fille il le renvoya par les terres, afin de détourner les gens de sa nation de venir contre les Outagamis en cas qu'ils fussent dans ce dessein. Il leur fit connoître qu'il l'avoit tirée de la chandiere du Renard, ayant abandonné son corps à sa rage, qu'il alloit demeurer chez eux pour les assurer qu'il ne feroient aucun mouvement; qu'il prit donc garde de ne pas agir en étourdi: que si les gens étoient assez indiscrets de vouloit aigrir leur esprit, les Renards lui casseroient la tête. Que s'il venoit à être tué par eux il pourroit s'assurer que les François vangeroient sa mort sur lui & sur sa nation. Il lui donna douze brasses de tabac pour faire present à ses Chefs. Les Chefs de la Baye ne furent pas peu surpris de l'heureux succez des François, & ils avoüerent qu'il falloit être Esprit comme lui pour obtenir ce que toutes les nations de la Baye n'avoient pû faire avec tous leurs presens.

La curiosité de nos François que Mr. de la Barre avoit envoyé, fut beaucoup excitée par tous les discours que leur tenoient les Sauvages, ils n'entendoient parler à la Baye que de nouvelles Nations qui nous étoient inconnuës, les uns disoient qu'ils avoient été dans un païs qui étoit entre le Midi & le Couchant, & d'autres arrivoient du dernier, où ils avoient vû de beaux païs, & dont ils avoient apporté des pierres bleuës & vertes, qui ressembloient à la turquoise, qu'ils étoient attachez au nez & aux oreilles. Il y en avoit qui avoient vû des chevaux & des hommes faits comme les François; il faut que ce soit des Espagnols du nouveau Mexique. D'autres, enfin, disoient qu'ils avoient commercé des haches avec des personnes qui étoient, disoient-ils, dans une maison qui marchoit sur l'eau, au dégorgement de la riviere des Assiniboüels, qui est à la mer du Nord-d'Ouest. La riviere des Assiniboüels se rend dans la Baye d'Husson au Nord, est proche le Fort Nelson.

Tous ces raports donnoit jour à tenter quelque chose de considerable. Les François partirent donc de la Baye des Puans avec quelques Sauvages qui avoient accompagné des Islinois dans l'Oüest, où

ils avoient été en guerre. Lors qu'ils arriverent vis-à-vis les Miamis & les Maſkoutechs, ils trouverent cinquante Sokokis & Loups, de ceux qui avoient été avec Mr. de la Salle dans ſa découverte, leſquels n'oſant demeurer ſur le chemin de guerre des Iſlinois, s'étoient retirez à la Baye pour y chaſſer aux Caſtors. Le grand Chef des Miamis ayant ſçû que Perrot n'étoit qu'à trois quarts de lieuës de ſon village, vint au devant de lui pour l'engager de ſe repoſer dans ſa Cabane. Ce Chef lui dit au milieu d'un feſtin qu'il lui fit, que ſa Nation avoit envie de s'établir auprés de ſon feu, & qu'il le prioit de lui en marquer l'endroit. Perrot lui dit qu'il alloit s'établir dans le haut de Miſſiſipi en deça des Nadouaiſſious, où il vouloit leur ſervir de barriere, parce qu'il ſavoit qu'ils avoient guerre enſemble. Il regalât les Miamis, les Maſkoutechs, & les Kikabouks, de douze braſſes de tabac, & leur donna des chaudieres. Il leur dit par ce preſent qu'ils pouvoient ſe flâter que ces peuples ne feroient aucun acte d'hoſtilité, mais qu'ils ſe donnaſſent de garde de lever d'orénavant le caſſe-tête contre eux, qu'ils devoient attacher leurs haches au Soleil, parce que s'ils faiſoient la moindre irruption ſur eux, les Nadouaiſſious

croiroient indubitablement qu'ils ne se seroient établis si proches que pour faciliter à leurs ennemis les moyens de les perdre & de les détruire. Qu'au reste si quelques Miamis vouloient venir faire un feu auprés de lui pour y traiter de leurs Pelleteries, il les recevroit toûjours avec grande joye. Il leur dit en leur presentant les deux chaudieres qu'*Onontio* avoit abandonné les Islinois aux Iroquois qui passeroient du coté de *Chigagon*, & que s'ils faisoient leur chasse ils devoient la faire le long du bas de Missisipi, pour éviter de tomber entre leurs mains.

Ces François se rembarquent avec les Sokokis, & étans arrivez au portage qu'il faloit faire pour entrer dans une riviere qui tomboit dans le Missisipi, ils trouverent treize Hurons qui sachant le dessein qu'ils avoient de s'établir aux Nadouaissious, voulant les traverser & aller en guerre contre eux, afin d'ôter aux François la liberté de commercer, & de les empêcher de leur donner des armes & d'autres munitions. Les Hurons voulurent les preceder dans ce voyage, mais on les en empêcha bien, & ils auroient passé quelques mauvais quart d'heure si les Sokokis n'avoient appaisé le ressentiment des François: ceux-ci continuerent leur route jus-

qu'au fleuve. Ce fut-là où ils prirent des mesures, pour tâcher de découvrir quelques nations. Il y avoit assez de peine à le faire, parce que dans ce quartier, au delà du Missisipi, ce sont des pleines d'une vaste étenduë, toutes desertes, dans lesquelles on ne trouve que des bêtes. L'on convient que les Puans feroient la premiere découverte ; ils promirent que l'on entendroit parler d'eux dans quarante jours, & qu'aussi-tôt que l'on apercevroit de grands feux dans ces campagnes l'on devoit être assurez que l'on avoit trouvé une Nation. Ce signal devoit être reciproque : l'usage des peuples qui habitent ce Continent est lors qu'ils vont à la chasse au Printems & en Automne de mettre le feu dans ces prairies, afin de pouvoir se reconnoître. Le feu devient si grand, & principalement quand il vient du vent, & quand les nuits sont obscures, qu'on l'apperçoit de quarante lieuës. Ces campagnes sont remplies d'une infinité de bœufs beaucoup plus gros que ceux de l'Europe, que l'on appelle ordinairement bœuf Islinois ; le poil en est tout frisé & plus fin que la soye ; l'on en a fait en France des chapeaux aussi beaux que ceux des Castors. Lors que les Sauvages en veulent prendre beaucoup ils les entourent par une enceinte de ses feux

qui brûlent les arbres dont ils ne peuvent se débarasser. Pendant que les Puans traversent ces terres en prenant vers l'Oüest & le Sud-Oüest, les François montoient en Canots vers l'Oüest; ceux-ci trouverent un endroit où il y avoit du bois, qui leur servit à faire un Fort : ils s'établirent au pied d'une montagne, derriere laquelle il y avoit une grande prairie, remplie de bestiaux. Ils apperçûrent au bout de trente jours des feux qui étoient fort loin, ils en firent de même. Les Puans connurent qu'ils s'étoient établis.

Il arriva au bout de onze jours de ce signal des Députez de la part des *Ayoës*, * qui donnerent avis que leur village approchoit dans le dessein de s'établir avec eux. L'entrevûë de ces nouveaux venus se fit d'une maniere si particuliere qu'il y avoit sujet de rire ; ils aborderent le François en pleurant à chaudes larmes, qu'ils faisoient couler dans leurs mains avec de la salive & autre saleté qui leur sortoit du nez, dont ils leur frotoient la tête, le visage & les habits. Toutes ces caresses lui faisoit bondir le cœur, ce n'étoit que cris & hurlemens de la part de ces Sauvages, que l'on appaisa en leur donnant quelque

* Les Ayoës demeurent assez loin par delà de Missisipi, vers le 43. degré de latitude.

coûteau & des alênes : enfin aprés beaucoup de mouvement qu'ils firent pour se faire entendre, ce que ne pouvant n'ayant pas d'Interprete, ils s'en retournerent. Il en vint quatre autres au bout de quelques jours, dont il y en avoit un qui parloit Islinois, qui dit que leur village étoit à neuf lieuës au dessus, sur le bord du fleuve. Les François les y allerent trouver, les femmes s'enfuïrent à leur arrivée, les unes gagnoient les montagnes, les autres se jettoient dans les bois en courant le long du fleuve, pleurant & levant les mains au Soleil ; vingt considerables presenterent à Perrot le Calumet, & le porterent sur une peau de bœuf dans la cabane du Chef, qui marchoit à la tête de ce Cortege. Quand ils se furent mis sur la natte ce Chef se mit à pleurer sur sa tête, en la moüillant de ses larmes, & des eaux qui distilloient de sa bouche & du nez ; ceux qui l'avoient porté en firent de même. Ces pleurs finis on lui presenta de rechef ce Calumet, le Chef fit mettre un grand pot de terre sur le feu, que l'on remplit de langues de bœuf, qui furent tirées au premier boüillon, on les coupa en petits morceaux, le Chef en prit un qu'il lui mit dans la bouche ; Perrot l'ayant voulu prendre lui-même, ce que le Chef ne voulut pas

jusqu'à ce qu'il lui eut mis, la coûtume étant de mettre les morceaux dans la bouche jusqu'à trois fois quand c'est un Capitaine, avant que de presenter le plat. Il ne pût s'empêcher de rejetter ce morceau qui étoit encore tout sanglant, on fit cuire ces mêmes langues dans une marmite de fer la nuit : aussi-tôt des gens dans une grande surprise, ils prirent leur Calumet & les parfumerent de la fumée du tabac. On n'a jamais vû au monde de plus grands Pleureurs que ces peuples, leur abord est accompagné de larmes & leur adieu en est de même. Ils ont l'air fort simple, & une grosse poitrine, un bon fonds de voix, ils sont extrémement courageux & bon cœur, ils prennent souvent les bœufs & les cerfs à la course, ils sont hurleurs, ils mangent la viande cruë, ou la font seulement un peu chauffer; ils ne sont jamais rassasiez, car quand ils ont dequoi ils mangent nuit & jour : lors qu'ils n'ont rien ils jeûnent avec beaucoup de tranquilité, ils sont fort hôpitaliers, & ils n'ont pas de plus grande joye que de régaler les étrangers.

L'envie d'avoir des Marchandises Françoises les engagerent d'aller à la chasse du Castor pendant l'Hiver, ils entrerent pour cet éfet dans la profondeur des terres.

Aprés

Aprés qu'elle fut faite quarante Ayoës vinrent traiter au Fort des François, Perrot s'en retourna avec eux à leur village, où il fut bien reçû. Le Chef le pria de vouloir bien accepter le Calumet que l'on vouloit lui chanter ? Il y consentit. C'est un honneur que l'on n'accorde qu'à ceux qui passent (selon eux) pour grands Capitaines. Il s'asseoit sur une belle peau de bœuf, trois Ayoës étoient derriere lui qui lui tenoient le corps pendant que d'autres chantoient, en tenant des Calumets à leurs mains, & les faisant aller à la cadence de leurs chansons. Celui qui le berçoit le faisoit aussi de cette maniere, & passerent une bonne partie de la nuit à chanter le Calumet. Ils lui dirent aussi qu'ils iroient passer le reste de l'Hiver à la chasse du Castor, esperant de l'aller voir au Printems à son Fort, & le choisirent en même temps par le Calumet qu'ils lui laisserent pour le Chef de toute la nation. Les François retournerent à leur Fort, où ils trouverent un Maskoutech & un Kikabouc, qui leur donnerent avis que leurs villages les avoit suivis, & qu'ils étoient à dix-huit lieuës au dessus, sur le bord du fleuve. Ils rapporterent que des François avoient engagé les Miamis à s'établir à Chigagon, où ils étoient allez malgré l'avertissement

qu'on leur avoit donné que les Iroquois y devoient passer,pour décendre de là contre les Islinois, que pour eux ils avoient jugé plus à propos de les venir chercher, les priant de leur prescrire l'endroit où ils vouloient qu'ils fitent leurs feux. Perrot deux jours aprés partit avec eux, les peuples eurent bien de la joie de le voir ; il logea chez Kikirinous, Chef des Maskoutechs, qui le régala d'un grand Ours que l'on avoit fait boüillir tout entier. Ce Chef lui demanda la possession d'une riviere qui arosoioit un beau païs qui n'étoit pas loin du lieu où ils étoient, le priant de proteger en même temps toutes les Familles de leurs Nations, & d'empêcher les Nadoüaissioux de les insulter, avec lesquelles ils feroient la Paix, le conjurant même d'en être le Mediateur, & l'assurant de faire approcher un gros Village d'Islinois dont il avoit eu la parole. Perrot n'osoit guere se fier à leur parole, parce qu'il savoit qu'ils étoient la plûpart des antropophages, qui aimoient mieux la chair humaine que celle des animaux. Il leur dit qu'il n'aimoit pas beaucoup leur voisinage, qu'il jugeoit bien qu'ils demandoient à s'établir auprés de lui dans le dessein de faire quelques coups sur les Ayoës, lors qu'ils s'y attendroient le moins, & qu'il

ne pouvoit de plus se resoudre d'empêcher les Nadouassioux de les insulter eux-mêmes. Ils lui dirent qu'ils étoient surpris de ce qu'il se défioit de ses enfans, qu'il étoit leur pere, & que les Ayoës étoient leurs cadets, ainsi qu'ils ne pouvoient les fraper sans le fraper lui-même, puisqu'il les mettoit dans son sein, & qu'ils avoient teté le même lait qu'ils vouloient encore teter. Ils le prierent de leur donner reciproquement des armes & des munitions. Ce François n'ayant rien à leur repliquer les fit fumer dans son Calumet, & leur dit que c'étoit sa mamelle qu'il leur avoit toûjours presentée pour les allaiter, qu'il en allai toit presentement les Nadoüaissioux, qu'ils n'avoient qu'à les venir enlever s'ils vouloient en même temps qu'ils jurassent leur perte. Il leur promit d'arrêter les Nadoüaissioux s'ils venoient en guerre contr'eux, & que s'ils n'obeïssoient pas à ce qu'il leur prescriroit il se déclareroit leur ennemi, pourvû qu'ils ne le trahissent pas. Ils chasserent le reste de l'Hiver plûtôt aux grosses bêtes qu'aux Castors, pour faire subsister leurs femmes & leurs enfans

Quelques François partirent pour avertir les Nadoüaissioux de ne pas se méprendre dans leur partie de chasse lors

qu'ils rencontreroient des Sokakis qui chassoient aux Castors le long du fleuve. Ils trouverent sur les glaces quatre vingt Canots de Nadoüaissioux, ravis de voir ces François; ils retournerent à leur village pour en donner la nouvelle.

CHAPITRE XVI.

Monsieur le Marquis de Denonville fait avertir tous les Alliez de se joindre à lui contre les Iroquois.

QUelque temps aprés l'on aperçût trois hommes qui couroient à grand hâte, faisant des cris de morts. A mesure qu'ils approchoient du Fort on leur entendoit dire que tous les Miamis étoient morts, que les Iroquois les avoient défaits à Chigagon, où ils avoient été apellez des François, & que ceux qui restoient vouloient se venger sur eux. On les fit entrer au Fort, on leur donna à fumer, & ils reprirent insensiblement leurs sens. Aprés qu'ils eurent bien mangé & qu'ils se furent mataché de vermillon, on les questionna sur toutes les circonstances de ces nouvelles. Voici de quelle maniere parla le plus jeune, en s'adressant à Perrot.

*Quand tu fis present cet Automne à Apichagan Chef des Miamis, il partit le lendemain lui-même pour avertir tous les Miamis & nos gens de ce que tu lui avois dit, il les fit consentir à te suivre; aprés qu'il eut la parole de tous les hommes. Deux François ont envoyé des presens aux Miamis, pour leur dire qu'*Onontio *vouloit qu'ils s'établissent à Chekagou. Apichagan s'y opposa, & dit que ses gens avoient déja été tuez à la riviere de saint Joseph, lors que Mr. de la Salle les y fit établir. Les François ayant été cause de leur mort, que toi tu les aimois comme tes enfans, que tu ne l'avois pas engagé de venir chez toi, que tu l'avois seulement averti de ne se pas troubler portant ses armes contre ceux chez qui tu allois, & que tu lui avois dit que s'ils alloient à Chigagon ils seroient mangez de l'Iroquois.* Il empêcha dans ce moment ses gens de croire les François, ausquels il envoya une seconde fois des Députez, pour leur dire de ne pas attendre les Miamis. Les François renvoyerent encore de leurs gens, qui déclarerent à Apichagan de la part d'*Onontio*, qu'il seroit abandonné s'il n'obeïssoit à sa voix, ce qui ne laissa pas de l'ébranler: il dit cependant suivez Metaminens, à qui mes gens ne se fient pas, ils veulent chercher la mort, suivez-

le, c'est lui qui donne la vie, & c'est ce qui a empêché que nos familles ne se soient trouvez envelopez dans la même perte que celles qui ont été à Chigagon. Quand les Miamis furent arrivez en ce lieu les François leur dirent d'y chasser; nos gens commencerent à avoir du regret de ne l'avoir pas suivi, ils se répandirent de toutes parts pour faire leur chasse, & retournerent au Fort que les François avoient fait pour savoir leurs besoins. Quelques familles qui ne purent s'y rendre comme les autres furent surprises par une armée d'Iroquois, les Miamis y eurent un Chef pris, qui dans sa chanson de mort demandoit la vie à ses ennemis, les assurant qu'il leur livreroit son village s'ils vouloient la lui donner : ils le déljerent.

Quelques chasseurs de ces familles qui n'étoient pas allez à Chigagon, revenant à leurs cabanes apperçûrent de loin un grand campement, ils jugerent que leurs gens avoient été défaits, & s'enfuirent au Fort pour en porter les nouvelles. Les Miamis qui y étoient consulterent s'ils soûtiendroient un assaut, où s'ils prendroient la fuite. Un Sokoki qui étoit parmi eux leur dit de ne pas se fier aux François, qui étoient amis des Iroquois. Les Miamis le crurent & s'enfuirent de

toutes parts. Les Iroquois y vinrent ſous la conduite de ce Chef Miamis, qui avoit promis de leur livrer ſon village. Ils n'y trouverent que quatre François qui venoient des Iſlinois, qu'ils n'inſulterent pas, les Miamis ayant deſerté, & même le Commandant des François qui n'avoit pas oſé s'y fier. Les Iroquois ſuivirent le village en queuë, prirent generalement toutes les femmes & enfans, à la reſerve d'une, & des hommes qui abandonnerent leurs familles.

Les Ayoës vinrent au Fort des François au retour de la chaſſe du Caſtor, & n'ayant pas trouvé le Commandant qui étoit allé aux Nadouaiſſioux, ils lui envoyerent un Chef pour le prier de s'y rendre. Quatre Iſlinois le trouverent en chemin, leſquels (quoi qu'ennemis des Ayoës) venoient le prier de faire rendre quatre de leurs enfans que des François tenoient priſonniers. Les Ayoës avoient cela de particulier que bien loin de faire du mal à leurs ennemis ils les régaloient, & les prioient en pleurant ſur eux de les laiſſer joüir des avantages qu'ils pouvoient eſperer des François, ſans être inſultez de leurs nations : l'on renvoya ces Iſlinois aux François qui attendoient les Nadouaiſſioux. Quand ceux-ci qui avoient guerre

auſſi avec les Iſlinois les apperçûrent ils voulurent ſe jetter ſur leurs canots pour s'en ſaiſir, mais les François qui les conduiſoient prirent le large de la riviere pour éviter cette ſaillie. Les autres François qui étoient-là en traite accoururent à leurs camarades : l'on racommoda cependant la choſe, & quatre Nadouaiſſioux prirent les Iſlinois ſur leurs épaules qu'ils porterent à terre, & leur marquerent qu'ils les épargnoient en conſideration des François à qui ils étoient redevables de la vie. La défaite des Miamis à Chigagon devoit être ſenſible à tous les peuples de ces quartiers ; l'on envoya à la Baye pour en ſavoir des particularitez & des nouvelles de la Colonie. Les François rapporterent qu'il étoit vrai ce que l'on avoit dit, & que cent Miamis, Maſkotechs, Pouteoüatemis & Outagamis, avoient pourſuivi les Iroquois, ſur leſquels ils avoient donné la hache à la main avec tant de fureur qu'ils leur en avoient tué cent, repris la moitié de leurs gens, & mis en déroute les Iroquois, qui auroient même été défaits s'ils avoient continué de les pourſuivre : que les Miamis étoient à la Baye, qui avoient fait beaucoup de mauvais traitemens au Pere Alloüet Jeſuite, qui leur avoit inſpiré d'aller à Chigagon, lui aiant imputé la perte de leurs gens.

Monsieur le Marquis de Denonville qui étoit pour lors Gouverneur general, voulut venger ce peuple, pour leur ôter l'opinion qu'ils avoient que l'on eut le dessein de les sacrifier aux Iroquois. Il envoya des ordres au Commandant François, qui étoit chez les Outaouaks, d'assembler toutes les nations, & de les faire joindre à son armée qui se trouveroit à Niagara, afin d'aller tous contre les Tsonnontouans.

Le Commandant de l'Oüest eut aussi ordre d'engager celles qui étoient dans ses quartiers, principalement les Miamis. Celui-ci ayant mis ses affaires en état, marqua à quelques François qu'il laissa pour la garde de son Fort, la conduite qu'il devoient tenir pendant son absence, il se rendit au village du bas du Missisipi pour les faire soulever contre les Iroquois : il fit soixante lieuës dans des plaines, n'ayant pour guide que les feux & les fumées qui paroissoient. Etant arrivé chez les Miamis il leur presenta le Casse-tête de la part d'*Onontio*, avec plusieurs presens, & leur dit : les cris de vos morts ont été écoutez d'*Onontio* votre pere, qui voulant avoir pitié de vous a resolu de sacrifier sa jeunesse pour détruire l'antropophage qui vous a mangé ; il vous envoye son Casse-

tête, & vous dit de fraper ſans relâche ſur celui qui a ravi vos enfans. Ils mettent leurs tentes hors de ſa chaudiere, vous criant vangez-nous, vangez-nous, il faut qu'il dégorge & vomiſſe par force votre chair qu'il a dans ſon eſtomach, qu'il ne pourra digerer, *Onontio* ne lui donnera pas ce temps, Si vos enfans ont été ſes chiens & ſes eſclaves, il faut que ſes femmes deviennent les notres à leur tour. Tous les Miamis reçûrent le Caſſe-tête, & l'aſſurerent que puiſque leur pere les vouloit favoriſer, ils periroient tous pour ſes interêts.

Ce François retournant à ſon Fort il apperçût en chemin tant de fumée qu'il crût que c'étoit une armée de nos Alliez qui alloient contre les Nadouaiſſioux, qui pourroient en paſſant enlever ſes gens, cela l'obligea de marcher à plus grande journée. Il rencontra heureuſement un Chef Maſkoutech, qui ne l'ayant pas trouvé au Fort, étoit venu au devant de lui, pour lui donner avis que les Outagamis, les Kikabous, les Maſkoutechs, & tous les gens de la Baye, devoient s'aſſembler pour venir piller ſes Magaſins, afin d'avoir des armes & des munitions pour détruire les Nadouaiſſioux, & qu'ils avoient reſolu de forcer le Fort & d'égorger tous

les François si ils leur faisoient le moindre refus : cette nouvelle l'obligea de s'y rendre incessamment. Trois Espions étoient partis le même jour de son arrivée, qui avoient pris le prétexte de traiter quelques Castors, ils rapporterent à leur Camp qu'ils n'avoient vû que six François, le Commandant n'y étant pas, s'en fut assez pour les engager à entreprendre d'accomplir leur dessein. Il en vint deux autres le lendemain qui firent le même personnage. On avoit eû la précaution de mettre des fusils tous chargez aux portes des cabanes. Quand ils vouloient entrer dans quelqu'une on trouvoit le secret d'y faire trouver des gens qui changeoient differemment d'habits. Ils demanderent en parlant de choses & d'autres combien il y avoit de François ? On leur répondit que le nombre étoit de quarante, & que l'on en attendoit de moment à autre qui étoient de l'autre côté de la riviere à la chasse du bœuf. Toutes ces armes amorcées leur donnoient à penser ; on leur dit qu'elles étoient toûjours toutes prêtes en cas que l'on vint les insulter, & même qu'étant sur un grand passage ils se tenoient toûjours sur leurs gardes, connoissant les Sauvages pour de grands étourdis. On leur dit d'amener un Chef de chaque Nation,

parce que l'on avoit quelque chose à leur communiquer, & que s'ils approchoient le Fort en plus grand nombre on tireroit dessus. Six Chefs de ces Nations vinrent, à qui on ôta à la porte leurs arcs & leurs fléches, on les fit entrer dans la cabane du Commandant, qui leur donna à fumer & les régala. Comme ils voyoient toutes ces armes chargées ils lui demanderent si il craignoit ses enfans ? Il leur répondit qu'il ne s'en embarassoit guere, qu'il étoit un homme qui savoit tuër les autres. Il semble, leur repliquerent-ils, que tu sois indigné contre nous ? Je ne le suis pas, repartit le Commandant, quoi que j'aye sujet de l'être, l'Esprit m'a averti de votre dessein, vous voulez enlever mes effets & me mettre à la *Chaudiere*, pour aller delà contre les Nadouaissioux; il m'a dit de me tenir sur mes gardes, & qu'il me seconderoit si vous m'insultez. Alors ils demeurerent comme immobiles, & lui avoüerent qu'il étoit vrai, mais qu'il étoit un pere qui leur seroit indulgent, & qu'ils alloient rompre toutes les mesures de leurs jeunesses : on les fit coucher au Fort cette nuit. L'on apperçût le lendemain de grand matin leur armée, dont une partie vint crier qu'ils vouloient traiter. Le Commandant qui n'avoit que quinze hommes se saisit de

de ces Chefs, ausquels il dit qu'il alloit faire casser la tête s'ils ne faisoient retirer leurs guerriers; on occupa en même temps les Bastions. L'un de ces Chefs monta sur la porte du Fort & cria n'avancez pas jeunesse, vous étes morts, les Esprits ont averti Metaminens de votre resolution. Quelques-uns voulurent avancer : Si je vai à vous, leur dit-il, je vous casserai la tête: Ils se retirerent tous. La disete de vivres les accabloit, on eut pitié d'eux, on n'avoit pour lors que des viandes qui commençoient à sentir, on les leur donna, & ils les partagerent entr'eux. Le Commandant leur fit present de deux fusils, de deux chaudieres & du tabac, pour leur fermer, disoit-il, la porte par laquelle ils vouloient entrer chez les Nadouaissioux, prétendant qu'ils tournassent d'orénavant leurs armes contre les Iroquois, & qu'ils se servissent de l'Arc d'*Onontio* pour tirer sur son ennemi, & de son Casse-tête pour faire main basse sur leurs familles. Ils lui representerent qu'ils souffriroient beaucoup avant que de se rendre chez eux, n'ayant pas de poudre pour chasser, & le prierent de leur en donner en échange pour le peu de Castors qui leur restoient; l'on permit pour cet éfet aux Chefs de chaque nation d'entrer au Fort l'un aprés l'autre. Tout étant

bien pacifié les François se mirent en devoir d'assembler le plus de nations qu'ils pourroient pour joindre à l'armée Françoise, qui devoit aller aux Iroquois. Les Pouteoüatemis, les Malhominis, & les Puans, s'offrirent de bonne grace. Les Outagamis, les Kikabous & les Maskoutechs, qui n'étoient pas accoûtumez d'aller en canots, se joignirent aux Miamis, qui devoient se rendre au détroit qui separe le lac Herier de celui des Hurons, où il y avoit un Fort François, dans lequel ils devoient trouver des munitions pour aller à Niagara.

Les Outagamis & les Maskoutechs ayant fait leur festin de guerre, allerent chercher un autre petit village de la même nation qui étoit sur leur route, ils voulurent engager leurs guerriers d'être de la partie, il s'y trouva pour lors des Loups & des Sokakis, amis intimes des Iroquois, qui les dissuaderent de cette entreprise, ils disoient qu'*Onontio* vouloit les mettre à la chaudiere des Iroquois, sous pretexte de venger les morts des Miamis, que trois mille François devoient à la verité se trouver à Niagara, mais qu'il y avoit beaucoup à craindre qu'ils ne se joignissent tous ensemble avec les Iroquois, & qu'ayant juré unanimement leur perte, ceux-ci vien-

droient indubitablement enlever leurs femmes & leurs enfans dans tous leurs villages. Ces peuples crurent aveuglement tout ce qu'on leur dit, & ne voulurent pas s'exposer dans une conjoncture qui leur paroissoit fort douteuse. Les François pousserent leur route & arriverent à Michilimakinak, où ils trouverent les Outaouaks qui n'avoient pas voulu suivre ceux qui habitent ces quartiers : il ne resta de nos gens qu'un petit nombre pour la garde des portes.

Les Outaouaks reçûrent les Pouteouatemis en guerriers, ils s'assemblerent derriere un côteau où ils firent un Camp. La flotte des Pouteouatemis paroissant à un demi quart de lieuë de terre, les Outaouaks étant nuds & n'ayant d'autres ajustemens que leurs fléches & leurs arcs, marcherent de front & formerent une espece de bataillon. Etant à une certaine distance de l'eau ils commencerent à défiler promptement, faisant des cris de temps en temps. Les Pouteouatemis de leur côté se mirent en ordre de bataille pour vouloir faire leur débarquement. Quand la queuë des Outaouaks fut vis-à vis des Pouteouatemis, dont les rangs étoient à côté, les uns contre les autres, ramoient fort lentement. Comme ils étoient à une

portée de fusil de la terre, les François qui s'étoient joints aux Outaouaks firent d'abord une décharge sans bales sur eux : les Outaouaks les suivirent avec de grands sassaкoues, les Pouteouatemis firent la leur : on rechargea les armes de part & d'autre & l'on fit une seconde décharge. Enfin comme il falut aborder, les Outaouacks se jetterent dans l'eau le casse-tête à la main, les Pouteouatemis se lancerent aussi-tôt dans leurs canots, & vinrent fondre sur eux le casse-tête à la main; l'on ne garda pour lors plus d'ordre, tout étoit pêle-mêle, & les Outaouaкs enleverent leurs canots qu'ils porterent à terre. Telle fut cette reception qui dans une occasion trés-serieuse eut coûté bien du sang. Les Outaouaks emmenerent les Chefs dans leurs cabanes, où ils furent regalez.

Quoi qu'ils leur fissent un bon accueil, ils ne savoient d'abord quelles mesures prendre pour détourner ces nouveaux venus de leur entreprise, afin de pouvoit se dispenser d'être de leur partie. Ils les prierent d'attendre quelques jours afin de s'embarquer tous ensemble. Il arriva sur ces entrefaites un canot qui apportoit les instructions de Mr. de Denonville pour la marche, & la jonction de l'armée Fran-

çoise avec celle des Alliez Ce canot avoit apperçû des Anglois qui venoient à Michilimakinak pour s'emparer du Commerce, ils s'étoient imaginez que l'on avoit été assez indiscret pour laisser à l'abandon pendant ce temps le poste le plus avantageux de tout le commerce.

Trois cens François commandez par un Officier allerent au devant d'eux. Les Hurons ayant avis de cette démarche allerent joindre les Anglois, sans faire semblant de rien, dans le dessein de les soûtenir ; les Outaouaks demeurerent neutres. Nansouakoüet Chef prit seul le parti des François avec trente de ses gens. Les Hurons apprehendant que les Outaouaks qui étoient beaucoup plus nombreux dans le village qu'eux, ne fissent main basse sur leurs familles, n'osoient se battre comme ils avoient resolu, de maniere que les François se saisirent des Anglois & de leurs effets, qu'ils emmenerent à Michilimakinak. Ils avoient apporté beaucoup d'eau de vie, persuadé que c'étoit le plus grand attrait pour gagner l'estime des Sauvages, ils en burent une grande quantité, dont la plusspart s'enivrerent si fort que plusieurs en moururent. Il y avoit lieu d'apprehender qu'on ne distribua le reste aux Pouteouatemis, c'eût été un desordre qui au-

roit empêché le départ de tous ces Sauvages, qui ne respiroient qu'à se signaler contre les Iroquois Un des François qui les avoit emmenez leur dit pour lors, c'est à ce coup qu'il faut que vous vous montriez genereux, vous avez écouté aveuglement la voix d'*Onontio* votre pere, qui vous exhorte à la guerre de l'Iroquois qu'il veut détruire. Vous ne vous êtes pas distinguez jusqu'à present des autres Nations qui vous ont fait acroire ce qu'ils ont voulu, & qui vous ont regardez beaucoup au dessous d'eux. Il faut maintenant que vous vous fassiez connoître, l'occasion en est favorable, les Outaouaxs ne cherchent qu'à tirer les choses en longueur, ce qui les empêchera de voir la destruction des Iroquois. Nous prenons part à votre gloire, & nous serions fâchez que vous ne fussiez pas témoins du combat qui se donnera contre les Tsonnontouans : vous êtes des hommes guerriers, vous pouvez démentir vos Alliez qui ne sont pas si courageux que vous ; croyez qu'*Onontio* saura bien faire le discernement de votre valeur. Nous sommes partie François, partie Pouteouatemis, & de la Baye, nous sommes d'autres vous-même, qui vous prions de ne pas boire d'eau de vie, elle empêche la force de l'homme, elle le

rend ſans eſprit & incapable d'agir. L'anglois eſt le pere de l'Iroquois, cette boiſſon eſt peut-être empoiſonnée, vous venez même de voir combien d'Outaouaks en ſont morts.

Les Chefs goûterent ce diſcours, & inſpirerent beaucoup d'averſion à leur jeuneſſe pour l'eau de vie. Les Outaouaks differoient cependant leur départ, & amuſoient inſenſiblement ces peuples, ils les aſſemblerent à l'inçû des Peres Jeſuites & du Commandant François, ils leur preſenterent un quart d'eau de vie de vingt-cinq pots,& leur dirent nous ſommes tous freres, qui ne devons faire qu'un corps & n'avoir qu'un même eſprit, les François nous invitent d'aller à la guerre contre l'Iroquois, ils veulent ſe ſervir de nous pour nous faire leurs Eſclaves : quand nous aurons contribué à les détruire ils nous feront comme ils font à leurs bœufs qui mettent à la charuë & leur font labourer la terre ; laiſſons-les agir ſeuls, ils ne viendront pas à bout de les défaire, c'eſt le moyen d'être toûjours maîtres de nous : voila un baril d'eau de vie pour vous déterminer ſur les propoſitions que nous eſperons que vous executerez.

Les guerriers ſe leverent d'un grand ſang froid ſans répondre, leur ayant laiſſé

le baril d'eau de vie, ils vinrent trouver deux autres des principaux François qui les avoient accompagnez, ausquels ils donnerent avis de tout ce qui s'étoit passé. On alla les haranguer le lendemain avant le jour, on les harangua de persister dans leurs bons sentimens. Les Outaouaks revinrent toûjours à la charge, ils renvoyerent de rechef le baril d'eau de vie aux Pouteouatemis; ceux-ci avoient bien envie d'en boire, car l'on peut dire que c'est la liqueur la plus délicieuse dont on puisse les régaler, cependant ils n'osoient en goûter. Ils allerent trouver ces François & leur raconterent ce qui s'étoit passé de nouveau. Les François ennuyez de toutes les sollicitations des Outaouaks, entrerent dans la cabane du Pouteouatemis, où étoit l'eau de vie. Ce Sauvage leur demanda ce qu'ils vouloient qu'ils en fissent? Voila; leur répondirent-ils, en brisant le baril avec une hache, ce que vous en devez faire. Il faut que vous en fassiez de même sur l'Iroquois quand vous serez au combat, que vous les frapperez de vos cassetêtes, que vous les tuërez sans épargner les enfans au berceau. Gommez vos canots ce matin, nous nous embarquons & nous n'attendons personne. Les Outaouaks voyant que les canots étoient prêts, de-

manderent un jour de temps pour être de la partie, mais l'on passa outre. La flotte des Pouteouatemis partit donc en bon ordre, ayant toûjours des découvreurs qui couvroient la marche. Quand ils furent fort avancez dans le lac Herier ils aborderent un Camp nouvellement abandonné, où l'on avoit laissé une grande quantité de barils d'eau de vie défoncez. Ils en vinrent donner avis au Commandant François, qui envoya à la découverte de toutes parts pour tâcher de découvrir quelqu'un. L'on remarqua un Chaoüanon qui s'étoit égaré dans le bois à la chasse, il étoit d'un parti de gens de sa nation d'Islinois & de Miamis, qui avoient accompagnez les François de Michilimakinak, qui alloient joindre l'armée de Mr. de Denonville; il déclara qu'il avoit rencontré la veille trente Anglois qui y venoient traiter de l'eau de vie & des marchandises, ayant avec eux des Hurons & des Outaouaks, qui avoient été pris par les Iroquois, que Messieurs de la Forêt & le Chevalier de Tonti Gouverneur des Islinois, avoient fait main basse sur les Anglois, que leurs effets avoient été partagez, que les François s'étoient reservez l'eau de vie, dont ils s'étoient presque tous enivrez, que des Loups & des Sokokis

qui étoient avec ces Hurons avoient voulu les engager de tuër les François, qu'ils disoient être fort avaricieux, vendant leurs marchandises bien plus cher que les Anglois ; & que ces mêmes Loups & Sokokis avoient détourné plus de douze cens de nos Alliez du dessein qu'ils avoient eû de se joindre aux François. L'on ne fut pas surpris de l'entreprise des Anglois, puisqu'ils ont toûjours fait ce qu'ils ont pû pour débaucher nos Alliez, mais ils y ont trés peu réüssi. L'on se rembarqua pour tâcher de joindre cette petite armée. Aussitôt que l'on eut doublé une pointe on apperçût de la fumée, on détacha un canot pour donner avis de l'arrivée des Pouteouatemis. A mesure que l'on approchoit du Camp l'on entendit de toutes parts des décharges de mousqueterie que l'on faisoit aux dépens des Anglois, en réjoüissance de la jonction des troupes Auxiliaires qui s'alloit faire. Aprés s'être donné de part & d'autre tous les témoignages possibles d'amitié l'on part tous ensemble & l'on arriva à Niagara, où l'on fit un reduit jusqu'à ce que l'armée de Mr. de Denonville fut arrivée. Une Barque parut le lendemain dans le lac Frontenac, & l'on vit arriver les Outaouaks qui venoient par terre, ayant laissé les canots au lac Huron.

La honte de n'avoir pas ſuivi les Pouteouatemis les avoit fait rentrer en eux-mémes. La Barque étoit chargée de munitions de guerre & de bouche pour toutes les nations; on la renvoya pour donner avis inceſſament à Mr. de Denonville de leur arrivée. Les Outaouaks firent des canots pour ſe mettre en état de partir avec les autres. Tout le monde s'embarqua pour aller joindre l'armée Françoiſe, qui devoit mettre pied à terre vis à vis les villages des Iroquois, afin de faciliter la décente des troupes Auxiliaires. Celles-ci étans proche des Tſonnontouans apperçûrent la flotte Françoiſe qui venoit vent arriere.

Pluſieurs canots & bâteaux ſe rendirent maîtres du rivage: les Iroquois déja avertis de tous ces mouvemens prévoyoient une fâcheuſe cataſtrophe. Mr. de Denonville ayant donné tous les ordres neceſſaires pour la garde des canots, marcha avec toute l'armée du côté de Tſonnontouan: elle fut chargée à trois quarts de lieuës de là par une Ambuſcade de cinq cens guerriers. Il ſe fit pour lors de part & d'autre un feu trés violent; il y eut un grand deſordre parmi les Troupes & la Milice, mais les Alliez qui faiſoient l'Avantgarde ſoûtinrent ſi vigoureuſement ce Choc qu'ils forcerent l'Ambuſcade de Denonville qui

crût que l'Avantgarde avoit plié, voulut faire avancer le gros de l'armée pour la soûtenir, mais l'éfroi s'y mit qui causa beaucoup de trouble, ce qui empêcha que les Alliez ne taillassent en pieces ces cinq cens Iroquois. Le coup de mousquet que reçût le Pere Anjalran Jesuite, Aumônier des troupes Auxiliaires, au travers des cuisses, est une preuve du zéle & de l'ardeur avec laquelle il les encourageoit le Crucifix à la main. On fut touché le lendemain de voir que les Iroquois eussent prévenu la resolution que l'on avoit eû de les passer tous au fil de l'épée, car ayant eux-mêmes mis le feu dans leurs villages ils avoient tous pris la fuite, à la reserve de deux vieillards, qui aprés avoir été lapidez furent coupez en morceaux & mis dans une chaudiere, desquels ils firent un grand festin. Le seul avantage que l'on tira de cette grande entreprise fut de ravager toutes les campagnes, ce qui causa une grande famine parmi les Iroquois, qui leur fit perir bien du monde dans la suite. Tout étant ruïné l'armée reprit le chemin de Niagara. Mr. de Deoonville y fit faire un Fort où il laissa pour Commandant Mr. des Bergers Capitaine des Troupes, avec cent François en garnison, & congedia les Alliez, ausquels il dit que le Fort & celui de Fron-

Frontenac leurs serviroient d'asile lors qu'ils auroient besoin de vivres & de munitions pour aller contre l'Iroquois.

Les Voyageurs François qui s'étoient trouvez chez les Alliez vinrent à Montreal pour y prendre de nouvelles marchandises : l'on eût avis en même temps que l'Eglise des Missionnaires de la Baye & une partie de leurs bâtimens avoient été brûlez. Il y eut des François qui perdirent extrémement dans cette incendie. Le sieur Perrot y perdit pour plus de quarante mille francs de Castors.

Les troupes Auxiliaires étant de retour à leur païs firent le recit de leur campagne, ils donnerent une grande idée de la valeur d'*Onontio*, qui avoit forcé les Iroquois à mettre eux-même le feu à leurs villages à la premiere nouvelle de son arrivée. Les Loups & les Sokokis qui avoient donné une si mauvaise impression des François à certains peuples, se retirerent adroitement de ces guerriers, pour n'être pas traitez eux-même en Iroquois. Ils passerent par une petite riviere qui se décharge dans le Missisipi, & se rendirent dans leur païs natal. Tous ceux qui avoient pris leur parti s'en repentirent. Cent Miamis partirent d'un propos déliberé pour reparer la faute qu'ils avoient commise de

ne s'être pas trouvé à la marche generale, ils se flâtoient du moins de trouver en certain endroit de chasse quelque parti d'Iroquois accablé de faim & de miseres : ils se rendirent en chemin faisant à Niagara, où ils trouverent la garnison Françoise morte de faim, à la reserve de sept ou huit personnes ; ce contre-temps les empêcha de passer outre. Ils garderent ce Fort pendant l'Hiver, jusqu'à ce que l'on eut retiré les François qui en étoient réchapez.

Treize maskoutechs impatiens de savoir si ce que les Loups & les Sokokis leur avoient dit aussi contre les François étoit veritable, partirent pendant la marche generale pour s'informer de la verité du fait, ils rencontrerent trois Esclaves Miamis, qui dans la déroute des Iroquois s'étoient échapées. Les Maskoutechs s'en retournant avec ces femmes ils trouverent deux François qui venoient des Islinois chargez de peaux de Castors, ils les tuërent & brûlerent leurs corps afin de cacher leur assassinat ; ils tuërent aussi les Miamis & les brûlerent, & en apporterent les chevelures. Quand ils furent arrivez à leur village ils firent trois cris de morts de ceux que l'on fait ordinairement quand on a remporté quelque avantage sur l'ennemi. Ils donnerent à leurs Chefs ces trois che-

velures qu'ils dirent être d'Iroquois, & deux fusils qu'ils n'avoüerent pas être aux François. Ces Chefs les envoyerent aux Miamis, qui leurs firent en reconnoissance plusieurs presens. D'autres François qui revenoient des Islinois reconnurent les fusils de leurs camarades, & n'en ayant pas de nouvelles ils accuserent les Miamis de les avoir assasinez. Ceux-ci s'en défendirent disant que les Maskoutechs leur en avoient fait present avec trois chevelures d'Iroquois. Les François leur firent de grandes excuses du soupçon qu'ils avoient eû qu'ils eussent été les auteurs de la mort de ces deux François, crurent qu'aparemment ils étoient tombez entre les mains des Iroquois, que les Maskoutechs avoient trouvez en chemin.

Monsieur le Marquis de Denonville qui avoit humilié la nation la plus fiere & la plus redoutable de toute l'Amerique, ne songea plus qu'à rendre heureux le peuple dont le Roi lui avoit confié la conduite, il étoit persuadé que le commerce ne pourroit mieux se soûtenir qu'en renvoyant aux Outaouaks tous les Voyageurs qui avoient laissé leurs effets pour se rendre à Tsonnontouan. Il envoya aussi quarante François aux Nadouaissioux, nation la plus éloignée, qui ne pouvoit faire commerce

avec nous auſſi facilement que les autres nations, les Outagamis s'étoient vantez de nous en fermer le paſſage. Ces derniers François étant arrivez à Michilimakinak, apprirent que les Hurons avoient défait un parti de quarante Iroquois, dont ils avoient fait priſonniers la plus grande partie à qui ils avoient donné la vie. Tous les peuples de ces quartiers étoient fort allarmez d'un coup que les Outagamis avoient fait ſur des Sauteurs. Les premiers ayant appris que les François étoient à la Baye des Puans, envoyerent à Mr. du Luth Capitaine des Troupes, trois Députez, pour le prier de venir chez eux. Il leur fit réponſe qu'il ne vouloit pas ſe mêler d'eux, n'y d'accommoder leurs démêlez avec les Sauteurs, qu'ils alloient paſſer par leur riviere, qu'ils avoient trois cens fuſils chargez pour tirer ſur eux s'ils vouloient lui faire le moindre obſtacle. Ils voulurent ſe juſtifier ſur ce que leurs Alliez jaloux d'eux, avoient fait tous leurs efforts pour les rendre odieux à la nation Françoiſe. Qu'il étoit vrai que quelque parti de leurs jeunes gens allant en guerre contre les Nadouaiſſioux, avoient rencontré ſur les terres ennemies des Sauteurs, ſur leſquels ils avoient pris trois filles & un jeune homme, que les gens de la Baye les leur ayant

demandez ils n'avoient pû les leur refuser, parce que les Chefs l'attendoient pour les lui remettre. Ce Commandant leur dit qu'il ne vouloit point leur déclarer sa pensée puisqu'ils l'avoient trompé si souvent ; il continua sa route vers les Nadouaissioux. Il apperçût peu de temps aprés un canot de cinq hommes qui venoit à toutes rames : c'étoit les Chefs des Outagamis qui vinrent accoster le sien avec des sentimens si penetrez de douleur, qu'il ne pût s'empêcher de se rendre à leur village; la réponse qu'il avoit faite aux trois Députez avoit causé une si grande consternation qu'ils en étoient inconsolables. Il étoit de leur interêt d'être bien dans l'esprit des François, dont ils recevoient tous les secours possibles, & parce que dés lors que le commerce auroit cessé avec eux ils ne pouvoient s'attendre qu'à être l'opprobre & la victime de leurs voisins Le Commandant entra dans la cabane du Chef, qui fit boüillir du chevreüil : quand il fut cuit on mit devant lui la chaudiere & de la viande cruë pour régaler tous les François. Il dédaigna d'en manger, parce que cette viande, disoit-il, ne lui donnoit pas de l'esprit, & que quand l'Outagamis seroit raisonnable il en auroit. Ils comprirent bien le sens de ce compliment. Ils firent venir

aussi-tôt les trois Filles & le jeune Sauteur. Le Chef prenant la parole dit, voici en quoi l'Outagamis peut être raisonnable, aye de l'esprit il en a, il vomit la viande qu'il a eû dessein de manger, car il s'est souvenu que tu le lui as défendu, & l'ayant entre ses dents il la crache, il te prie de la remettre où il l'a prise. Le François leur dit qu'ils avoient bien fait de les avoir conservez, qu'il se souvenoit du casse-tête qui leur avoit été donné de la part d'*Onontio* leur pere, qu'il leur avoit déclaré en leur donnant qu'ils n'eussent à s'en servir d'orénavant que sur les Iroquois; que eux-mêmes l'avoient assuré qu'ils joindroient les François au détroit, cependant qu'ils s'en étoient servis pour fraper sur son corps & maltraiter les familles du Sauteur qui avoit été en guerre avec eux. Il les avertit de n'être plus des fols & des extravagans, qu'il accommoderoit encore une fois cette affaire, qu'ils se tinssent en repos, que le Sauteur lui obeïra puisqu'il n'avoit tué personne, & qu'ils rendoient leurs gens. Il leur ordonna de chasser aux Castors, & leur dit que s'ils vouloient être protegez d'*Onontio* ils devoient s'appliquer uniquement à faire la guerre aux Iroquois. On leur laissa quelques François pour entretenir le commerce, & le reste s'embarqua.

Les Pouteatemis couperent à travers des terres pour ſe rendre avec plus de diligence à un portage qui eſt entre une riviere qui décend à la Baye & celle d'Ouiſkouch, qui ſe perd dans le Miſſiſipi, vers le quarante-troiſiéme degré de latitude, pour y recevoir ces François. Quand ceux-ci en furent à douze lieuës ils furent arrêtez par les glaces. Les Pouteouatemis impatiens de ſavoir ce qui leur ſeroit arrivé, vinrent au devant d'eux, & les trouverent dans un enchaînement de glaces dont ils avoient bien de la peine à ſe debaraſſer. Ils envoyerent inceſſament à leur village pour faire venir deux cens hommes, afin de tranſporter toutes les marchandiſes ſur le bord de la riviere Ouiſkouch, qui n'étoit plus glacée. Les François allerent aprés aux Nadouaiſſioux, en remontant le Miſſiſipi. On fit avertir les Sauteurs que l'on avoit retiré leurs Filles des mains des Outagamis. Quatre les vinrent querir à la Baye où elles étoient, & en témoignerent aux François toute la reconnoiſſance poſſible. Ils eurent lieu d'être fort ſatisfaits, mais il leur arriva encore un contre-temps bien fâcheux, qui eſt qu'étant prêts de ſe rendre chez eux, des Outagamis qui étoient à la découverte tomberent ſur eux, ſans ſavoir qui ils étoient. L'épouvente

les surprit qui les fit abandonner les trois Filles. Les Outagamis n'oserent les reconduire chez elles, parce qu'ils avoient peur d'être mangez, & ne voulant pas les exposer seules à se perdre dans les bois ils les emmenerent chez eux, en les considerant comme des Filles libres.

Aussi-tôt que les Nadouaissioux virent que les rivieres étoient navigables ils décendirent au poste des François, & emmenerent le Commandant à leur village, où il fut reçû avec pompe, à leur mode. On le porta sur une robe de Castors, accompagné d'un grand cortege de gens qui tenoient chacun un Calumet, chantant les chansons d'Alliance & du Calumet. On lui fit faire le tour du village & on le mena dans la cabane du Chef. Comme ces peuples ont le don de pleurer & de rire quand ils veulent, plusieurs vinrent dans le moment pleurer sur sa tête avec la même tendresse que lui témoignerent les Ayoës la premiere fois qu'il entra chez eux. Au reste ces pleurs n'amolissent pas leurs ames, & ils sont trés bons guerriers; ils passent même pour être les plus braves de toutes ces contrées. Ils ont guerre avec toutes les nations, à la reserve des Sauteurs & des Ayoës, & même bien souvent ces derniers ont des differens avec eux,

A peine eſt-il jour que les Nadouaïſſioux ſe baignent dans leur riviere, & en font autant à leurs enfans qui ſont en maillot, leur raiſon eſt qu'ils s'accoûtument inſenſiblement à être prêts à la moindre allarme. Ils ſont de belle taille, & leurs femmes ſont extrémement laides ; ils les regardent comme des Eſclaves, jaloux d'ailleurs & fort ſuſceptibles de ſoupçons, dont arrive bien des querelles, & la pluſpart du temps ils en viennent à des combats generaux entr'eux, qui ne s'appaiſent qu'aprés beaucoup de ſang répandu. Ils ſont fort adroits dans leurs canots ; ils ſe battent juſqu'à la mort lors qu'ils ſont environnez de leurs ennemis, & quand ils trouvent lieu à s'échaper ils ſont fort allertes. Leur païs eſt un labirinte de marais, qui les mettent en été à l'abri de l'inſulte de leurs ennemis. Quand on s'y eſt engagé en canot on ne ſauroit trouver ſon chemin pour aller à leur village, où il faut être Nadouaïſſiou, ou avoir extremement pratiqué ce païs pour en venir à bout. Les Hurons ont lieu de ſe ſouvenir d'une avanture tout à fait plaiſante qui arriva à cent de leurs guerriers, qui étoient allez leur faire la guerre. Ceux-ci s'étant engagez dans un marais furent découverts. Ils apperçûrent les Nadouaiſſioux qui les enveloppoient,

ils se cacherent où ils purent au milieu des joncs, n'ayant que la tête hors de l'eau pour pouvoir respirer. Les Nadouaissioux ne sachant plus ce qu'ils étoient devenus tendirent des filets à Castors dans les langues de terre qui separoient leurs marais, ausquels ils attacherent des grelots. Les Hurons s'imaginant que la nuit leur seroit fort favorable pour se tirer d'affaire, se trouverent embarassez parmi tous ces filets. Les Nadouaissioux qui étoient en ambuscade entendant le son des grelots donnerent sur eux, sans qu'il en pût échaper qu'un seul, qu'ils renvoyerent à son païs pour en porter la nouvelle. Ils sont fort lubriques, ils vivent de folles avoines qui sont abondantes dans leurs marais. Leur païs est aussi extrémement abondant en Castors. Les Kristinaux qui ont aussi l'usage de la Navigation, & leurs autres ennemis, les contraignent souvent à se retirer dans des lieux où ils ne vivent que de glands, de racines & d'écorce d'arbre.

Un de leurs Chefs voyant qu'il étoit resté trés-peu de François dans le Fort qui est proche d'eux, lors que toutes les nations marcherent contre l'Iroquois, leva un parti de cent guerriers pour le piller. Ce François témoigna à son retour le ressentiment qu'il avoit que l'on avoit agi si

mal pendant ſon abſence. Les Chefs n'y avoient pas trempé, & peu s'en falut que l'on ne tua ce Chef; on le regarda du moins dans la ſuite avec beaucoup de mépris. Le renouvellement d'Alliance étant fait les François ſe retirerent à leur Fort. Il y en eut un qui ſe plaignit en partant qu'on lui avoit dérobé une caiſſe de marchandiſe; il étoit aſſez difficile de ſavoir qui avoit commis ce larcin : on ſe ſervit d'un ſtratagême aſſez particulier. Le Commandant François dit à un de ſes gens de faire ſemblant d'aller chercher de l'eau dans une taſſe en laquelle il mit de l'eau de vie. Comme l'on vit qu'il n'y avoit pas moyen de recouvrer la Caiſſe, on les menaça de brûler & de faire tarir les eaux de leurs marais; & pour confirmer l'effet de ces menaces on mit le feu à cette eau de vie : ils en furent ſi effrayez qu'ils s'imaginerent que tout alloit perir; les marchandiſes furent retrouvées & les François ſe rendirent enfin dans leur Fort. Les Outagamis qui avoient changé de village s'établirent ſur le Miſſiſipi depuis qu'ils ſe ſeparerent (aux portages de la riviere de Ouiskauch) des François, qui avoient pris la route de Nadouaiſſiou.

Le Chef vint trouver le Commandant François, pour le prier de negocier la Paix

avec les Nadouaissioux. Quelques uns de cette nation vinrent traiter de la Pelleterie au Fort des François, où ils envisagerent ce Chef, qu'ils reconnurent pour un Outagamis. Les Nadouaissioux parurent surpris à cet abord, ils s'imaginerent en même temps, sans le témoigner, que les François tramoient quelque mauvaise affaire contre leur nation. Le Commandant les rassura, & leur presentant le Calumet dit que c'étoit le Chef des Outagamis que les François regardoient comme leur frere, depuis que sa nation avoit été découverte; que ce Chef ne devoit pas être suspect, parce qu'il étoit même venu leur proposer la paix par son entremise. Fumez, dit ce François, dans mon Calumet, c'est la mamelle avec laquelle *Onontio* allaite ses enfans. Les Nadouaissioux le prierent de faire fumer ce Chef, il le fit; mais quoi que le Calumet soit le simbole de l'union & de la reconciliation, l'Outagamis ne laissoit pas de se trouver embarassé dans cette conjoncture. Il avoüa depuis qu'il ne se sentoit pas pour lors trop assuré. Quand il eut fumé les Nadouaissioux en firent de même, ils ne voulurent rien décider, parce que n'étant pas Chefs il falloit en donner avis aux Capitaines. Ils lui témoignerent cependant

le

le regret de ce que sa nation se fut laissée aller aux sollicitations des Sauteurs, qui les avoient corrompus par presens, & qui avoient fait rompre la Paix qu'ils avoient concluë. Cette négociation ne pût être terminée à cause du promt depart des François qui avoient ordre de s'en retourner à la Colonie. A peine furent-ils partis que les Chefs des Nadouaissioux arriverent & apporterent le Calumet de Paix, qui auroit été conclu si nos François à leur départ avoient osé leur confier le chef des Outagamis. Les Outagamis avoient toûjours gardé les trois Filles des Sauteurs, dont j'ai déja parlé. L'apprehension où ils étoient de perdre entierement les bonnes graces des François, qui étoient trés mécontens de la guerre qu'ils avoient faite aux Sauteurs, les obligea de les prévenir par le recit qu'ils firent par toutes les circonstances du sejour de ses Filles. On vit qu'il n'y avoit pas de leur faute; on se chargea de les remener à leur nation.

Les Iroquois ayant été extrémement maltraitez à Tsonnontouan par Monsieur le Marquis de Denonville, prierent les Anglois de négocier leur Paix avec lui; il étoit de l'interêt de ceux-ci que l'on ne troubla pas la tranquilité de leurs voisins. Comme tout étoit encore paisible par toute

l'Europe, les Anglois n'osoient se déclarer en faveur des Iroquois, ils étoient cependant trés sensibles à la maniere dont les François les traitoient, sans oser prendre leur parti, n'y les soûtenir. Le general François qui n'envisageoit que le repos de tous ses Alliez & des peuples de son gouvernement, fit dire aux Anglois qu'il vouloit bien accorder la Paix aux Iroquois, à condition qu'ils y seroient compris. Il envoya ses ordres de toutes parts afin que l'on suspendit le casse-tête, & que l'on arrêta tous les partis de guerre qui pourroient se soulever contr'eux. On avoit de plus envoyé des presens à toutes les nations, comme un gage de la bien-veillance que l'on leur témoignoit dans une conjoncture qui les interessoit si fort. Les Outaouaks étoient si outrez contre les Iroquois qu'ils passerent outre, ils leur firent la guerre plus que jamais. Les Islinois furent plus judicieux, car aussi-tôt qu'ils eurent reçû les ordres d'*Onontio* ils attacherent la hache, & comme ils ne vouloient pas être aussi dans l'inaction, ils partirent au nombre de douze cens guerriers contre les Ozages & les Accances, qui sont dans le bas du Missisipi, dont ils enleverent un village. Les nations voisines ayant été averties de cette irruption se joignirent ensemble, &

donnerent avec tant de vigueur ſur eux, qu'ils furent contraints eux-mêmes de ſe retirer avec perte. Cet échec leur fut trés préjudiciable dans la ſuite du temps. Les Outaouaks qui avoient ſuivi leur caprice ſans conſulter les Commandans François qui étoient à Michilimakinak, ramenerent des priſonniers, l'on entendit de nuit au large des cris de morts. L'on apperçût le lendemain à l'Iſle de Michilimakinak de la fumée dans leur Camp. Ils envoyerent un canot pour donner avis au village du coup qu'ils venoient de faire. Les Peres Jeſuites y accoururent pour tâcher d'exempter les Eſclaves d'une ſalve de coups de bâtons dont on les régale ordinairement à leur arrivée. Toutes leurs ſollicitations ne purent les toucher, elles ne firent même qu'aigrir les eſprits. Les canots qui étoient proche les uns des autres parurent, il n'y avoit qu'un homme qui ramoit dans chacun, pendant que tous les guerriers répondoient aux chanſons des Eſclaves, qui étoient debout le bâton blanc à la main. Il avoit des marques particulieres ſur lui pour faire connoître ceux qui l'avoient pris. Ils aborderent inſenſiblement la terre avec poids & meſures. Lors qu'ils en furent proche le Chef du parti ſe leva dans ſon canot & harangua tous les

anciens qui les attendoient sur le bord de l'eau pour les recevoir ; & leur ayant fait un recit de sa campagne il leur dit qu'il les faisoit maîtres des prisonniers qu'ils avoient faits. Un vieillard qui étoit à terre prit la parole, & les congratula en des termes extrémement obligeans. Enfin les guerriers aborderent tout nuds, abandonnant au pillage, selon la coûtume, toutes leurs dépoüilles. Un ancien commanda neuf hommes pour conduire les prisonniers dans un lieu à part ; il y avoit cinq vieillards & quatre jeunes gens. Les femmes & la jeunesse se mirent aussi tôt en haye avec de gros bâtons, à peu prés comme l'on fait quand on passe quelque soldat par les baguettes. Les jeunes prisonniers qui étoient fort alertes gagnerent bien vîte du pied, mais les vieillards furent si maltraitez qu'ils en cracherent le sang. On ajugea les premiers à des maîtres qui leur donnerent la vie, mais les vieillards furent condamnez au feu. On les mit au *Manilion*, qui est l'endroit où l'on brûle les prisonniers, en attendant que les Chefs eussent decidé à quelle nation on les livreroit. Les Peres Jesuites & les Commandans étoient fort embarassez dans une occasion aussi délicate, car ils craignoient que les cinq nations Iroquoises ne se plai-

gnissent du peu de soin que les François avoient pris de leurs gens dans le temps qu'il s'agissoit d'une Paix generale. Ils envoyerent un grand Colliet de Porcelaine pour les racheter. Les Outaouaks répondirent insolemment qu'ils vouloient être maîtres de leurs actions sans dépendre de qui que ce soit. Le sieur Perrot qui étoit à Michilimakinak avec les trois Filles Sauteuses, avoit un grand ascendant sur l'esprit de ces peuples, on l'engagea d'en faire lui-même la demande. Il fut à la cabane du Conseil de Guerre avec un Collier, accompagné de ceux qui avoient presenté le premier. Il passa auparavant par le *Manilion*, où chantoient les prisonniers qui attendoient leur sort : il les fit asseoir & leur dit de cesser leurs chansons. Quelques Outaouaks leur dirent brusquement de continuer. Perrot leur repliqua qu'il prétendoit qu'ils se tussent, & il les fit effectivement taire, disant aux Esclaves qu'il alloit être bien-tôt maître de leur corps. Il entra au Conseil où il trouva tous les anciens qui avoient déja porté jugement. L'un devoit être brûlé à la Baye des Puans, le second au Saut, & les trois autres à Michilimakinak. Perrot ne se déconcerta pas pour cela, il mit son Collier de Porcelaine à une perche en en-

trant, & leur parla à peu prés de cette sorte.

Je viens couper les liens aux chiens, je ne veux pas qu'ils soient mangez, j'ai pitié d'eux puisque mon pere Onontio *en a pitié, & même il me l'a commandé. Vous autres* Outaouaks *vous êtes comme des Ours que l'on apprivoise, quand on leur donne un peu de liberté ils ne veulent plus connoître ceux qui les ont élevez. Vous ne vous souvenez plus de la protection* d'Onontio, *sans laquelle vous n'auriez point de terre : je vous y conserve & vous vivez paisiblement. Lors qu'il vous demande quelques soumissions vous voulez le maîtriser & manger la chair de ces gens-là qu'il ne veut pas vous abandonner. Prenez garde que vous ne les puissiez avaler & qu'*Onontio *ne vous les arrache violemment d'entre les dents; je vous parle en frere, & je croi avoir pitié de vos enfans en coupant les liens à vos prisonniers.*

Ce discours ne paroissoit pas fort obligent pour obtenir une grace de cette nature, il eut cependant tout le succez que l'on pouvoit souhaiter. En effet, un des Chefs prit la parole & dit, *voila le maître de la terre qui parle, son canot est toûjours rempli de prisonniers qu'il delivre, que lui pouvons-nous refuser.* Ils envoyerent que-

rir auſſi-tôt les priſonniers, auſquels on accorda la vie en plein conſeil.

La liberté dont ces cinq vieillards venoient de joüir étoit un effet du haſard, ou plûtôt du caprice ; il faut avoir beaucoup de politique pour ménager ces peuples qui s'écartent aiſément de leur devoir : il ne faut pas tant les flâter ; il ne faut pas auſſi les mettre au deſeſpoir, on ne les ménage que par des raiſons ſolides & convaincantes qu'il faut leur inſinuër, ſans les épargner quand ils ont tort, il faut cependant que l'eſperance les ſoûtiennent, leur faiſant entendre qu'on les récompenſera quand ils l'auront merité.

Comme toutes les nations devoient envoyer des Députez à Montreal pour ſe trouver à la Paix generale, les Outaouaks jugerent à propos d'envoyer à Mr de Denonville deux de ces affranchis, afin qu'un exemple ſi autentique de leur generoſité pût éclater dans le Conſeil general. Ils ſouhaiterent que Perrot les fit voir auparavant dans leur païs, afin d'engager par là les cinq nations à ne plus faire d'acte d'hoſtilité ſur eux, mais à ſe donner bien de garde de ſe ſervir de cette voye ſans l'ordre du general. Il leur dit qu'il ne connoiſſoit pas de porte ouverte chez les Iroquois que celle qui étoit frayée par le che-

min ordinaire, que c'étoit la ſeule par laquelle il pouvoit entrer, & que dés lors qu'il auroit accés dans la cabane d'*Onontio*. & qu'il ſe ſeroit chauffé à ſon feu, s'il vouloit ouvrir celle de l'Iroquois il iroit porter ſa parole dans tous ſes villages s'il là lui commandoit. Les Outaouaks goûterent ces raiſons, ils lui recommanderent les interêts de la nation, & le prierent de porter la parole de leur part au Conſeil general. Ils lui donnerent la *Petite Racine*, un de leurs Chefs, qui avoit ſeulement ordre de faire le rapport de toutes les Déliberations, ils l'aſſurerent que s'il étoit tué malheureuſement dans la route par les Iroquois ils vangeroient ſa mort, & qu'ils ne conſentiroient jamais à une Paix, qu'ils n'euſſent immolé auparavant à ſon ombre pluſieurs de leurs familles. C'étoit à la verité la preuve la plus convaincante de l'eſtime qu'ils avoient pour lui, mais les affaires de la Colonie changerent bien de face ; ſi les Etats les plus puiſſans ſont quelquefois ſujets aux révolutions, diſons que les païs éloignez les mieux affermis ſont auſſi expoſez à de cruels cataſtrophes. En effet, le Canada qui n'avoit jamais été ſi floriſſant, ſe trouva pour ainſi dire tout à coup la proye de ſes ennemis ; toutes les nations qui enten-

doient parler du nom François ne respiroient que les moyens de faire alliance avec lui. Celles qui lui étoient déja connuës trouvoient qu'il étoit bien doux d'être sous sa protection. Ses ennemis d'un autre côté se voyoient humiliez à la face d'une infinité de peuples. Les Anglois même touchez du desastre de leurs amis, imploroient en quelque façon les bonnes graces de celui qui les avoit châtiez. Rien n'étoit donc plus glorieux à Mr le Marquis de Denonville, mais rien ne fut plus touchant que lors qu'il vit entierement la desolation dans le centre de son gouvernement. Ce fut lors que les Iroquois vinrent tout à coup à l'Isle de Montreal au nombre de quinze cens guerriers ; ils y passerent au fil de l'épée tout ce qu'ils trouverent dans l'espace de sept lieuës, ils s'étoient rendus maîtres de la campagne à la faveur des bois, & personne ne pouvoit mettre pied à terre le long du fleuve qu'il ne fut pris où tué. Ils se répandirent dans tous les quartiers avec la même rapidité que feroit un torrent. Rien ne pouvoit resister à la fureur de ces Barbares, quelque mouvement que l'on fit pour donner du secours à ceux que l'on voyoit enlever, où pour tenir tête aux differens partis. On étoit contraint de se renfermer aussi-tôt

dans deux méchans petits Forts, & ſi les Flamands ne les euſſent avertis de ſe donner de garde de s'attacher aux Forts, l'on peut dire qu'ils en feroient venus à bout avec la même facilité qu'ils firent de toutes les habitations qu'ils ravagerent. La campagne fut deſolée, la terre étoit couverte de toutes parts de cadavres, & ils emmenerent ſix vingt priſonniers, dont la pluſpart furent brûlez : ce ſont des diſgraces qui ne doivent pas donner la moindre atteinte à la gloire d'un General. Il n'eſt pas ſurprenant que des Sauvages viennent faire des courſes & des irruptions dans un ſi vaſte païs. L'adreſſe de ces peuples eſt d'éviter les combats en raze campagne, parce qu'ils ne ſavent pas donner des Batailles n'y faire des Evolutions, leur maniere de faire des Batailles eſt tout à fait differente de celle de l'Europe. Les bois ſont les retraites les plus aſſurées, où ils combattent avec avantage, car l'on convient que ces quinze cens guerriers auroient taillé en pieces plus de ſix mille hommes s'ils ſe fuſſent avancez dans les montagnes où ils étoient. Il n'y a pas de troupes telles qu'elles ſoient dans l'Europe qui puiſſent en venir à bout, non pas même en nombre égal mais beaucoup ſuperieures.

CHAPITRE XVII.

Les Iroquois viennent demander la Paix à Monsieur le Marquis de Denonville, & causent en même temps une entiere desolation dans l'Isle de Montreal.

LA *Petite Racine* qui étoit venuë de la part de sa nation pour être Témoin de tout ce qui se passeroit au Conseil general de la Paix, trouva un changement bien extraordinaire ; il traita les Pelleteries qu'il avoit apportées & s'en retourna promptement. Monsieur de Denonville fit partir un canot avec lui, par lequel il envoya ses ordres à Mr. de la Durantaye, Commandant de Michilimakinak. Ce Chef à son retour causa une allarme universelle. Les Outaouaks firent savoir à toutes les nations le desordre qui étoit arrivé chez les François, prierent tous les Chefs de se trouver à Michilimakinak, pour consulter ensemble sur les mesures qu'ils devoient prendre dans l'état malheureux où ils alloient être plongez. Ils resolurent dans leur Conseil general d'envoyer à Tsonnontouan des Députez, avec deux de ces vieillards Iroquois affranchis,

pour assurer les Iroquois qu'ils ne vouloient plus avoir de liaison avec les François, & qu'ils vouloient avoir avec eux une étroite alliance.

Les Hurons firent semblant de ne pas donner dans la Revolte des Outaouaks; la politique de ces peuples est si judicieuse qu'il est extrémement difficile d'en penetrer le secret. Lors qu'ils font quelque entreprise remarquable contre une nation qu'ils apprehendent, particulierement contre les François, ils semblent former deux partis, les uns conspirent & les autres s'y opposent: si les premiers réüssissent dans leurs projets, les autres approuvent & soûtiennent ce qui a été fait: si leurs desseins sont traversez, ils se jettent de l'autre parti; de sorte qu'ils parviennent toûjours à leur fin. Mais il n'en fut pas de même dans cette rencontre, le raport de la *Petite Racine* les effraya si fort, que n'y les Jesuites, n'y le Commandant, ne pûrent calmer ces esprits, qui leur reprocherent, avec les injures les plus atroces, que les François les avoient abusez. Les affaires devinrent en un si pitoyable état que Mr. de la Durantaye eut besoin de toute son experience & de toute sa bonne conduite pour conserver son Fort & maintenir les interêts de la Colonie, que tout autre

autre que lui auroit abandonné, car les Sauvages sont inconstans, ils prennent ombrage de tout, ils s'accommodent au temps, & ne sont souvent amis qu'autant que le caprice & leur propre interêt les font agir; il faut savoir les prendre par leur foible, & profiter de certains momens quand on veut venir à bout de ses desseins.

Peu de temps aprés Monsieur le Marquis de Denonville fut rapellé à la Cour, Sa Majesté l'ayant fait Sous-Gouverneur de Monseigneur le Duc de Bourgogne. Monsieur le Comte de Frontenac lui succeda, & arriva en Canada à la fin d'Octobre 1689. Monsieur de la Durantaye qui étoit resté à Michilimakinak, dépêcha un canot au nouveau Gouverneur pour lui faire part de tous les mouvemens des Outaouaks, & comme l'on ne demeure dans le poste qu'il occupoit que pendant un temps, Mr. de Frontenac envoya Mr. de Louvigni pour l'aller relever. Ce General crût d'abord qu'il étoit à propos de faire savoir son arrivée à toutes les nations.

Perrot fut celui sur qui il jetta les yeux pour cela, il lui ordonna en même temps de travailler à pacifier les troubles que les Outaouaks auroient pû causer de toutes parts. Il le fit donc partir avec Mr de Louvigni, qui tailla en pieces à cinquante

lieuës de Montreal un parti de ſoixante Iroquois, dont il envoya trois priſonniers à Mr de Frontenac, & emmena un autre avec lui. Il enleva auſſi beaucoup de chevelures pour les faire voir aux Outaouaks, dans l'eſperance de donner jour à quelque racommodement, mais ces peuples avoient déja pris les devants, pour ne pas s'attirer l'indignation des Iroquois. On apprit dans la route par des Miſſiſakis que la *Petite Racine* étoit allé en Ambaſſade chez les Iroquois avec deux Chefs, que l'on n'en avoit pas entendu parler depuis, à la reſerve d'un que l'on diſoit devoir encore partir. Ces nouvelles engagerent Mr de Louvigni d'envoyer à Michilimakinak deux canots avec Perrot, pour avertir les François de ſon arrivée. Celui-ci en étant à la vûë mit Pavillon blanc, & fit faire de grands cris de *vive le Roi.* Les François jugerent par là qu'il venoit quelque bonne nouvelle de Montreal. Les Outaouaks accoururent ſur le bord du rivage, ne comprenant rien à toutes ces exclamations, ſe perſuadant toûjours que nos affaires étoient en trés-mauvais état, ils eurent aſſez de politique de dire qu'ils vouloient recevoir en guerriers les François qui alloient venir. On les avertit que nos manieres étoient differentes des leurs, l'on

ne vouloit pas qu'ils se jettassent dans nos canots pour les piller, comme ils le pratiquent à l'égard des nations qui revenant victorieuses de quelque expedition militaire, abandonnent tout ce qui est dans leurs canots : on vouloit qu'ils se contentassent de recevoir les presens. On alla avertir Mr de Louvigni que l'on devoit le recevoir en ordre de bataille avec tous les François qu'il amenoit ; on prit toutes sortes de précautions pour n'être pas la dupe de ces peuples qui auroient pû faire main basse quand on y auroit pensé le moins. Les canots parurent, celui dans lequel étoit l'esclave Iroquois étoit à la tête ; on le fit chanter tout debout, selon l'usage. Les Nepiciriniens qui avoient accompagné les François répondoient conjointement en cadence avec de grands *Sassakoues*, suivis de décharge de mousqueterie. Cent François de Michilimakinak s'étoient mis sous les armes sur le bord de l'eau au pied de leur village, n'ayant que de la poudre dans leurs fusils, avec cette précaution d'avoir balle en bouche. Cette flotte qui venoit en bon ordre, comme si elle eut voulu faire décente en païs ennemi, approchoit insensiblement. Lors qu'elle fut proche du Village des Outaouaks elle arrêta, & l'on fit chanter l'Iroquois,

que l'on accompagna de salve de mousquetterie, ausquels les Outaouaks répondirent : on coupa aprés droit au village des François, sans vouloir débarquer à celui-ci. Les Outaouaks coururent tous en bataille jusqu'au lieu du débarquement, pendant que ceux de la flotte répondoient aux chansons du prisonnier avec de grandes huées & des décharges de mousqueterie, & que d'ailleurs les François de Michilimakinak faisoient les leurs. Enfin quand il fallut aborder à terre Mr de Louvigni fit charger à balle & débarquer les armes à la main ; les Outaouaks étant un peu loin du bord, sans faire d'autre mouvement.

Les Hurons qui avoient paru fort attachez à nos interêts au milieu de la Conspiration Generale des Outaouaks (quoi que de tout temps ils ayent été fort chancelans) demanderent cet Esclave pour le faire brûler : ceux-ci furent jaloux de cette preference. Les premiers qui étoient fort politiques lui donnerent l'avis, aprés beaucoup de déliberations, s'il seroit *mis à la chaudiere*. Leur but étoit que si la Paix se faisoit avec les Iroquois, ils se rendroient agreables dans leur esprit par le service signalé qu'ils auroient rendu à un de leur chef qu'ils auroient tiré du feu, mais l'on

penetra bien leur dessein. Les Outaouaks qui étoient fort piquez ne pûrent s'empêcher de dire qu'il l'auroit fallu manger. Cet Iroquois fort surpris qu'une petite poignée d'Hurons qu'ils auroient rendus Esclaves eux-mêmes, eut du prevaloir dans une conjoncture d'éclat.

Le Pere Missionnaire des Hurons prévoyant que cette affaire auroit peut-être une suite qui pourroit être préjudiciable aux soins qu'il prenoit de leur instruction, demanda qu'il lui fut permis d'aller à leur village pour les obliger de trouver quelque moyen qui fut capable d'appaiser le ressentiment des François. Il leur dit que ceux-ci vouloient absolument que l'on mit l'*Iroquois à la chaudiere*, & que si on ne le faisoit on devoit venir le leur enlever dans leur Fort. Quelques Outaouaks qui étoient par hasard au Conseil, dirent que les François avoient raison. Les Hurons se trouverent pour lors obligez de prier ce Pere de dire aux François de leur part qu'ils demandoient un peu de delai pour pouvoir l'attacher au Poteau. Il l'y lierent & commencerent à lui fumer les doigts, mais cet Esclave leur fit paroître trop tôt la foiblesse de son courage par les larmes qu'il versa, ils jugerent qu'il étoit indigne de mourir en guerrier, &

ils le passerent par les armes.

On fit assembler les Chefs de toutes les nations de Michilimakinak dans la maison des Peres Jesuites, on mit devant chacun d'eux un present de fusils, de poudre, de bales & de tabac, on leur representa l'aveuglement où ils étoient de quitter les interêts de la nation Françoise pour embrasser ceux des Iroquois, qui ne respiroient que cette desunion; qu'*Onontio* qui avoit tous les sujets du monde de les abandonner étoit cependant touché de compassion pour des enfans qu'il vouloit faire rentrer en eux-même; qu'il avoit envoyé ce nombre de François nouvellement arrivez chez eux pour tâcher de remettre leurs esprits égarez. Que ces maisons brûlées dans l'isle de Montreal par les Iroquois, quelques cadavres qui avoient paru dans l'invasion subite qu'ils y avoient faite, ne devoient pas faire un si grand effet pour se persuader que tout fut perdu dans la Colonie ; que les Iroquois ne devoient pas tant se prevaloir d'un coup qui devoit plûtôt tourner à leur honte qu'à la gloire de veritables guerriers, puisqu'ils n'étoient venus dans le moment que pour demander la Paix, que la nation Françoise étoit plus nombreuse qu'ils ne s'imaginoient, qu'ils devoient la regarder comme un

grand fleuve qui ne tarit point, & dont le cours ne peut être arrêté par aucune digue, qu'ils devoient considerer les cinq nations Iroquoises comme cinq cabanes de Rats musquez, dans des marais, que les François seroient bien-tôt secher, & quand il l'auroient fait il les y brûleroient; qu'ils pouvoient se persuader que cent femmes & enfans qu'ils avoient enlevez par trahison, seroient remplacez par quantité de soldats que le *grand Onontio* le Roi de France envoyeroit pour les venger: que depuis que notre *Onontio* de Canada, le Comte de Frontenac, étoit arrivé à Quebec, il avoit fait ressentir aux Anglois la force de ses armes, par les differens partis qu'il avoit envoyez dans leur païs: que les Nepiciriniens même qui étoient nouvellement montez à Michilimakinak avec Mr de Louvigni, n'avoient pas peu contribué avec nous à mettre à feu & à sang cinq gros de leurs villages, qu'*Onontio* étoit assez puissant pour détruire l'Iroquois, l'Anglois, & les Alliez: qu'au reste si quelqu'une de ces nations vouloient se déclarer en faveur des Iroquois, il leur donnoit la liberté de le faire, mais qu'il ne vouloit pas que ceux qui tourneroient leur *casse-tête* pour soûtenir leurs interêts, demeurassent dorénavant sur ses terres,

que s'ils vouloient être Iroquois nous devenions leurs ennemis, & que ſans d'autres explications on vouloit voir qui eſt-ce qui reſteroit maître du païs.

Le Chef des Cinagos ſe levant au milieu du Conſeil parla en ces termes. *Mon frere l'Outaouaks vomis ton mauvais cœur & toute ta Conſpiration, retourne à ce Pere qui te tend les bras, & qui n'eſt pas encore dans l'impuiſſance de te proteger.* Il n'en fallut pas d'avantage pour renverſer tous les projets des mécontens. Les Chefs de chaque nation proteſterent qu'ils n'entreprendroient rien contre la volonté de leur Pere. Mais quelque aſſurance qu'ils donnerent de leur fidelité, la pluſpart voyant leurs deſſeins échoüez, chercherent d'autres détours pour nous traverſer. Ils n'oſerent à la verité ſoûtenir leur reſolution, ſoit parce qu'ils ne voulurent pas haſarder un Combat contre les François, qui n'attendoient qu'une derniere déciſion, ſoit parce qu'ils ne ſavoient comment pouvoir tranſporter leur famille chez les Iroquois, ils ne reſpiroient que le moment de donner entrée à un parti conſiderable de cette nation qui pût les enlever. Ils conclurent cependant dans le ſecret qu'ils envoyeroient aux Iroquois les mêmes Députez dont ils étoient convenus, & que ſi leur

départ étoit malheureusement découvert, les Anciens le desavoüeroient. Ce mistere ne fut pas si caché que l'on n'en eut avis. Un Sauteur vint en avertir Perrot; un de ses Députez entra un moment aprés dans sa cabane, il lui en fit des reproches, mais comme le Sauvage est naturellement ennemi du mensonge, celui-ci ne pût déguiser long-temps ses sentimens, il avoüa que son frere étoit le Chef de cette Ambassade. Mr de Louvigni ne balança de faire assembler tous les Chefs, il leur fit de sensibles reproches sur leur peu de foi. Les Outaouaks crurent se disculper en jettant tout sur celui qui devoit partir. On l'envoya querir: jamais homme ne parut plus honteux que de se voir obligé de paroître dans le Conseil. Il y entra avec un visage extrémement mortifié. Son frere lui dit, *nos Chefs te jettent la pierre, & disent que ils ne savent point ton depart pour l'Iroquois.* Perrot prenant la parole dit: *Quoi, mon frere, je te croyois le soûtien des François qui sont à Michilimakinak: quand l'attaque se donna à Tsonnontouan tous les Outaouaks plierent, toi seul tu secondas les François, avec deux autres, de tout temps tu n'as rien eû à toi, lors que tu avois quelque chose tu le donnois aux François que tu aimois comme tes freres, & contre le senti-*

ment de ta nation tu veux trahir. Onontio *qui se resouvient de toi m'a dit de te reconnoître : je ne crois pas que tu sois capable d'aller contre sa volonté.* Il lui donna une brasse de tabac & une chemise, & continua. *Voici ce qu'il m'a donné pour te témoigner son ressouvenir. Quoi que tu ayes fait une faute je te donne à fumer, afin que tu vomisse ou avale tout ce que tu t'est proposé de faire contre lui, & ton corps qui est salle de la trahison sera purifié par cette chemise qui la blanchira.*

Ce Chef fut si penetré de douleur qu'il fut long temps sans pouvoir parler : il reprit un peu ses sens, & portant la parole aux Anciens, avec un air plein de fierté & de mépris, il leur dit : *Employez-moi, Vieillards, à l'avenir quand vous voudrez tramer quelque chose contre mon Pere, qui se souvient de moi, & contre qui je me suis déclaré. Je suis tout à lui, & jamais je ne me déclarerai contre les François.* Et se tournant du côté de Perrot, il lui dit : *je ne te veux pas mentir, quand tu es arrivé j'ai passé proche de toi, voulant te caresser, tu m'as regardé d'un mauvais œil, j'ai crû que tu m'avois abandonné, parce que j'avois été aux Iroquois avec la* Petite Racine, *je me suis retiré quand tu as parlé aux nations pour les détourner du dessein*

que nous avions tous de nous donner aux Iroquois : elles n'ont osé te contredire, & elles ont tenu un Conseil la nuit dans une cabane, de laquelle ils ont fait sortir toutes les Femmes & les Enfans, où j'ai été appellé : Elles m'ont Député pour retourner aux Iroquois, j'ai crû que tu me voulois mal, c'est ce qui m'a obligé de leur accorder ce qu'ils m'ont demandé.

Ces peuples ne purent soûtenir plus long-temps leur mauvais dessein, l'éclaircissement que l'on venoit d'avoir en arrêta le cours, mais ils conserverent toûjours un grand chagrin contre la nation Françoise, & quoi qu'ils se vissent hors d'état de venir à leurs fins, ils ne laissoient pas encore de susciter des traverses pour nous faire de la peine. La jalousie qu'ils eurent de ce que l'on avoit fait present de quelques juste-au-corps galonnez à des Hurons qui avoient paru être de nos amis dans cette affaire, leur inspira un nouveau stratagême. Ils savoient que les Miamis nos Alliez avoient guerre contre les Iroquois, ils resolurent d'aller contre les premiers, qui ne se défieroient de rien, afin qu'ils pussent les forcer de faire eux-même la Paix avec les Iroquois. Le Sauteur qui avoit déja sçû que les Outaouaks avoient voulu envoyer des Députez aux Iroquois, appris

aussi que deux canots devoient partir pour aller casser des têtes chez les Miamis, l'on rompit encor leur mesure & on l'empêcha. Les Outagamis & les Maskoutechs voulant seconder les Outaouaks dans le temps qu'ils se déclarerent contre les Iroquois, qui leur avoient envoyé un grand Collier, pour les remercier de leur avoir rendu cinq Chefs qu'ils avoient pris lors qu'ils étoient en marche contre les Islinois, resolurent, pour leur faire plaisir, de massacrer tous les François qui décendroient du païs des Nadouaissioux : ils se persuaderent qu'ils se tireroient, par ce massacre, l'amitié de cette fiere nation, qui avoit paru fort satisfaite de ce qu'ils leurs avoient renvoyé cinq de leurs esclaves que les Miamis leur avoient donné pour les manger.

On apprit à la Baye l'arrivée des François à Michilimakinak : le Chef des Puans homme d'esprit, qui aimoit beaucoup notre nation, voulut rompre le dessein qu'on avoit de les tuër ; il alla trouver les Outagamis ausquels il fit acroire qu'*Onontio* avoit envoyé le petit Bled d'Inde, avec trois cens Iroquois du Saut, autant d'Abenaguis, tous les Nepiciriniens, & six cens François, pour se vanger de leur mauvaise volonté. Les Outagamis abandonnerent

avec

avec precipitation leur ambuſcade, & revinrent à leur Village. Ce Chef qui avoit peur que l'on apprit ſa ruſe alla au devant de Perrot à l'entrée de la Baye, qui lui promit de garder le ſecret ; il lui fit preſent d'un juſte-au-corps galonné. Le vent contraire les obligea de ſejourner, on eût le temps de s'informer de tout ce qui s'étoit paſſé à la Baye. Les Outagamis y avoient apporté des haches toutes uſées, ils contraignirent un frere Jeſuite delesr accommoder. Leur Chef tenoit un ſabre nud tout prêt à le tuër pendant qu'il travailloit. Ce frere voulant lui remontrer ſon extravagance fut ſi maltraité qu'il fut reduit au lit. Le Chef dreſſa enſuite des ambuſcades pour attendre les François qui devoient revenir du païs des Nadouaiſſioux ; il eſt vrai que tous les peuples de la Baye avoient grand ſujet de ſe plaindre qu'on alloit porter chez leurs ennemis toutes ſortes de munitions de guerre, il ne falloit pas s'étonner ſi l'on avoit tant de peine à ménager tous les eſprits. Perrot renvoya aux Outagamis le Chef des Puans, pour leur dire de ſa part qu'il avoit appris leur deſſein contre la jeuneſſe, qu'il les en puniroit, & pour leur faire connoître qu'il ne ſe mettoit guere en peine de toute leur menace il avoit renvoyé tout ſon monde,

à la reserve de cinquante François, qu'il avoit trois cens coups de mousquet à tirer, & des munitions suffisamment pour les recevoir, que si par hasard il rencontroit quelqu'un de la nation il ne savoit ce qui en arriveroit, & qu'ils le prieroient en vain de débarquer chez eux.

Le Chef des Puans retourna à la Baye, où il exagera encore davantage ce que Perrot lui avoit dit. Celui des Renards vint le trouver exprés pour savoir la verité du fait, il n'osa attendre Perrot. Il partit avec quatre-vingt de ses guerriers pour aller contre les Nadouaissioux, aprés avoir donné ordre aux gens de son village de lui témoigner de sa part qu'il l'aimoit, & que l'on eut bien soin de le régaler; il se rendit chez les François qui demeuroient au païs des Nadoüaissioux. Comme ils l'apprehendoient ils lui firent present d'un fusil, d'une chaudiere, d'une chemise, & de plusieurs munitions de guerre; il leur dit que le petit Bled d'Inde étoit dans une resolution de les faire passer à la Baye. Ces nouvelles qui ne leur plaisoient guere leur firent quitter cet établissement, & ils se retirerent à quatre-vingt lieuës dans les terres, où ils engagerent les Nadouaissioux d'aller chasser & de s'y rendre l'Hiver.

Les Outagamis profiterent de cette conjoncture, ils attaquerent des Nadouaissioux, dont ils en tuërent beaucoup, & firent plusieurs prisonniers. L'allarme se répandit aussi-tôt, on tomba sur eux, on en tua aussi plusieurs, & on fit des prisonniers. Leur Chef se battit en retraite avec un courage extraordinaire, & auroit perdu beaucoup plus de monde si lui-même n'eût fait ferme à la tête de son parti.



CHAPITRE XVIII.

Les Outagamis & les Maskoutechs veulent se liguer contre les François. On exorte les Sakis & les nations Miamises de faire la guerre plus que jamais aux Iroquois.

LEs Miamis qui avoient entendu dire que Perrot devoit arriver incessamment à la Baye, partirent au nombre de quarante chargez de Castors pour le venir voir; lors qu'ils arriverent proche la maison des Jesuites on leur envoya des canots pour passer une petite riviere. Le Chef envoya ses jeunes guerriers pour construire des cabanes, ils s'y rendirent tous aprés qu'elles furent faites pour consulter sur l'entrevûë qu'ils devoient avoir avec le sieur Perrot. Il arriva un accident à un Saki qui se trouvoit pour lors dans sa cabane: comme il étoit assis une chaudiere qui étoit sur le feu renversa sur lui & lui brûla une partie du corps, n'ayant qu'une méchante peau de chat sauvage, il fit un cri avec des contorsions qui firent rire ceux qui y étoient, malgré la compassion que l'on en devoit avoir. On lui dit plaisamment qu'un homme aussi courageux que

lui ne devoit pas craindre le feu, que c'étoit le propre d'un guerrier comme lui de chanter, que neanmoins pour lui montrer que l'on avoit du chagrin de cet accident on lui mettoit sur sa brûleure une emplâtre d'une brasse de tabac. Il répondit que c'étoit avoir de l'esprit d'en agir ainsi, & que ce tabac l'avoit parfaitement gueri. Les Miamis envoyerent prier Perrot de venir à leurs cabanes, afin de leur indiquer un endroit où il vouloit qu'ils s'assemblassent. La maison des Jesuites fut le lieu du rendez-vous, où ils apporterent cent soixante Castors, dont ils en firent deux amas. Le Chef des Miamis parla de cette sorte à l'un d'eux.

Mon Pere, je t'avertis que tes morts & les miens sont dans une même fosse, que les Maskoutechs nous ont tuez & nous ont fait manger notre chair, mes trois Sœurs qui étoient prisonnieres l'année du Combat des Tsonnontouans, voyant que les Iroquois étoient en déroute par Onontio, * *s'echapperent de leurs mains. Des Maskoutechs qui les avoient rencontrez dans la riviere de Chikagon, trouverent dans leur chemin deux François qui revenoient des Islinois qu'ils assasinerent. L'apprehension qu'ils en-*

* Le Marquis de Denonville.

rent qu'elles ne déclaraſſent ce meurtre, les obligea de leur caſſer la tête, dont ils enleverent les chevelures qu'ils nous ont donnez à manger, diſant qu'elles étoient d'Iroquois. L'Eſprit a puni ces aſſaſins par une maladie qui les a fait mourir & tous leurs enfans: enfin il y en a eû un qui avoüa ſon crime à la mort. Ces Caſtors que tu vois de l'autre côté te diſent que nous n'avons que ta volonté, que ſi tu nous dis de pleurer ſans bruit nous ne ferons aucun mouvement.

Perrot lui fit pluſieurs liberalitez, & parla à peu prés en ces termes.

Mes freres j'aime votre repos, la guerre eſt odieuſe quand vous vous battez contre le Maſkoutech, il eſt vaillant, il tuëra vos jeunes gens, je ne doute pas que vous ne puiſſiez le détruire, vous êtes plus nombreux & plus guerriers que lui: mais le deſeſpoir le pouſſera à bout, il a des flêches & des caſſe-têtes qu'il ſçait manier avec adreſſe. De plus la guerre eſt allumée contre l'Iroquois, qui ne s'éteindra que quand il n'y en aura plus. Elle a été déclarée à votre ſujet lors qu'il a enlevé vos familles à Chkiagon; ces morts ne paroiſſent plus, ils ſont couverts de ceux des François qu'ils ont trahi par la mediation de l'Anglois qui étoit nôtre Allié, contre qui nous l'avons entrepriſe pour nous vanger de ſa trahiſon. Nous avons

aussi le Loup pour ennemi qui est son Fils, ce qui nous ôtera le moyen de vous secourir contre les Maskoutechs si vous l'entreprenez.

Aprés qu'il leur eut tenu ce discours il fit pareillement deux amas de marchandises, & les exposant il continua ainsi: *Je mets une natte sous vos morts & les nôtres afin qu'ils reposent doucement, & cet autre present est pour les couvrir d'une écorce afin que le mauvais temps & la pluye ne les incommodent pas,* Onontio *à qui je ferai savoir cet Assasinat, deliberera ce qu'il jugera à propos.* Les Miamis eurent donc lieu d'être satisfaits, puisqu'ils le prierent de faire son établissement sur le Missisipi, vers Ouiskensing, afin d'y pouvoir commercer leurs Pelleteries. Ce Chef lui fit present d'un morceau qui étoit d'une trés-bonne Mine de Plomb, qu'il avoit trouvée sur le bord d'un ruisseau qui se dégorge dans le Missisipi, on leur promit de s'établir dans vingt jours au dessous de la riviere Douiskouche. Ce Chef s'en retourna à son village.

Tous les Chefs Sakis & les Pouteouatemis s'assemblerent aprés chez les Jesuites, on leur fit des presens de fusils, de tabac, & de munitions de guerre, on les encouragea de frapper plus que jamais sur l'Iroquois qui n'avoit personne pour ami,

on leur dit que comme il étoit extrémement fourbe ils devoient se défier de leurs paroles artificieuses & de leurs beaux Colliers, qui étoit autant d'attraits pour les attirer dans leurs pieges, que si ils y tomboient malheureusement *Onontio* ne pourroit plus les en retirer, qu'ils avoient lieu d'être contens de leur fidelité malgré toutes les démarches indiscretes des Outaouaks, qui avoient voulu les faire entrer dans leur interêt contre les siens. On leur fit un détail de tout ce que l'on avoit dit aux nations du lac Huron, & on leur fit entendre aussi que s'ils vouloient se déclarer en faveur des Iroquois ils pouvoient aller demeurer parmi eux, parce qu'on ne les souffriroit pas sur nos terres; ils protesterent qu'ils ne s'écarteroient jamais de leur devoir, & que quoi que les Outaouaks fussent de tout temps leurs amis, ils étoient resolus de perir plûtôt que d'abandonner le parti des François.

Quand Perrot fut arrivé dans un petit village des Puans, qui étoit voisin des Outagamis, le Chef des Maskoutechs & deux de ses Lieutenans y arriverent, ils entrerent dans sa cabane, s'excusant de ce qu'il ne lui avoit apporté aucun present pour pouvoir lui parler, leur village étoit sur son chemin, où ce Chef le pria de sejour-

ner parce qu'il avoit quelque chose de consequence à lui communiquer. Quoi que nous fussions trés-mécontens d'eux & des Outagamis, qui avoient juré la perte des François qui étoient chez les Nadouaissioux, il leur promit de s'arrêter chez eux pour oublier le ressentiment que l'on avoit contr'eux, de leur pardonner leur égarement qui ne venoit que de la part des Renards.

Les Sakis s'en retournerent par les Outagamis, ausquels ils raconterent tout ce qu'on leur avoit dit. Perrot rencontra deux Chefs Outagamis qui venoient au devant de lui, ils l'aborderent en tremblant, le suppliant par les termes les plus soûmis de débarquer pour les écouter un moment. Aprés que l'on eut débarqué ils firent du feu, & jetterent une robe de Castors pour lui servir de tapis sur lequel il se mit, ils étoient si hors d'eux-mêmes qu'ils furent du temps sans pouvoir parler. Enfin l'un d'eux prenant la parole, dit : *les Outagamis ont tort de ne pas se souvenir de ce que tu leur as dit autrefois, tu ne les as jamais trompez depuis qu'ils te connoissent, & quand ils ne te voyent pas ils se laissent entraîner aux sollicitations des Outaouaks ou de ceux qui les veulent obliger à abandonner les François.*

J'ai voulu empêcher nos gens de rien entreprendre contre ta jeunesse, mais ils ne m'ont pas voulu croire; j'ai été seul de mon parti depuis qu'ils ont apris que tu venois, ils te craignent, & m'ont prié de te dire de leur part qu'ils souhaitoient te voir dans leur village afin de se reünir à ton corps qu'ils n'ont pas tout-à-fait abandonné, puisque quand ils auroient executé ce que les Outaouaks leur avoient inspiré contre les François ils auroient eû soin de tes enfans. Quand à moi je n'ai aucunement trempé dans leur Conjuration: c'est ce qui m'a fait venir au devant de toi, pour te prier que si tu ne veux rien m'accorder pour eux, tu ne me refuse pas au moins de venir les écouter à ma consideration.

Il étoit assez difficile de tirer de ces peuples toute la satisfaction que l'on auroit voulu, le grand éloignement nous ôtoit le moyen de les réduire à leur devoir, les rodomontades qu'il falloit affecter avec eux étoit la politique la meilleure que l'on pût tenir pour se faire craindre. Perrot qui connoissoit leur caractere se laissa aller à la consideration de ce Chef, & lui promit de demeurer une demie journée pour les écouter. Ce Chef partit pour consoler ses gens: il revint seul au devant de lui pour le prier de débarquer au vil-

lage. Un autre Chef s'appercevant que les François ne quittoient pas leurs canots, dit qu'ils craignoient. On lui répondit qu'on ne les apprehendoit pas, & que les armes des François étoient en état de les faire repentir s'ils avoient la temerité de leur faire quelque insulte. Ce premier Chef fut fort choqué contre celui-ci. *Serez vous toûjours insensez Outagamis*, leur dit-il, *vous le ferez embarquer & il nous abandonnera, que deviendrons-nous? pourrons-nous semer notre terre s'il ne le veut?* Ce ne fut que Harangue dans tout le village pour appaiser les seditieux, & pour engager les autres de faire un bon accueil au sieur Perrot. Le grand Chef le conduisit dans sa cabane, où se trouverent les plus considerables de la nation, qui lui faisant toute sorte de caresse lui disoient, *sois le bien venu.* Deux jeunes gens tout nuds, armez en guerriers, mirent à ses pieds deux pacquets de Castors, & s'asseyant auprés de lui s'écriant, *nous nous soûmettons à ce que tu voudras, nous te prions par ce Castor de ne te plus souvenir de nos folies: si tu n'est pas content de cette satisfaction frappe nous, nous souffrirons la mort, voulant payer de notre sang la faute qu'à voulu faire notre nation.* Toutes ces soûmissions ne tendoient qu'à avoir des munitions & des armes pour

des Pelleteries, ce qu'ils prévoyoient que l'on leur refuseroit. On leur fit comprendre que l'on n'étoit venu dans leur village que pour les écouter : que s'ils se repentoient de leurs demandes indiscrettes on leur pardonneroit, que quoi qu'ils se fussent échappez d'une main on les avoit retenus de l'autre, qu'on ne les tenoit plus que d'un doigt, que s'ils vouloient un peu s'aider on les prendroit par les bras, & qu'insensiblement on les remettroit dans un lieu assuré où ils seroient en repos.

Tous les Chefs le prierent les uns aprés les autres de les recevoir sous sa protection, le conjurant de leur donner des munitions pour leur Pelleterie, afin qu'ils puissent tuër des bêtes pour faire boire du boüillon à leurs enfans. Il ne voulut leur accorder qu'un aprés-dîné. Un Chef de guerre qui avoit sa dague à la main ne trouvant pas que son Commis lui donna assez de poudre, le brusqua si fort qu'il lui fit tout abandonner. Perrot fut fort irrité contr'eux, & voulut tout faire transporter dans ses canots, mais quand on se fut un peu éclairci on reconnut que ce Chef n'avoit eû aucun mauvais dessein. Ces peuples sont si brutaux que ceux qui ne les connoissent pas croyent qu'ils sont toûjours en colere quand ils parlent.

CHAP.

CHAPITRE XIX.

Les Miamis & les Outagamis vont à la guerre contre les Nadouaissioux. Les Jongleurs des Nadouaissioux devinent où sont leurs ennemis. Affront signalé que les Nadouaissioux font à un François qui leur presente le Calumet pour les détourner d'aller livrer combat à leurs ennemis.

LA traite étant finie les François se rembarquerent, ils le firent fort à propos, le desespoir où les Outagamis se trouverent le lendemain de la nouvelle de la défaite de leurs gens par les Nadouaissioux, leur auroit fait oublier l'alliance qu'ils venoient de renouveller ; ils le firent assez connoître dans la suite. Les François arriverent un peu au dessous du village des Maskoutechs, où ils camperent. Ces Chefs accompagnez de leurs familles vinrent recevoir Perrot sur le bord de leur riviere ; ils le prierent d'entrer dans une cabane, & par un pacquet de Castors ils lui dirent qu'ils convieroient les morts que leurs gens avoient assassinez avec trois Esclaves Miamis qui s'étoient échappez des Iroquois. Et par un autre ils le prierent de

vouloir souffrir que leur village pût s'établir au même lieu où ils s'établiroient, qu'ils lui feroient connoître leur fidelité, & qu'il leur fit traiter leurs Pelleteries. On leur dit qu'ils étoient maîtres de s'établir où ils voudroient, que si on leur permettoit de s'approcher des François ils ne devoient tourner leurs casse-têtes que contre l'Iroquois; qu'il falloit suspendre la hache contre les Nadouaissioux jusqu'à ce que le feu des Iroquois fut entierement éteint, & puisque *Onontio* avoit entrepris la guerre contre lui, qui étoit son fils à cause des Miamis qui avoient été enlevez à Chikagon, & à cause d'eux-même qui avoient perdu leurs familles, ils frapperoient plus facillement sur les Nadouaissioux qu'ils ne connoissoient pas, quand ils verroient que tous ses enfans uniroient leurs forces avec les siennes pour détruire l'ennemi commun. Ils firent present le lendemain aux François de bœuf, de bled d'Inde & de feu, qui leur furent d'un grand secours pour le reste du voyage. Il leur fit confidence du projet de toutes les nations, des Miamis, des Outagamis, des Kikabous, & & de plusieurs Islinois. Ceux-ci devoient s'assembler sur le Missisipi pour marcher contre les Nadouaissioux. Les Miamis devoient commander l'armée, les Maskou-

techs même furent obligez de se joindre à eux pour vanger l'assassinat des Esclaves Miamis. Plusieurs Outagamis apporterent dans ce moment la nouvelle de la défaite de leurs gens par les Nadouaissioux, ils vouloient engager secretement ceux-ci de se joindre à eux contre les François qui leur avoient fourni des armes Les Maskoutechs n'eurent garde de se broüiller avec les François, l'embaras qu'ils avoient eû pour se remettre dans leurs bonnes graces les empêchoit de rien entreprendre qui pût leur déplaire. Ces Outagamis qui avoient eû vent que Perrot envoyoit à la Baye un canot chargé de Pelleteries, allerent en donner avis à leur Chef, qui envoya à la découverte pour l'enlever. Ceux-ci qui étoient dedans entendirent la nuit le bruit des rames, comme ils se doutoient qu'on alloit les prendre ils se jetterent dans de grands joncs qu'ils traverserent sans être apperçûs.

Perrot se rembarqua en bon ordre avec tous ses gens, il rencontra au portage un canot de François qui venoit du païs des Nadouaissioux, il les avertit de se défier des Maskoutechs qui pourroient les piller; cet avertissement leur fut inutile, quelques-uns de cette nation les ayant découverts leur firent bien des caresses, les priant

de se reposer en passant dans leur village : ils n'y furent pas plutôt qu'on les pilla. Les autres François arriverent sur le Missisipi ; dix se détacherent pour avertir de la part de Mr de Frontenac ceux qui étoient chez les Nadouaissioux, de se rendre à Michilimakinak. L'établissement de Perrot se fit au dessous d'Ouiskouche, dans une situation fort avantageuse contre les insultes des nations voisines. Le grand Chef des Miamis ayant sçû que Perrot y étoit, lui envoya un Chef de guerre & dix jeunes guerriers, pour lui dire que son village étant à quatre lieuës au dessous il avoit bien envie de se joindre à son feu. Ce Chef s'y rendit deux jours aprés, accompagné de vingt hommes & de ses femmes, qui lui firent present d'un morceau de Mine de plomb. Perrot ne fit pas semblant de connoître l'utilité de ce métail ; lui faisant même reproche d'un pareil present par lequel il prétendoit couvrir la mort de deux François que les Maskoutechs avoient assasiné avec les trois Miamises qui s'étoient échapées d'un village des Iroquois, & l'engager de s'unir à cette nation pour vanger leurs morts & les notres, aprés avoir conclu avec eux d'aller contre les Nadouaissioux. Ce Chef fut extrémement surpris de semblables discours, s'imaginant que

l'on ignoroit leur mouvement, il lui dit que puisqu'il savoit cette affaire il ne feroit en cela que ce qu'il voudroit; il l'assura que lors que tous les Alliez seroient assemblez il leur feroit tourner la hache contre l'Iroquois, mais auparavant qu'ils fussent au Rendez-vous general il falloit qu'il ignora lui-même leur dessein, afin qu'il s'y trouvât avec sa nation, & qu'il pût faire un gros parti contre l'Iroquois. Les glaces portant déja les Chefs des Maskoutechs lui avoient envoyé un guerrier pour les avertir que les Outagamis étoient fort avancez dans le païs des Nadouaissioux, & prioient les Miamis de se presser de les joindre, mais qu'ils leur avoient répondu qu'ils ne vouloient faire que la volonté des François.

Les Tchidüakoüingoües, les Oüaoüiartanons, les Pepikokis, les Mangakekis, les Poüankikias, & les Kilataks, nations Miamises, venant de toutes parts, marchoient à grandes journées pour se trouver à ce Rendez-vous. Les cinq premieres arriverent d'abord avec leurs familles à l'établissement François, dont les quatre dernieres seroient peries de faim si les Tchidüakoüingoües n'eussent été au devant avec beaucoup de vivres. On leur fit beaucoup de presens pour les engager de

tourner leur casse-tête contre l'Iroquois, l'ennemi commun. Ils se défendirent d'une marche generale, assurant neanmoins que toute leur jeunesse partiroit en differens détachemens pour harceler la jeunesse Iroquoise & leur enlever quelques têtes. Bien loin d'executer leur parole ils s'amuserent à chasser aux bœufs l'espace d'un mois, pendant que tous les guerriers qui s'étoient joints aux Outagamis & aux Maskoutechs devoient aller contre les Nadouaissioux, & que les vieillards, les femmes & les enfans sejourneroient avec les François.

L'esprit du Sauvage est difficile à connoître, il parle d'une maniere & pense de l'autre, si l'interêt de son ami a du raport avec le sien propre il est serviable, sinon il prend toûjours la voye qui l'acommode le mieux pour arriver à ses fins, il fait consister son courage à tromper l'ennemi par mille artifices & fourberies. Les François furent avertis de toutes leurs menées par une Miamie; tous ces mouvemens de guerre auroient beaucoup préjudicié au dessein que l'on avoit qu'ils tournassent leurs armes contre les Iroquois, qui d'ailleurs étoient ravis de ce que ces peuples se trouvoient dans la division; celle que l'on pouvoit susciter entr'eux étoit le seul moyen

pour faire rompre toutes leurs mesures. Perrot envoya querir le Chef des Miamis auquel il fit acroire qu'il venoit de recevoir une lettre par laquelle on lui mandoit que les Maskoutechs, jaloux de se voir contraints par maniere de satisfaction, de joindre leur casse-tête à ceux de leurs Alliez, avoient gagné les Outagamis, qui devoient d'un commun consentement fondre sur les Miamis dans la marche generale contre les Nadouaissioux Ce Chef qui crût la chose ne manqua pas de rompre le parti de ses guerriers, il envoya le lendemain à la chasse aux bœufs, & l'on fit un Festin de guerre dans lequel l'on jura la perte des Maskoutechs. Les Outagamis qui avoient fait paroître leur courage avec plus de fermeté que les autres Alliez, se voyant trop avancez dans le païs ennemi firent jongler, pour savoir s'ils étoient en sureté. Les Jongleurs rendirent leurs Oracles, qui furent que les Esprits leur avoient montré que les Sauteurs & les Nadouaissioux s'assembloient pour venir contr'eux. Soit que le diable leur eut veritablement parlé (comme on le tient dans tout le Canada) soit qu'ils fussent saisis de frayeur de se voir seuls, sans le secours de qui que ce soit, ils firent un Fort, & envoyerent leurs Chefs & deux guerriers

à Perrot pour le prier d'aller chez les Nadouaissioux afin d'arrêter leurs mouvemens, & de pouvoir par ce moyen se retirer dans leur village avec leurs familles.

Les Miamis auroient effectivement livré combat aux Maskoutechs si ce François n'eût dissuadé leur Chef de ce qu'il avoit dit. Ils reçûrent le Chef Outagamis avec tous les honneurs possibles, qui leur dit que leurs gens étoient morts; Perrot lui en demanda le nombre? Je n'en sçai rien, lui répondit-il, je croi qu'ils sont tous morts, car nos Devins ont vû les Nadouaissioux faire leur assemblée pour venir contre nous; ils sont beaucoup & nous nous sommes bien embarassez à cause de nos femmes & de nos enfans qui sont avec nous. Les vieillards m'ont envoyé à toi pour te prier de nous delivrer du danger où nous nous sommes jettez trop aveuglement; ils esperent que tu iras aux Nadouaissioux pour les arrêter. On lui dit qu'ils ne devoient pas ajoûter foi à leurs Jongleurs qui sont des menteurs, & qu'il n'y avoit que l'Esprit qui pouvoit voir de si loin. Point du tout, reprit l'Outagamis, l'Esprit leur a fait voir ce qu'ils ont deviné, & cela est seur. Les Miamis autoriserent fort ce qu'il avançoit. Ce François qui se voyoit obligé par les ordres qu'il avoit reçûs de

Mr. de Frontenac de pacifier toutes choſes chez les Alliez, jugea qu'il étoit à propos de parer un coup ſi fatal aux Outagamis, leur deſtruction auroit été fort préjudiciable aux François qui ſe trouvoient dans ces quartiers, parce que ces Sauvages qui ſont naturellement ſeditieux auroient pû faire éclater dans l'occaſion leur reſſentiment contr'eux. On leur fit pourtant comprendre que puiſqu'il s'agiſſoit du ſalut d'une de leur nation, on alloit faire quelque tentative pour adoucir les choſes. On rencontra dans le voyage cinq cabanes de Maſkoutechs, dont le village ſe diſpoſoit à venir à l'établiſſement François pour y traiter des munitions de guerre.

On leur raconta le ſujet de ce départ & on les avertit de ne ſe pas fier aux Nadouaiſſioux: On arriva à la fin au Fort des François, où l'on apprit que les Nadouaiſſioux formoient un gros parti pour chercher les Outagamis, ou quelques-uns de leurs Alliez. Perrot qui ſe voyoit pour lors dans le lieu de ſon commandement, fit ſavoir ſon arrivée aux Nadouaiſſioux, que l'on trouva au nombre de quatre cens qui côtoyoient le Miſſiſipi pour faire quelque entrepriſe. Ils empêcherent ſes gens de s'en retourner, & vinrent eux-

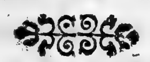
mêmes au Fort qu'ils visiterent de tous côtez pour le piller. Ce Commandant leur demanda pourquoi leur jeunesse paroissoit si effrayée dans le temps même qu'il venoit voir ses freres pour leur donner la vie. Un chef se levant fit retirer les guerriers ausquels il dit de camper. Le camp étant fait on appella les plus considerables, & on leur dit que l'on étoit venu leur donner avis que les Miamis, les Outagamis, les Islinois, les Masкoutechs & les Kikabous, avoient formé une armée de quatre mille hommes pour leur livrer combat, qu'elle faisoit trois marches, l'une vers Missisipi, l'autre à une journée dans la profondeur des terres, en la côtoyant d'un bord, & l'autre à pareille distance de l'autre : que l'on avoit arrêté ce torrent qui les alloit emporter, que les trouvant par hasard en ce lieu on les exhortoit de retourner à leur famille & de chasser aux Castors. Ils répondirent avec assez de fierté qu'ils étoient partis pour mourir, & puisqu'il y avoit des hommes ils s'alloient battre contr'eux, qu'ils n'iroient pas loin sans en trouver. On fit une traite de quelque Pelleterie. Aprés qu'elle fut finie ils envoyerent querir Perrot à leur camp, à qui ils témoignerent la joye de ce qu'il avoit dit qu'ils trouveroient leurs ennemis, le

priant de souffrir qu'ils continuassent leur route. Il se servit de toutes sortes de moyens pour les en dissuader ; mais ils répondirent encore qu'ils étoient partis pour mourir, que l'Esprit leur avoit donné des hommes à manger, à trois journées des François, & que Perrot leur avoit supposé faux, puisque leurs Jongleurs avoient apperçû de fort loin de grands feux, ils indiquerent même les endroits. Il y en avoit un en deçà & à côté dans les terres, un autre un peu plus éloigné & plus grand dans la profondeur, & un troisiéme qu'ils croyoient être le feu des Outagamis. Tout ce qu'ils alleguerent étoit vrai, car les cinq cabanes des Maskoutechs étoient à trois journées de l'établissement François ; leur village étoit à côté, le Fort des Outagamis vis-à-vis, les Miamis & les Islinois étoient beaucoup plus loin : on croit que le démon parle souvent aux Sauvages, nos Missionnaires, même prétendent l'avoir reconnu en plusieurs occasions. Il y avoit beaucoup de vrai-semblance que le malin esprit s'étoit communiqué à leurs Jongleurs. On se servit d'autres expediens pour les arrêter. Perrot leur jetta, à ce que l'on tient, deux chaudieres & quelques autres marchandises, en leur disant j'aime vôtre vie, car je suis seur que vous serez

défaits, vôtre diable vous a trompé. Ce que je vous ai dit est vrai, car j'ai veritablement arrêté les Nations qui m'ont obéï & vous voulez passer outre, je vous ferme le chemin que vous voulez tenir, mes freres, je ne veux pas qu'il soit ensanglanté. Si vous tuez les Outagamis ou ses Alliez, vous ne le pouvez faire que je ne sois frapé auparavant: s'ils vous tuënt ils me tuënt pareillement, car je les tiens sous une de mes aisselles, & je vous tiens sous l'autre, pouvez-vous leur faire du tort sans m'en faire. Il tenoit le même Calumet qu'ils lui avoient chanté lorsqu'il fit la découverte de cette nation, il le leur presenta pour fumer, mais ils le refuserent. L'affront qu'ils lui firent étoit si grand qu'il jetta le Calumet à leurs pieds & leur dit, faut-il que j'aye accepté un Calumet que des chiens m'ont chanté, & qui ne se souviennent plus de ce qu'ils m'ont dit, ils m'ont choisi en me le chantant pour leur Chef, & m'ont promis de ne faire jamais aucuns mouvemens contre leurs ennemis quand je le leur presenterois, & ils veulent me tuër aujourd'hui. Il ne l'eut pas plûtôt jetté qu'un Chef de guerre se leva & lui dit qu'il avoit raison. Il le presenta au Soleil faisant des invocations, & voulut le lui remettre

entre

entre les mains. Il répondit qu'il ne vouloit pas le recevoir qu'ils ne l'eussent assuré qu'ils mettroient bas les armes. Ce Chef l'attacha à une perche dans la court du Fort, le tournant du côté du Soleil, & fit assembler tous les principaux dans sa tente ausquels il fit consentir de ne pas passer outre. Il y fit appeller Perrot & envoya chercher ce Calumet qu'il mit devant lui un bout en terre & l'autre sur une petite fourche pour le tenir droit, il tira de son sac de guerre une paire de souliers des plus propres, il le déchaussa & le lui mit lui-même. Il lui presenta ensuite un plat de raisins, il lui en mit par trois fois à la bouche. Aprés qu'il lui en eut fait manger il prit ce Calumet & lui dit: je me souviens de tout ce que les hommes t'ont assuré quand ils t'ont presenté ce Calumet, nous t'écoutons à present, tu nous ôte la proye que l'Esprit nous avoit donné, tu donne la vie à nos ennemis, faits-nous ce que tu leur faits maintenant, & empêche qu'ils ne nous tuënt quand nous serons dispersez à la chasse du Castor que nous allons faire; le Soleil est témoin de nôtre obeïssance.



CHAPITRE XX.

Trois cens Outaouaks forment le dessein de surprendre les nations du Sud, qui sont dans une entiere secularité. Difficulté que l'on eût de rompre ce dessein, qui auroit porté beaucoup de préjudice à la Colonie Françoise.

TOut fut calme par la bonne conduite du sieur Perrot qui retourna à son établissement, il raconta aux Maskoutechs qui étoient venus au devant de lui tout ce qu'il avoit fait auprés des Nadouaissioux en leur faveur & de leurs Alliez, il les obligea de s'établir à deux journées de lui avec les Kikabous, auprés d'un village de Miamis, afin que si par hasard les Nadouaissioux manquoient à leur parole ils pussent se trouver en état de leur resister. Ils détacherent quarante guerriers contre les Iroquois dont ils rapporterent douze chevelures.

On fit la découverte de la Mine de plomb qui se trouva fort abondante, mais difficile à tirer, parce qu'elle est entre deux rocs que l'on peut cependant miner, il a peu de crasse & est aisé à fondre, il diminuë de la

moitié sur le feu, & si on le mettoit dans un fourneau le déchet ne seroit que du quart.

Les Outaouaks voyant que tout étoit tranquille parmi les nations du Sud, jugerent bien qu'il leur seroit aisé d'y porter le fer & le feu, l'Alliance qu'ils avoient envie de contracter avec les Iroquois leur tenoit toûjours fort à cœur, quelque ascendant que pussent avoir les Jesuites sur leur esprit, & quelque ménagement qu'eût Mr de Louvigni pour les tenir soûmis aux ordres de Mr de Frontenac, rien ne pût prévaloir à leur caprice. Ils partirent de Michilimakinak au nombre de trois cens, & formerent deux Partis, l'un devoit se joindre aux Islinois contre les Ozages & les Kancas, & l'autre devoit se disperser dans le païs des Nadouaissioux. Leur politique ne pouvoit être que trés préjudiciable aux interêts de la Colonie Françoise, qui se seroient vûs frustrez du secours general de toutes les nations du Sud contre l'Iroquois. Lors qu'ils furent arrivez à la Baye des Puans ils ne purent s'empêcher de s'écrier qu'ils trouvoient dans leur chemin un lieu bien escarpé, qu'ils ne croyoient pas pouvoir escalader n'y renverser. Voila, disoient ils, Metaminens qui va mettre des jambes de fer, & qui vou-

dra nous obliger de retourner sur nos pas; faisons un effort, peut-être que nous les surmonterons. Ils se souvenoient qu'ils les avoient arrêtez à Michilimakinak lors qu'ils se déclarerent contre les François, aprés l'expedition des Iroquois dans l'isle de Montreal. L'aprehension où ils étoient qu'il n'aigrit l'esprit de quelques nations particulieres de ces quartiers les faisoit parler de même. Monsieur de Louvigni avoit eû la précaution de lui mander qu'il engagea les Outagamis dans nos interêts, il savoit qu'il pouvoit beaucoup dans une occasion de cet éclat. Perrot eût assez de prudence de ne pas parler aux Outaouaks de leur entreprise, il demanda seulement à quelques Chefs de guerre s'ils n'avoient pas de lettres à lui donner de Michilimakinak? Ils lui dirent que non, & qu'ils alloient querir les os de leurs morts chez les Nadouaissioux, esperant qu'il agréeroit leur dessein comme l'avoit fait les Peres Jesuites & Mr de Louvigni. Il leur fit bon visage & les fit fumer, sans leur parler d'autre chose. On lui nomma en secret le Chef qui lui avoit caché une de ses lettres, il l'alla trouver la nuit & lui demanda pourquoi il ne lui avoit pas donné? Crois-tu, lui dit-il, que l'Esprit qui a fait l'Ecriture ne sera pas fâché que tu me l'as déro-

bée ? Tu vas en guerre, es-tu immortel ? Ce Chef ne laissa pas d'être un peu surpris, s'imaginant que l'autre avoit eû quelque revelation au sujet de cette lettre, il la lui rendit & lui en demanda la lecture le lendemain. La substance étoit qu'il arrêta absolument les Outaouaks, ou que s'il ne le pouvoit faire il les rendît suspects aux Outagamis. Le Chef des Puans étoit extrémement ami des François, ausquels il offroit tous ses services : il étoit bien persuadé que s'ils passoient outre, toutes les nations les suivroient indubitablement, & qu'il se formeroit un parti de deux mille guerriers. Tous les considerables de cette nation voulurent être témoins des discours qu'il alloit leur tenir, & ce fut de cette maniere qu'il leur parla, tenant son Calumet à la main, & ayant douze brasses de tabac à ses pieds.

*Cinagots, Outaouaks, & vous autres guerriers, je m'étonne qu'aprés m'avoir assuré l'année derniere que vous n'auriez d'autre volonté que celle d'*Onontio*, vous vouliez ternir sa gloire en lui ôtant les forces que j'ai eû de la peine à lui procurer. Quoi ! vous qui êtes ses enfans vous êtes les premiers qui vous revoltez contre lui. Je viens d'un païs où j'ai attaché un beau Soleil pour éclairer toutes les nations que j'ai vûës qui*

laissent leurs familles en repos sans apprehender d'orages, pendant que les guerriers chercheront à venger les os de leurs morts chez les Iroquois, & vous y voulez faire élever des nuages qui susciteront des éclairs & des tonnerres pour les foudroyer, & peut-être pour nous détruire nous même. J'aime la Paix dans mon païs, j'ai découvert cette terre, Onontio *me l'a donnée en garde, & m'a assuré de toute sa jeunesse pour punir ceux qui voudront l'ensanglanter. Vous êtes mes freres, il vous demande le repos: Si vous voulez aller en guerre contre les Nadouaissioux passez par Chagouamigon, dans le lac superieur où vous avez commencé la guerre avec lui. Que dira-t'il quand il apprendra les mouvemens que vous faites pour lui ôter le secours qu'il attend de vous & de ses autres enfans que vous voulez débaucher. Vous ne vous souvenez pas que vos Ancêtres se servoient autrefois de Pots de terre, de Haches & de Couteaux de pierres & d'Arcs, dont il faudra que vous vous serviez encore s'il vous abandonne. Que deviendrez-vous s'il se met en colere, il a entrepris la guerre pour vous venger, il l'a soûtient contre de plus forts que vous, sachez qu'il est maître de la Paix quand il voudra: l'Iroquois la lui demande, elle seroit faite s'il n'apprehendoit que vous n'en*

fussiez les victimes, & que cet ennemi ne déchargea sur vous sa vengeance pour satisfaire aux manes de tant de familles qu'il sacrifie à votre sujet. Quelles seront vos excuses pour vous défendre devant lui de tout ce qui vous alleguera : cessez cette marche qu'il vous défend, je ne vous blanchis pas le visage noir de guerriers, je ne vous ôte pas son Casse-tête n'y son Arc que je vous ai donné de sa part, je vous recommande de vous en servir contre l'Iroquois & non contre d'autres. Quoique vous transgressiez ses ordres croyez que l'Esprit qui a fait tout, qui est maître de la mort & de la vie, est pour lui, & qu'il saura bien faire ressentir votre desobeïssance si vous ne consentez à mes demandes.

Il alluma son Calumet & leur jettant les douze brasses de tabac il continua.

Fumons ensemble si vous voulez être enfans d'Onontio, *voila son Calumet, je ne manquerai pas de l'avertir de ceux qui voudront le mépriser.*

Il le leur presenta mais il y eut un Chef de guerre qui le refusa, ce sujet fut plus heureux qu'on ne se l'étoit persuadé. Les Puans voyant qu'il ne s'agissoit plus que d'appaiser celui-ci, lui presenterent le Calumet, & lui firent present de six chaudieres, avec deux Colliers de Porcelaine :

ils firent le lendemain un Festin solemnel aux Outaouaks, & leur chanterent le Calumet.

Dans le moment que ces trois cens guerriers s'en retournoient à Michilimakinak, un jeune guerrier se détacha avec plusieurs de ses camarades pour continuër leur route contre les Nadouaissioux ; les Outaouaks qui avoient bien voulu oublier tous leurs ressentimens, furent si choquez de leur procedé qu'ils jetterent tout leur équipage dans la riviere & traînerent leur canot à plus de cent pas dans la terre.



CHAPITRE XXI.

Le long sejour de quatre canots Outaouaks à Montreal, donne de mauvaises impressions aux affaires des François.

IL n'y eût que les Nepiciriniens & les Kikabous qui prirent les interêts de la Colonie au milieu de cette grande Revolution : ils marcherent contre les Iroquois, ils en apporterent quelques chevelures qu'ils presenterent aux Commandans de Michilimakinak. L'on vit arriver quelques jours aprés d'autres canots qui avoient enlevé un Iroquois ; il fut affranchi devant que d'être débarqué, ce qui étoit contre les Loix de la guerre, qui demandent que l'on tienne un Conseil general pour déliberer de la mort ou de la vie d'un prisonnier. L'on connût que ce procedé ne venoit que de la part des Outaouaks, ils avoient malicieusement instruit cet Affranchi sur plusieurs griefs qu'ils inventerent contre la nation Françoise. Il dit que ses gens avoient livré un Combat aux environs de Montreal, ou quatre cens François avoient été tuez, & qu'*Onontio* n'avoit osé sortir de la Ville.

Ce recit mêlé de paroles outrageantes faisant connoître la mauvaise intention de ces peuples, il étoit à propos d'avoir un éclaircissement sur toutes les insolences que l'on entendoit dire de toutes parts. Les Chefs les plus considerables voulurent se justifier : il y en avoit à la verité qui n'avoient pas participé à cette division, l'auteur étoit celui qui paroissoit le moins opposé à nos interêts, lequel caufoit neanmoins tous ces desordres. Il fit assembler un Conseil general où tous les Nepiciriniens furent appellez, ils vinrent trouver les François avec cinq Colliers, les priant par le premier de vouloir oublier leur égatement. Ils les assurerent par le second qu'ils s'unissoient au corps de leur pere pour ne jamais s'en détacher. Par le troisiéme, qu'il les connoîtroit au Printemps prochain par les Partis qu'ils envoyeroient contre l'Iroquois. Par le quatriéme, qu'ils se soûmettoient à *Onontio*. Et par le cinquiéme, qu'ils renonçoient à l'Anglois & à son Commerce.

On leur répondit par cinq presens sur tout ce qu'ils avoient dit, & on leur remontra que la traite avec l'Anglois qu'ils recherchoient avec tant d'avidité, les feroit livrer entre les mains de l'Iroquois, qui ne cherchoit qu'à les tromper.

Le long sejour que firent quatre canots à Montreal, que l'on avoit envoyez pour savoir des nouvelles de la Colonie, leur fit soupçonner que les affaires alloient mal; ils firent un Festin dans le village où il ne se trouva que les Chefs : un François qui passa par là y fut appellé, le plus distingué d'entr'eux lui dit : *Toi qui te mêle de nous contrarier, Jongle pour savoir ce que sont devenus nos gens que ton Chef a envoyez dans ton païs pour y être mangez.* Ce Sauvage avoit eû des liaisons secrettes avec les Anglois pour leur susciter l'entrée du commerce du Castor; il leur en fit present de dix paquets, comme un gage de la parole qu'il leur avoit donnée. Toutes les nations Alliées n'agissoient que par son ordre, il étoit le mobile de tout ce qui se faisoit chez ces peuples, il s'étoit rendu si recommandable que l'on suivoit aveuglement tout ce qu'il demandoit. Il avoit été emmené Esclave dès son enfance. Ce François auquel il dit de Jongler, répondit *que les François n'avoient pas accoûtumé de les manger, que s'il étoit un Chef il lui répondroit, mais qu'il étoit un Esclave, que ce n'étoit pas un chien comme lui avec qui il faisoit comparaison, lui qui portoit la parole d'un des plus grands Capitaines dont il eût jamais entendu parler.*

Vous voyez vous autres, reprit ce Sauvage, *les insultes que je reçois dans notre village de celui qui nous ôte notre repos, lors que je veux soûtenir notre interêt commun.* Tous les conviez commencerent à murmurer, les choses auroient peut-être tourné au desavantage du François s'il n'eût trouvé dans le moment quelque expedient pour leur rendre odieux ce Chef même. Il avoit été Esclave d'un nommé Jason, dont j'ai déja parlé, qui avoit été le premier par le Nord aux trois Rivieres, second gouvernement du Canada, & qui par tous les services qu'il avoit rendus à la nation en avoit été choisi le grand Chef. Il laissa à sa mort plusieurs enfans qui ne purent soûtenir cette qualité, parce que cet Esclave qui fut affranchi s'étoit acquis par son esprit l'estime generale de tous ces peuples. Ce François, dis-je, commença à s'écrier au milieu du Festin, *Où es-tu Talon? où es tu Brochet?* Encore un grand Chef. *Vous étiez les deux qui dominiez sur tout ce païs, vôtre Esclave a usurpé votre autorité, & rend vos enfans ses Esclaves, quoi qu'ils doivent être les veritables maîtres, mais je sacrifierai tout pour les soûtenir, & Onontio nous secondera, qui saura les remettre dans le rang qu'ils doivent tenir.* A peine eut-il parlé que

les Fils & les Parens de ces deux Chefs se leverent & prirent le parti du François, menaçant ce seditieux, & peu s'en falut qu'ils n'en vinssent à de grandes extremitez. Ces jeunes Chefs se ressouvenant quels avoient été leurs Ancêtres, obligerent ce vieillard de faire satisfaction au François, & la crainte qu'il eut aussi d'être exposé à de fâcheuses suites, l'obligea de prier les Peres Missionnaires de racommoder toutes choses.

Les François ne savoient eux-mêmes que penser du retardement de ces canots, enfin ils arriverent aprés trois mois d'alliance; ils rapporterent qu'il s'étoit donné un Combat à la prairie de la Madeleine, à trois lieuës vis-à-vis Montreal, contre les Iroquois & les Anglois, où nous eûmes tout l'avantage : on peut dire que les derniers furent extrémement maltraitez.

Ces nouvelles firent quelque impression sur l'esprit des Outaouaks, mais les Miamis de la riviere de saint Joseph oublierent aisément ce qu'ils avoient promis d'executer contre les Iroquois. Ils ne songeoient plus qu'à donner entrée aux Loups qui avoient un commerce ouvert avec les Anglois. Ceux de Maramek furent un peu ébranlez. On les fit ressouvenir qu'on leur avoit livré l'Arc & le Casse-tête d'*Onontio*

pour frapper sur l'Iroquois & vanger leurs morts. On leur fit le recit du Combat de la Prairie, & de la levée du Siege de Quebec par les Anglois, qui y étoient venus avec toutes les forces de la Nouvelle Angleterre. Votre pere, leur disoit-on, ne cesse de travailler pour votre repos, vous avez toûjours été dans l'inaction depuis qu'il a entrepris la guerre contr'eux. L'Esprit favorise ses armes, ses ennemis le redoutent, il ne veut pas les écouter, on leur conseilloit de se servir de son appui pendant qu'il vouloit les favoriser, on leur dit qu'il auroit lieu de se plaindre de leur indifference pendant qu'il sacrifioit sa jeunesse : ils promirent d'envoyer trois cens guerriers qui n'épargneroient pas les Loups n'y les Anglois. Les Maskoutechs qui avoient paru prendre si fort nos interêts, donnerent des preuves bien contraires de leur fidelité, ils s'amuserent à faire des courses sur les terres des Nadouaissioux, où ils enleverent des Puans & des Ayoës qui y avoient fait leur établissement, sans s'embarasser si ces deux nations leur étoient alliées. La jalousie qu'ils eurent de ce que quelques François avoient promis de traiter des marchandises chez les Miamis preferablement chez eux, leur inspira d'envoyer à ceux-ci dix grandes

chaudieres, pour leur dire de se défier des François qui devoient former un gros parti d'Abenaguis & de leurs Alliez, pour faire coup sur leurs familles, aprés qu'ils se seroient mis en marche contre les Iroquois. Ce present arrêta tous les partis, il n'y eut que leur Chef qu'il se détacha avec quatre-vingt guerriers. Les Outagamis qui avoient été fort tranquilles nonobstant la parole qu'ils avoient donnée de se joindre avec quelque nation contre l'ennemi commun, promirent de le faire lors que les Sakis, les Puans, & les Pouteouatemis partiroient. On leur donna pour cet éfet une chevelure d'Iroquois avec un fusil: Voila, leur dit-on, un Iroquois que l'on vous donne à manger, cette chevelure est la tête & ce fusil est son corps; on veut savoir si vous êtes François ou Iroquois afin de le mander à *Onontio*: Si vous allez en guerre l'on vous croira François, si vous n'y allez pas l'on vous déclare ennemi.

CHAPITRE XXII.

Les Maſkoutechs veulent brûler un François qu'ils diſoient être Sorcier. Les Hurons & les Outaouaks croyent avec trop de bonne foi que les Iroquois ſont leurs veritables amis : ceux-ci les trompent. Les Outaouaks vont en parti ſur les Iroquois. Les François invitent la nation Outaouakſe de venir boire du boüillon d'un Iroquois. Deſcription de ce cruël tourment.

LE grand éloignement où nous nous trouvions de tous ces Alliez étoit un obſtacle pour leur faire faire tous les mouvemens que nous aurions pû ſouhaiter. Les François qui ſe trouvoient chez eux, ſoit pour leur faciliter le Commerce, ſoit pour les entretenir dans une parfaite union, étoient même expoſez à bien des diſgraces. On vit Perrot ſur le point d'être brûlé par les Maſkoutechs, qui avoient reçû tant de bienfaits de ſa part. Cette nation inſatiable de tout ce qu'elle voyoit, l'envoya prier de venir traiter du Caſtor à leur village, un Chef des Pouteouatemis l'accompagna. A peine y fut-il avec ſix

François que l'on ſe rendit maître de toutes leurs marchandiſes ; ils eurent plus d'inhumanité pour lui que pour le dernier de leurs Eſclaves. C'eſt une maxime parmi toutes les nations de donner aux priſonniers les premiers morceaux de ce que l'on mange, mais ceux-ci affectoient de ne lui rien donner. Un de leurs Chefs ne pût s'empêcher de ſe plaindre qu'il n'auroit pas la force de ſouffrir le feu s'ils n'avoient pas plus de ſoin de lui : ils vouloient le ſacrifier aux manes de pluſieurs de leurs gens qui avoient été tuez dans pluſieurs occaſions, ils diſoient qu'il étoit auteur de leur mort. Un guerrier qui lui vint prononcer ſon Arrêt lui dit que l'on avoit voulu le brûler dans le village, mais qu'une partie ne devoit pas être témoin de cette execution. Tu partiras, diſoit-il, au Soleil levant, tu ſeras ſuivi de prés, & à midi tu ſeras brûlé dans la campagne, tu es un Sorcier qui nous a fait mourir plus de cinquante de nos gens pour ſatisfaire aux ombres de deux François que nous avons tuez à Chikagon. Si tu t'étois vangé ſur deux ſeulement nous n'euſſions rien dit, car le ſang doit être payé par le ſang, mais tu es trop cruel, tu vas donc être la victime qui leur ſera immolée. Il falloit bien de la conſtance dans une ſi terrible con-

joncture. Le Chef Pouteouatemis chanta aussi la chanson de mort la veille du départ, & on les fit sortir le lendemain du village avec les autres François, qui plaignoient leur mauvaise destinée. Pendant que l'on s'amusoit dans le village à faire le partage de tous leurs éfets ils avancerent un peu dans un chemin frayé, puis ils s'aviserent de faire plusieurs fausses routes sans se quitter de vûë. On détacha aprés eux des guerriers qui ne purent suivre leur piste; l'on ne sait s'ils ne pûrent veritablement les découvrir, ou s'ils affecterent de ne les pas trouver. Quoiqu'il en soit, un Miamis qui avoit épousé une Maskoutече ayant vû partir ces guerriers, en donna avis aussi-tôt à sa nation que Perrot avoit été pillé & brûlé des Maskoutechs. Le Chef des Miamis étoit pour lors en guerre contre les Iroquois : les Miamis n'attendirent que le moment de son arrivée pour vanger cette mort. Les nations de la Baye en furent aussi avertis, & voulurent prendre le casse-tête pour châtier ces peuples. Perrot arriva heureusement chez les Puans, où il dressa d'abord des chaudieres de guerre, comme pour aller chercher ce qu'on lui avoit pris, & tuër quelques Maskoutechs, mais comme il s'agissoit d'entretenir tous ces peuples,

dans l'envie qu'ils avoient de s'attacher à l'ennemi commun, il les obligea de suspendre leurs ressentimens en faveur de la nation Françoise.

On commença de toutes parts à faire la guerre tout de bon aux Iroquois. Les Outaouaks envoyerent de tous côtez des Partis contr'eux, ils en tuërent & prirent plus de cinquante pendant l'Eté. Les Miamis de Muramik enleverent huit *Loups*, ausquels les Anglois avoient donné quantité de presens : ils en donnerent quatre au Commandant de la riviere de saint Joseph, & destinerent les autres aux François de leurs amis qui leur avoient rendu plusieurs services. Monsieur de Louvigni envoya trente-huit hommes pour les aller querir, avec ordre d'engager les Miamis de les faire mettre à la chaudiere si l'on ne pouvoit les amener à Michilimakinak, mais ceux de saint Joseph les avoient enlevez. La nation des *Loups* étoit entierement dans les interêts des Anglois, qui vouloient se servir d'eux pour entrer chez nos Alliez, & les Iroquois profiterent de cette union. L'on ne pouvoit donc prendre trop de mesures pour empêcher aux uns le commerce du Castor, & se prévaloir des actes d'hostilité des autres. On fit present de cinquante li-

vres de poudre aux Miamis de Maramek, pour les engager dans nos interêts. Ils se mirent en marche au nombre de deux cens, qui se separerent en quatre, aprés avoir separé la poudre entr'eux. Il se fit un Festin solemnel le lendemain de leur départ par ordre de Ouagikougaïganea, le grand Chef, pour obtenir de l'Esprit un heureux retour, ils dresserent un Autel sur lequel ils mirent des peaux d'Ours en maniere d'Idole, dont ils avoient barboüillé les têtes d'une terre verte, à mesure qu'ils passoient devant ils faisoient des genuflexions; tout le monde étoit obligé d'assister à cette Ceremonie. Les Jongleurs, les Medecins, & ceux qui se disoient Sorciers, tenoient le premier rang, ils tenoient à la main leurs sacs de medecine & de jonglerie : ils jettoient, disoient-ils, le Sort sur ceux qu'ils vouloient faire mourir, & qui feignoient tomber morts. Les Medecins leur mettoient des drogues entre les lévres & paroissoient les ressusciter aussi-tôt en les remuant rudement, celui qui faisoit la figure la plus grotesque s'attiroit le plus d'admiration, ils dansoient au son des Tambours & des Gourdes, ils formoient comme deux partis ennemis qui attaquent & se défendent dans un Combat : ils avoient pour armes

des peaux de Couleuvres & de Loutres, qu'ils disoient donner la mort à ceux sur lesquels ils jettoient le Sort, & qu'ils rendoient la vie à ceux qu'ils vouloient. Le maître de la Ceremonie, accompagné de deux vieillards & de deux femmes à ses côtez marchoit avec gravité, allant avertir dans toutes les cabanes du village que la Ceremonie devoit bien-tôt commencer. Ils faisoient l'imposition des mains sur tous ceux qu'ils rencontroient, qui par remerciment leur embrassoient les jambes. L'on ne voyoit que danses, & l'on n'entendoit que des hurlemens des chiens que l'on égorgeoit pour faire les Sacrifices. Les os de ceux que l'on mangeoit étoient ensuite brûlez en maniere d'holocauste. Les personnes qui étoient tuez que l'on ressuscitoit par le Sort dansoient séparément, pendant que les autres demeuroient comme morts. Hommes, Femmes, Filles, & jeunes gens à l'âge de douze ans, tomboient morts ou ressuscitoient, les Jongleurs même, les Medecins & les Sorciers, chacun avoit fait les ornemens les plus propres qu'il pouvoit, les uns se fourroient au fond de la gorge des bâtons d'un pied & demi de longueur, de la grosseur d'un pouce, & faisant semblant d'être morts on les portoit aux Medecins qui les

ressuscitoient & les envoyoient danser, les autres avaloient des plumes de Cigne ou d'Aigle, qu'ils retiroient & tomboient ensuite comme morts, que l'on ressuscitoit aussi ; enfin l'on ne connoissoit dans leurs mouvemens qu'artifices diaboliques.

Le meilleur de cette Fête fut que toutes les richesses du village étoient destinées aux Jongleurs. Les Ceremonies durerent jour & nuit l'espace de cinq jours, ils se mettoient à couvert la nuit, & le jour dans la place publique, où ils abordoient de tous côtez, marchant comme en Procession. On eut beau leur representer que tout ce qu'ils faisoient étoit criminel devant Dieu : ils répondirent que c'étoit le veritable moyen de le fléchir, afin qu'il donna des ennemis à manger à leur jeunesse, qui periroit sans cela s'ils n'observoient cette Solemnité. Un de ces Partis arriva au bout de trente jours ; ils avoient tué plusieurs Iroquois sans perdre un de leurs gens. Ils dirent aux François, croyez-vous que notre Secte nous ait fait écouter de l'Esprit. Les autres Partis revinrent quelque temps aprés avec plusieurs prisonniers, & les Loups que ceux de saint Joseph avoient fait détourner.

Pendant que les Miamis donnoient à Mr de Frontenac des preuves de leur fide-

lité, les Maſkoutechs s'étoient déclarez ouvertement contre les Ayoës ſes Alliez, ils taillerent en pieces tous les habitans de leur grand village. Il en arriva quelques-uns chez les Miamis qui vouloient attirer Perrot chez eux, l'aſſurant qu'ils ſatisferoient au pillage de ſes marchandiſes, mais les Miamis qui ſavoient que l'on vouloit le manger, leur demanderent bruſquement s'ils croyoient qu'il fut un chien, que l'on chaſſe quand il incommode, & que l'on fait revenir à la premiere careſſe que l'on lui fait. Cette nation apprit que tous les peuples de la Baye, les Miamis & pluſieurs autres, avoient voulu vanger l'inſulte qu'ils lui avoient faite, ils lui envoyerent deux Députez pour le prier de ne pas partir de Maramek, où ils vouloient lui parler. Leur chef vint lui-même avec pluſieurs guerriers, il entra dans la cabane de celui des Miamis, où l'on fit aſſembler les plus conſiderables de la nation, & des Kikabous, ils avoient emmené une Eſclave & trois enfans Ayoës, qui firent aſſeoir devant Perrot, & ils lui dirent : *Nous t'avons emprunté tes fuſils qui ont tonné ſur un village qu'ils nous ont fait manger, voila l'effet qu'ils ont produit & que nous t'amenons.* En leur montrant ces Eſclaves.

Ils mirent quarante robes de Caſtors

devant lui, & continuërent de parler ainsi. *Nous t'avons pris un habit pour éblouïr la vûë de nos ennemis & nous faire craindre d'eux, nous te le payons par ce Castor, nous ne te payons pas tes armes & tes marchandises, si tu nous veux recevoir en grace nous savons où il y a du Castor, nous en avons vû dans notre chemin, si nous vivons quelques années tu seras content, car nous n'avons pas prétendu te piller, nous avons seulement pris tes marchandises à crédit.*

On dit à ce Chef que pour appaiser la colere d'*Onontio* il falloit aller enlever un village d'Iroquois, & non pas des gens qui ne leur avoient jamais fait la guerre, qu'ils oublioient aisément leurs morts, que les François vangeoient tous les jours, qu'ils feroient bien d'envoyer à Montreal un de leurs Chefs pour l'appaiser, que son feu étoit allumé pour y recevoir tous ceux qui voudroient se chauffer, & les Iroquois même, quoi que ses ennemis. Qu'au reste ils devoient être persuadez que l'on auroit tiré vangeance de sa nation si l'on n'avoit pas fait suspendre les haches de tous les autres. Un chef resolut d'accompagner ce François à Montreal, pour détourner le ressentiment de Mr de Frontenac : Quarante Miamis l'excorterent jusques à la Baye. Lors qu'ils furent arrivez chez les Outa-

Outagamis on dissuada le Maskoutech de passer outre, parce qu'on lui dit que la maxime des François étoit de faire pendre sans remission les voleurs, & qu'il pourroit bien subir la même destinée pour l'amour de sa nation, ce qui fit qu'il s'en retourna.

Les Anglois qui avoient fait jusques alors toutes sortes de tentatives pour s'insinuër chez les Outaouaks, trouverent la plus belle occasion du monde pour y réüssir. Aussi-tôt qu'ils eurent appris que les Iroquois avoient donné la vie au Fils du Chef des Sauteurs, ils obtinrent sa liberté. Ils avoient crû que son pere étant mort il pourroit lui succeder, & que l'ascendant qu'il auroit sur l'esprit de sa nation seroit un grand moyen pour leur faciliter encore quelque entrée chez leurs voisins. La reconnoissance que cet Affranchi auroit (à ce qu'ils croyoient indubitablement) d'un bienfait si considerable, devoit lui faire entreprendre toutes choses en faveur de ses liberateurs. D'ailleurs les Iroquois prétendoient aussi y en tirer quelque avantage, ils lui donnerent de part & d'autre des Colliers & des presens, pour engager tous nos Alliez de prendre leur parti & de commercer avec eux. Il rencontra les Outaouaks à la chasse au milieu de l'Hiver,

qui s'assemblerent pour savoir l'explication de ces Colliers, & conclurent en même temps de garder le secret. Ils envoyerent *en secret sous terre* quantité de presens aux Sakis & aux peuples de la Baye, pour les obliger de se relâcher de la guerre des Iroquois. On ne voyoit chez eux que visites, mais ils répondirent que toutes ces sollicitations étoient inutiles, qu'ils periroient plûtôt que d'abandonner les interêts des François. Les Sauteurs qui commençoient à connoître que les Iroquois leur avoient donné la vie, se déclarerent contre nos Alliez s'ils vouloient continuër la guerre aux Iroquois. Rien ne pût les faire démordre de leur resolution, ils dirent qu'ils étoient des hommes capables de resister à quiconque voudroient les traverser dans ce qu'ils avoient resolu. Le Commandant de Michilimakinak ayant sçû l'affection des Sakis, les envoya assurer qu'il periroit avec ses François si on les attaquoit, leur offrant même son Fort pour azile. Les Outaouaks, Cinagos, qui s'étoient déclarez en faveur des Sauteurs, craignant que les Sakis ne poussassent loin le ressentiment qu'ils avoient fait paroître contre ceux-ci, voulurent d'un côté les raccommoder avec les Sakis, pendant qu'ils firent de l'autre tout ce qu'ils purent

pour les détourner de la guerre des Iroquois : ils leur firent des presens & leur donnerent un Calumet qui disoit que leurs morts étoient ensemble chez les Nadouaissioux, qu'étant parens ils devoient suspendre leurs haches cette année, les assurant de les épargner l'année prochaine s'ils vouloient retourner en guerre.

Les Outaouaks gardoient toûjours le secret du Collier que les Iroquois avoient donné aux Sauteurs, & pour ne pas paroître suspect aux François ils témoignerent à Mr de Louvigni qu'ils l'avoient reçû pour avoir la Paix, qu'on les sollicitoit d'en être les Mediateurs auprés d'*Onontio*, ils voulurent l'engager d'accepter lui-même ce Collier, puisqu'il commandoit à Michilimakinak : il s'en excusa & il leur fit comprendre qu'ils devoient aller le lui presenter ; ils ne balancerent pas de lui envoyer des Députez, qui profiterent du depart des Sakis.

On peut dire que les Hurons & les Outaouaks étoient dans un trés-grand aveuglement sur tout ce qui regardoit les Iroquois, qu'ils croyoient être veritablement de leurs amis, car pendant qu'ils faisoient tout ce qu'ils vouloient pour leur donner des preuves essentielles de leur amitié, ceux-ci cherchoient sous main les occa-

ſions de les ſurprendre. Aprés le départ de ces Députez les Hurons prirent deux Iroquois qu'ils renvoyerent dans leur païs avec beaucoup de preſens, pour témoigner à leur nation que celle des Outaouaks n'avoit rien de plus à cœur que leur alliance, les congratulant en même temps d'avoir donné la vie aux Sauteurs, mais les Iroquois n'agiſſoient pas de ſi bonne foi.

Dabeau, François Eſclave parmi eux depuis quelques années, s'étant trouvé avec une bande de guerriers, qui cherchoient à faire coup ſur tout ce qu'ils rencontreroient, reſta ſeul avec huit des leurs & deux femmes : il les tua tous pendant qu'ils dormoient, & emmenoit les femmes au premier village de nos Alliez qu'il auroit pû rencontrer, lors qu'il trouva deux Hurons à la chaſſe du Caſtor. La crainte qu'il eût d'être lui-même aſſaſſiné par des gens qui auroient pû s'approprier le coup qu'il avoit fait, l'obligea de leur faire preſent de ces deux Eſclaves & des chevelures qu'il avoit apportées. Il s'embarqua avec eux pour Michilimakinack. L'arrivée de ces deux femmes donna beaucoup d'éclairciſſement, la nation conçût de l'indignation de ſe voir abuſée de la ſorte. L'on détacha auſſi-tôt un parti qui

fit main basse sur treize Iroquois qui venoient en guerre chez eux, ils en tuërent cinq & en prirent sept, il ne s'en échapa qu'un. Comme l'on savoit qu'il s'étoit fait un accord entre les Hurons & les Iroquois de donner reciproquement la vie aux prisonniers que l'on feroit, l'on remarqua qu'ils en vouloient user de même à l'égard de ceux-ci. Quelques François voyant qu'ils mettoient pied à terre en poignarderent deux avec leurs coûteaux, les Hurons firent sauver les cinq autres dans leur village & prirent les armes : le desordre vint general, les Outaouaks demeurerent neutres, s'étant mis à l'écart pour être spectateurs du combat. Nansouakouet seul ami des François fit assembler ses guerriers pour soûtenir leur parti en cas que l'on en vint aux mains. Les Hurous qui connoissoient la generosité des François, incapables de faire du mal à ceux qui étoient entre leurs bras, accoururent à notre Fort pour y trouver un azile. Les Hurons ne pousserent pas plus loin leurs violences : les Anciens prierent le Commandant de ne pas prendre garde à l'insolence de leurs jeunes gens, ils lui emmenerent le Chef du parti Iroquois pour en faire ce qu'il jugeroit à propos. Quoique le caractere du François soit ennemi de l'inhumanité, on

ne pût se dispenser d'en faire un exemple public. Les graces continuelles que leur faisoient nos Alliez, qui dans le fond du cœur étoient plus nos ennemis que les Iroquois même, ne faisoient qu'entretenir de part & d'autre des ménagemens secrets qu'il y avoit entr'eux; & pour aigrir du moins l'esprit de ceux-ci on jugea à propos de sacrifier ce Chef. On invita pour cet éfet tous les Outaouaks, pour me confirmer à leur maniere de parler, *à boire du boüillon de cet Iroquois,* on plata un poteau où il fut attaché par les pieds & les mains, avec assez de liberté pour se remuër à l'entour, on alluma un grand feu proche de lui où l'on fit rougir des instrumens de fer, des canons de fusil, & des poëles, pendant qu'il chantoit sa chanson de mort. Tout étant prêt un François commença à lui passer un canon de fusil sur les pieds, un Outaouak en prit un autre, ils le grillerent les uns aprés les autres jusqu'aux jarets pendant qu'il continuoit de chanter tranquillement. Il ne pût s'empêcher de faire de grands cris quand on lui frotta les cuisses avec des poëles toutes rouges, il s'écria que le feu étoit de valeur. Toute l'assemblée des Sauvages se mocqua de lui dans ce moment, avec des huées qu'on lui faisoit, lui disant tu es un Chef de guerre

& tu crains le feu, tu n'eſt pas un homme. On le tint dans les tourmens l'eſpace de deux heures ſans lui donner de relâche, plus il ſe deſeſperoit & ſe donnoit de la tête contre le poteau, plus on lui faiſoit des railleries. Un Outaouak voulut rafiner dans ce genre de ſuplice, il lui fit une eſtafilade depuis l'epaule juſqu'au jaret, mettant de la poudre le long des cicatrices où il mit le feu. L'Eſclave ſentit encore le mal plus vivement qu'il n'avoit fait les autres, & comme il ſe trouvoit extrémement alteré on lui donnoit à boire, non pas tant pour éteindre ſa ſoif que pour prolonger ſon ſuplice. Quand on vit que ſes forces commençoient à s'épuiſer un Outaouak lui enleva la chevelure qu'on lui laiſſa pendre derriere le dos; il mit dans un grand plat creux du ſable ardent & des charbons tout rouges dont on lui couvrit la tête; on le délia enſuite & on lui dit *tu as la vie.* Il ſe mit à courir comme un homme ivre, tombant & ſe relevant : on le fit aller du côté du Soleil couchant (païs des ames) lui fermant le paſſage du levant, & on ne lui donna que la diſtance pour marcher où l'on vouloit qu'il alla. Il ne laiſſa pas d'avoir encore aſſez de vigueur pour jetter des pierres à tort & à travers ; enfin on le lapida & chacun emporta ſa grillade.

Les esprits les plus irritez se calmerent depuis le depart des Deputez qui portoient à Mr. de Frontenac le Collier du Sauteur: l'on tenta plusieurs fois d'en prendre le veritable sens, & la réponse que les Outaouaks & les autres nations firent aux Anglois & aux Iroquois. Il se trouva un François à Michilimakinak qui étoit intime ami d'un des principaux Chefs du Conseil de nos Alliez, qui l'assura d'une entiere protection de la part d'*Onontio.* Comme l'homme fait connoître volontiers ses pensées au milieu de la joye, celui-ci se trouvant échauffé d'un peu d'eau de vie, promit au François de se rendre le lendemain dans un bois où il lui diroit en confidence le fort & le foible de toutes choses, ils s'y rendirent tous deux. L'Outaouak lui déclara que les Anglois avoient envoyé aux nations quatre Colliers: ils leur mandoient par le premier qu'ils feroient un établissement dans le lac Herier, où ils viendroient traiter. Le second les prenoit sous leur protection. Par le troisiéme ils oublioient le pillage qu'ils avoient fait de concert avec les François sur leurs guerriers qui alloient à Michilimakinak: Et par le quatriéme ils promettoient de donner leurs marchandises à meilleur marché qu'*Onontio*, qui étoit un avare qui les voloit.

Quand aux Iroquois ils leur en avoient envoyé huit. Le Premier disoit qu'ils se souvenoient de la Paix qu'ils avoient faite avec la Petite Racine, qu'ils n'avoient pas voulu rompre, quoique leurs freres les Outaouaks les tuassent tous les jours. Ils enterroient par le Second tous les morts que leurs freres avoient tuez. Le Troisiéme attachoit un Soleil au détroit du lac Herier & du lac Huron, qui marqueroit les limites de l'un & de l'autre, & ce Soleil devoit les éclairer dans leur chasse. Par le Quatriéme ils mettoient le sang répandu dans le fond du lac & dans les abîmes de la terre, afin que rien ne fut infecté. Ils envoyerent par le Cinquiéme *leur plat*, afin qu'ils n'eussent qu'un même vaisseau pour boire & pour manger. Par le Sixiéme ils promettoient de manger les bêtes des environs qui seroient communes aux uns & aux autres. Le Septiéme devoit leur faire manger de compagnie du bœuf, voulant dire qu'ils s'uniroient pour faire la guerre aux Miamis, Islinois, & autres nations. Par le Huitiéme ils devoient manger de la chair blanche, parlant des François.

Ce Chef lui dit les réponses des Outaouaks, qui consentirent à toutes ces demandes, & répondirent paroles pour pa-

roles par des Colliers, des Calumets de pierres rouges & des pacquets de Castors. On l'engagea secretement de décendre à Montreal pour voir *Onontio*, qui ne manqueroit pas de sonder les Sauteurs qui étoient partis avec les Députez Outaouaks.



CHAPITRE XXIII.

Grande desolation chez les Nadouaissioux, causé par les Maskoutechs.

LEs Miamis toûjours occupez contre les Iroquois firent un coup de trois cens guerriers, des François qui étoient dans leurs quartiers n'envisageant que leur propre interêt, leur firent acroire qu'*Onontio* vouloit qu'ils chassassent un Hiver au Castor pour traiter des munitions, afin d'entreprendre le Printemps suivant une marche contre l'ennemi commun. Ces avis n'empêcherent pas qu'il ne se forma quelque parti de guerre, ils enleverent douze Iroquois ausquels ils casserent la tête. Se voyans poursuivis par un grand nombre ils en tuërent seize dans une autre occasion. Les Sakis & leurs Alliez faisoient aussi paroître leur fidelité à *Onontio*, il n'y avoit que les Outagamis & les Maskoutechs qui s'éloignoient de tout ce qu'ils lui avoient promis, ils s'acharnoient uniquement contre les Nadouaissioux, quelque Paix qu'ils eussent faite ensemble, & dans quelque embaras où ils se fussent trouvez, dont ils ne s'étoient retirez que

par l'entremise des François. L'on ne pût jamais effacer de leur cœur cette passion de vangeance qui les dominoit, ils se mirent en marche avec toutes leurs familles, ils défirent quatre-vingt cabanes de Nadouaissioux, & taillerent en pieces tout ce qui leur faisoit resistance; ils firent des cruautez inoüies à leurs prisonniers, Ils perdirent quinze hommes dans cette action, & pour s'en vanger ils brûlerent deux cens femmes & enfans. Six François allerent chez eux pour retirer quelques-uns de ces Esclaves, peu s'en falut qu'ils ne passassent eux-même par le feu. Les Miamis furent sensiblement touchez de toutes ces irruptions, ils apprehendoient que les Nadouaissioux voulant en tirer vangeance ne fissent main basse sur eux dans leur route. Comme ils n'avoient aucunement trempé avec les Maskoutechs, ils engagerent Perrot de les aller assurer de la part qu'ils prenoient à leur affliction. Celui-ci fit rencontre d'un parti de Nadouaissioux qui venoit à la découverte contre les Maskoutechs, qui leur dit qu'il trouveroit à huit lieuës au dessus soixante de leurs gens qui formoient un corps de garde avancé, pour voir si leurs ennemis ne reviendroient pas à la charge. Il n'y fut pas plûtôt arrivé qu'ils l'aborderent tous

baignez

baignez de larmes, faiſoient des cris capables de toucher les plus inſenſibles. Aprés avoir pleuré environ une demie heure ils l'enleverent dans une peau d'Ours, le portant juſqu'au ſommet d'une montagne ſur laquelle ils camperent ; ce fut dans ce moment où il parut extrémement touché de leur deſaſtre : il les pria de faire ſavoir ſon arrivée au Fort des François. Six Nadouaiſſioux partirent quelques jours aprés avec lui pour s'y rendre, il paſſa par le village entierement ruïné, où il ne vit que de triſtes reſtes de la fureur de leurs ennemis ; les pleurs de ceux qui étoient échappez de leur cruauté ſe faiſoient entendre de toutes parts. Il ſe trouva pour lors un François qui ſe diſoit un grand Capitaine, il leur avoit perſuadé en étalant pluſieurs pieces d'étoffes, qu'il les developpoit pour faire mourir ceux qui avoient dévoré leurs familles. Cet amuſement ne tendoit qu'à ſe défaire plus facilement de ſes marchandiſes ; mais quand les Nadouaiſſioux apprirent l'arrivée de Perrot ils vinrent le trouver à ce village & le conduiſirent à ſon Fort : il profita d'une occaſion aſſez favorable pour leur preſenter le Calumet de la part des Miamis. Voici de quelle maniere l'on dit qu'il s'énonça.

Chefs, je pleure la mort de vos enfans,

*que l'Outagamis & le Maskoutech en me trompant vous ont ravis, le Ciel a vû leurs cruautez dont il les punira. Ce sang est encore trop frais pour en entreprendre si-tôt la vangeance. Il veut que vous pleuriez pour le fléchir, il s'est déclaré contre vous & il ne vous secondera pas si vous vous mettez en marche cet Eté. J'ai appris que vous vous assemblez pour chercher vos ennemis, ils ne sont qu'un corps & vous attendent de pied ferme. Ils se sont retranchez dans un bon Fort, les Outagamis ont la plus grande partie de leur proye qu'ils massacreront indubitablement si vous paroissez. Je couvre vos morts en leur jettant deux chaudieres, je ne les mets pas dans le fond de la terre, je ne prétends que les mettre à l'abri du mauvais temps jusqu'à ce qu'*Onontio *ait apris votre perte, qui déliberera sur ce qu'il pourra faire pour vous. Je vai le trouver & je ferai mes efforts pour obtenir de lui qu'il vous fasse rendre vos enfans qui sont Esclaves chez vos ennemis: il ne se peut qu'il ne soit touché de compassion. Les Miamis qui sont ses enfans lui ont obeï, quand je leur ai dit de sa part de cesser la guerre qu'ils avoient contre vous, ils ont appris votre affliction & ils pleurent votre desastre, voila leur Calumet qu'ils vous envoyent, ils vous*

mandent qu'ils desaprouvent l'action des Maskoutechs & des Outagamis, ils vous prient de renouveller cette alliance qui est entr'eux & vous, & si vous faites des partis pour aller chercher vos os, ne vous méprenez pas en donnant par hasard dans la route sur leurs familles.

Ce discours fut suivi de pleurs bien ameres, on n'entendoit que cris & chansons de mort, ils prenoient des tisons ardens dont ils se brûloient le corps sans faire aucune grimace, disant plusieurs fois ce terme de desespoir *Kabato, Kabato*, & ils se grilloient avec une constance admirable.

Perrot leur ayant donné le temps d'accorder aux mouvemens de la nature tout ce qu'un juste ressentiment pouvoit leur inspirer, leur jetta plusieurs brasses de tabac, & leur dit :

Fumez Chefs, fumez guerriers, fumez paisiblement, dans l'esperance que je vous renvoyerai quelques uns de vos femmes & enfans, que je retirerai de la gueule de vos ennemis, remettez toute votre confiance à Onontio, * *qui est le maître de la terre, duquel vous recevrez toute sorte de satisfaction.* Il leur jetta aprés cinq ou six pacquets de coûteaux, & leur dit encore.

Ces coûteaux sont pour écorcher du Ca-

* Monsieur de Frontenac.

*stor & non pour lever des chevelures d'hommes, servez vous en jusqu'à ce que vous ayez dos nouvelles d'*Onontio.

Les François qui les avoient arrêtez pour traiter de leurs Pelleteries, furent contraints de venir au Fort pour vendre leurs marchandises; celui qu'ils avoient regardé comme un grand Capitaine y étant arrivé ils l'allerent trouver, & lui dirent que puisque les étofes qu'il leur avoit étalez causeroient la mort des Outagamis & des Maskoutechs, ils vouloient lui chanter & à Perrot des *Calumets Funebres*, afin qu'ils les aidassent dans leurs entreprises. Nous avons resolu, disoient-ils, de ne pas quitter nos morts que nous n'ayons enlevé un village que nous voulons immoler à leurs ombres. Nous reconnoissons le Miamis pour notre frere, & nous allons envoyer des Députez pour faire la Paix avec lui. Nous n'en voulons pas beaucoup aux Outagamis dans l'enlevement qu'ils ont fait de nos femmes, ils leur ont donné la vie, ils ne les poursuivent pas quand elles desertent de chez eux, il en est arrivé dix qui nous rapportent qu'ils ont un bon cœur, & qu'ils trouvent mauvais que les Maskoutechs ayent mangé tous leurs Esclaves. Voici trois jeunes gens qui viennent d'arriver, lesquels rapportent que

pour un Maſkoutech qui a été tué au combat, ils ont brûlé & mis à mort vingt de nos femmes & enfans, & qu'ils n'ont vécu dans leur retraite que de notre chair.

Ce François dit qu'il étoit prêt de recevoir le Calumet ſi Perrot vouloit accepter l'autre. Les Nadouaiſſioux s'aſſemblerent dans la cabane du Chef de guerre, où ils firent les Ceremonies des Calumets de guerre, dans leſquels ils firent fumer ces deux François, mettant la cendre du tabac dans la terre, invoquant l'Eſprit, le Soleil, les Aſtres, & tous les autres Eſprits. L'on tient que Perrot refuſa ce Calumet, s'excuſant que n'étant qu'un enfant il ne pouvoit rien faire ſans la participation de ſon pere, qu'il étoit venu pour pleurer leurs morts & leur apporter le Calumet des Miamis, qui n'avoient pas trempé dans l'action barbare de leurs ennemis, que s'ils vouloient lui donner un Calumet pour répondre aux Miamis il le leur porteroit, mais qu'il ne pouvoit ſe déclarer contre les Maſkoutechs, qui ſe défieroient de lui, puiſqu'ils ne manqueroient pas d'aprendre qu'on lui auroit chanté des *Calumets Funebres*, qu'il avoit trés grand ſujet de ſe plaindre de leur ingratitude, puiſqu'il avoit couru riſque d'être lui-même brûlé chez eux, mais qu'il falloit tout

remettre à *Onontio*. Les Nadouaissioux avoüerent qu'il avoit raison, ils suspendirent le casse-tête jusqu'à ce qu'ils eussent fait savoir à Mr de Frontenac tout ce qui s'étoit passé. Les Outagamis auroient bien voulu que les François leur eussent emmené quelques Nadouaissioux pour traiter de la Paix, ils étoient fort embarassez de leurs Prisonniers, & ils n'ignoroient pas que leur procedé eut été contre le droit des gens. Les Nadouaissioux ne jugerent pas à propos d'exposer seuls leurs Députez, ils partirent au nombre de trente pour aller aux Miamis, ils sejournerent sur le bord du Missisipi, dans un établissement François, vis-à-vis la Mine de Plomb. On donna avis aux Miamis de l'arrivée des Députez des Nadouaissioux, & ils partirent au nombre de quarante pour les aller joindre. L'entrevûë qui se fit de ces deux Nations se passa en offres de services de la part des uns, & en gemissemens de la part des autres. Les Nadouaissioux verserent (selon leur coûtume) beaucoup de larmes sur la tête des Miamis. Ceux-ci leur firent present d'une de leurs Filles & d'un petit Garçon qu'ils avoient enlevé des mains des Maskoutechs; ils couvrirent leurs morts en leur donnant huit chaudieres, les assurant de leur amitié, & firent fumer les

Chefs, leur promettant de retirer autant qu'ils pourroient de leurs femmes & enfans. Ils eurent (à l'insçu des François) des entretiens secrets pendant une nuit, où les Miamis jurerent l'entiere destruction des Maskoutechs. On envoya dire à un village de Miamis, établi de l'autre côté du Missisipi, que l'on avoit quelque chose à leur communiquer de la part d'*Onontio*; ils vinrent au nombre de vingt-cinq. On leur déclara qu'ils étoient inutils dans le poste où ils s'étoient établis pour soûtenir *Onontio* dans la guerre de l'Iroquois, qu'ils n'auroient plus de munitions de guerre s'ils ne tournoient le casse-tête contr'eux, qu'ils devoient apprehender que les Nadouaissioux ne tombassent sur eux lorsque ils iroient tirer vangeance de leurs morts contre les Maskoutechs: ils promirent de placer leurs feux à Maramek. Ils l'auroient fait dans la riviere de saint Joseph à la sollicitation du Chef de ce quartier, mais le refus qu'il leur fit de poudre & de balles donna une trop mauvaise idée de son avarice pour les engager de s'unir à lui. Les Maskoutechs eurent vent de l'entrevûë des Nadouaissioux avec les Miamis par l'entremise de Perrot, ils conjecturerent que ce ne pouvoit être que l'éfet du souvenir des insultes qu'ils lui avoient fai-

tes. Ils jurerent en même temps ſa perte, & ſe flâtoient qu'en pillant tous ſes éfets, & ceux des François qui étoient avec lui, ils auroient dequoi ſe retirer plus aiſement chez les Iroquois s'ils venoient à ſuccomber ſous le fer des nations. Ils voulurent le ſurprendre une nuit, mais des chiens qui ont une antipatie trés grande pour les Sauvages qui les mangent ordinairement, les firent découvrir; ce qui obligea Perrot de ſe mettre ſur la défenſive. Les Maſкoutechs qui avoient manqué leur coup ſe retirerent ſans rien entreprendre, la crainte qu'ils avoient que le François & les Miamis ſe liguaſſent avec les Nadouaiſſioux contr'eux, les engagea d'envoyer un de leurs Chefs à Mara nek, pour ſonder adroitement les Miamis, il y rencontra Perrot avec qui il eut une converſation particuliere Le Sauvage qui eſt ordinairement politique & fort ſouple dans ſa conduite. *Tu te ſouviens*, dit il a Perrot en ſouriant, *de ce que je t'ai fait, tu cherche à te vanger.* Il lui dit, qu'il jugeoit bien que les nations auroient beaucoup de reſſentiment contre les Nadouaiſſioux, qu'ils ſentoient bien qu'ils étoient environnez de toutes parts de leurs ennemis, mais ce qui leur faiſoit le plus de peine étoit le pillage qu'ils avoient faits de tou-

tes ſes marchandiſes, dont il y avoit apparence qu'il chercheroit l'occaſion de ſe vanger. Il étoit de la prudence de ne pas trop aigrir cet eſprit, les choſes outrées ſont ſouvent cauſe de pluſieurs renverſemens : il ſe pouvoit faire que ſi on lui eut fait connoître que l'on trouveroit le moyen de mettre fin à toutes les inſultes auſquelles on étoit expoſé tous les jours, ils ne vinſſent fondre ſur les Miamis comme des gens qui n'ont plus de meſures à garder avec qui que ce ſoit. On ſe contenta de lui reprocher fort ſuccintement toutes leurs infidelitez, tant à l'égard des François que des Nadouaiſſioux. De jeunes guerriers Maſkoutechs arriverent ſur ces entrefaites dans leur cabane, qui rapporterent à ce Chef qu'on le demandoit au village, & que leurs gens avoient découvert l'armée des Nadouaiſſioux à la Mine de Plomb. Il n'eût pas de peine à interrompre la converſation, & il courut avec précipitation dans le village où il fit des cris, pour avertir ſes gens qui étoient diſperſez de ſe retirer chez eux afin de faire au plus vîte un Fort.

Les principaux Chefs des Miamis profiterent du départ des François qui s'en retournoient à Montreal, preſque tout le village les eſcorta juſques à la Baye des

Puans. Les Sakis & les Pouteouatemis voulurent être aussi de la partie. L'on ne voyoit de toutes parts qu'empressemens pour aller écouter la voix de Mr. de Frontenac. Les François s'appliquerent, en attendant l'embarquement, à delivrer les prisonniers Nadouaissioux qui étoient chez les Outagamis : ceux cy reçûrent en present deux Iroquois de la part des Miamis de Chikagon : la politique les empêcha de les brûler, parce qu'ils esperoient qu'en cas que les Nadouaissioux vinssent fondre sur leur village, ils se jetteroient en même temps avec leur famille chez les Iroquois, qui les mettroient à couvert de leurs ennemis. Ils étoient persuadez que tous les peuples de ces quartiers souhaitoient leur perte entiere. Les Sauteurs avoient été pillez, les François brutalisez, & tous leurs Alliez insultez. Ils devoient envoyer aux Iroquois un de leurs Chefs avec ces deux affranchis, pour les inviter de les joindre sur les limites de la riviere de saint Joseph, ils avoient envie d'engager les Maskoutechs de se joindre à eux, qui auroient pû faire ensemble un corps de neuf cens guerriers, pour donner auparavant sur les Miamis & les Islinois. Le Fils du grand Chef des Outagamis vint à la Baye, où il eut une conver-

ſation ſecrette avec un François des plus diſtinguez. On n'eût pas plûtôt apris qu'il avoit reſolu de décendre à Montreal que des gens de ſa nation firent ce qu'ils pûrent pour l'en empêcher; il leur dit qu'il étoit bien aiſe de voir la Colonie Françoiſe, on partit auſſi-tôt que l'on eût envoyé quelques Nadouaiſſioux dans leur païs, que l'on avoit racheptez.



CHAPITRE XXIV.

Les Outaouaks sont jaloux que le Fils du grand Chef des Outagamis vienne à Montreal. On fait voir la Colonie Françoise à un Nadouaissiou, qui conçoit une grande idée de la puissance des François.

LEs Outaouaks de Michilimakinak conçurent de la jalousie de l'arrivée de ces nouveaux venus, ils firent ce qu'ils pûrent pour les faire retourner chacun dans leur païs, on se douta qu'ils tramoient encore quelque chose contre la nation Françoise. On sonda adroitement un Outaouak pour découvrir les nouvelles intrigues, on lui promit beaucoup de presens, il demanda à boire un peu d'eau de vie, voulant contrefaire l'ivre, afin de pouvoir faire parler un de ses camarades qui l'étoit effectivement. Il dit à celui ci fort en colere, qu'il empêcheroit que le dessein des gens de Michilimakinak ne réüssit. L'autre répondit qu'il étoit incapable de l'empêcher, il y eut bien des contestations de part & d'autre. L'Outaouak avoüa en particulier que les Hurons

rons étoient allez aux Iroquois avec un Calumet orné de plumes & plusieurs Colliers, pour y porter la parole des Outaoüaks qui demandoient à s'unir entierement à eux, & quitter les interêts des François, pour se mettre sous la protection des Anglois. On voulut encore informer plus à fond de tout par le canal d'un autre Outaoüak qui étoit le premier mobile de cette Nation; on le regardoit comme le plus fidelle ami des François. Il dit seulement que les Hurons faisant semblant d'aller chercher des herbes medecinales au Sakinan avoient été veritablement chez les Iroquois. On apprit peu de temps aprés que les Hurons devoient en emmener avec eux pour régler pendant l'Hiver suivant le lieu du rendez-vous: ils ne laisserent pas d'envoier des Chefs à Montreal pour amuser Mr de Frontenac. Les Outagamis balencerent fort sur la conduite qu'ils devoient tenir à l'égard des Iroquois, depuis que le fils de leur Chef étoit allé voir notre General. Quelque penchant qu'ils eussent pour les Iroquois, ils voulurent attendre son retour. Les Hurons & les Outaouaks pratiquerent toutes leurs menées comme ils l'avoient souhaité. Mr de Frontenac leur donna plusieurs audiences publiques, où

ils lui presenterent des Colliers qui l'assurerent d'un attachement inviolable. Ils s'en retournerent fort contens, se tenant sur la défensive dans la riviere des Outaoüaks, n'osant même naviger le jour crainte des Iroquois, qui en décendant leur avoient tué un homme, blessé un François & le Baron Chef des Hurons. On peut dire que tous ces peuples étoient dans un aveuglement étrange sur leur propre interêt. Ce n'étoit qu'empressement pour s'unir aux Iroquois qu'ils croyoient être de leurs amis, lesquels cependant ne les épargnoient pas quand ils en pouvoient trouver l'occasion, & lorsqu'il s'agissoit de se déclarer en notre faveur, ils le faisoient de la maniere du monde la plus nonchalante.

Peu de temps aprés leur départ de Montreal il courut un bruit que six cens Iroquois venoient faire irruption sur toutes nos côtes. Mr de Frontenac fit une revûë generale de ses troupes, & détacha mil à douze cens hommes pour leur tenir tête d'abord. Les Pouteouatemis, les Sakis, les Malhominis, & ce Fils du grand Chef des Outagamis, voulurent aller eux-mêmes à la découverte jusqu'au lac de Frontenac. Le zéle qu'ils témoignerent dans cette conjoncture le toucha sensible-

ment & il leur fit plusieurs presens à leur retour. Il témoigna à l'Outagami que quoique sa nation se fut toûjours déclarée contre lui en pillant & insultant les François, ils vouloient être du nombre de ses Alliez.

La flotte des François & des Alliez qui apportoient leurs Pelleteries, arriva sur ces entrefaites à Montreal; elle nous apprit la mort du fameux Mansoaskoüet Chef Outaoüak qui avoit été tué chez les Osages. Il étoit l'appui des François dans son païs, il s'étoit opposé aux Anglois malgré sa nation, il étoit allé aux Islinois l'Automne précedente, à la sollicitation de ses guerriers, qui vouloient depuis long-temps nous ôter le secours que les nations du Sud nous donnoient dans la guerre des Iroquois. Il étoit, dis-je, allé aux Islinois pour vanger la mort du Fils de Talon, mort de maladie dans la guerre qu'il avoit voulu faire aux Kancas & aux Osages, il avoit engagé tous les Islinois à marcher avec lui. Ils trouverent dans l'attaque d'un Village beaucoup de resistance; Mansoaskoüet qui voulut le forcer, s'étant trop avancé fut envelopé & percé de fléches dont il mourut. Les Outaouaks qui étoient décendus dans cette flotte avoient des presens & un Esclave

Osage, pour annoncer à Mr de Frontenac la mort de ce grand Chef, il leur répondit qu'ils devoient d'abord se vanger contre les Iroquois qui avoient tué son *Neveu*, en parlant de Mansoaskoüet, & qu'il envoiroit ses guerriers contre les Osages & les Kancas. Cette réponse ne leur plût guere, parce que comme les Sauvages sont fort capricieux, ils ne se laissent pas aisément toucher par de simples promesses. Ils s'en retournerent cependant à Michilimakinak, & tous nos Alliez, avec la femme du Chef des Nadouaissioux qui avoit été du nombre des prisonniers que les Outagamis avoient faits. Elle fut venduë à un Outaouak & racheptée par un François qui l'emmena à Montreal. Il n'y eut qu'un Nadoüaissioux que l'on fit rester quelque temps, à qui l'on étoit bien aise de faire voir la Colonie, afin qu'il pût donner une idée à sa nation de la puissance des François. Il étoit venu exprés pour inspirer à Mr de Frontenac quelque compassion de leur desastre.

CHAPITRE XXV.

Monsieur le Comte de Frontenac est détrompé de la bonne opinion qu'il avoit de la fidelité des Hurons & des Outaouaks.

MOnsieur le Comte de Frontenac avoit sujet de croire que les Hurons & les Outaouaks lui avoient parlé à cœur ouvert dans les Audiences qu'il leur avoit donnée, mais il fut bien surpris d'apprendre que les Hurons avoient envoyé des Ambassadeurs chez les Iroquois, & les Iroquois chez les Hurons. Le Commandant François de Michilimakinak ne douta pas que leur presence ne causa un grand renversement; il voulut obliger les Outaouaks de leur casser la tête, il y eut un grand desordre, ils prirent generalement les armes contre lui, ils furent pourtant contraints de les renvoyer chez eux, de crainte de quelque accident. Ils partirent l'Hiver suivant pour faire leur chasse au rendez-vous qu'ils s'étoient donné, où ils devoient conclure une bonne & solide Paix. Ils avoient eû la précaution de laisser un Chef à Michilimakinak pour entre-

tenir les François dans une correſpondance d'amitié, & comme un gage de leur fidelité à *Onontio*, ſans donner à connoître qu'ils euſſent aucun deſſein prémedité, aſſurant même que s'ils voyoient des Iroquois ils les attireroient inſenſiblement pour les *mettre à la chaudiere*. L'on affecta de ne ſe pas défier de leur fidelité; mais l'on envoya à la Baye des Puans pour engager nos Alliez de détacher ſur ces entrefaites quelques partis qui puſſent mettre obſtacle à cette entrevûë. On ne trouva à la Baye que les vieillards, toute la jeuneſſe étant pour lors à la chaſſe, à la reſerve de ceux qui étoient décendus à Montreal qui étoient revenus, & d'un Chef auquel on dit qu'il ſe preſentoit une occaſion favorable qui pourroit le rendre recommandable auprés d'*Onontio*, dont il recevroit tous les agrémens poſſibles s'il vouloit aller engager ſa nation de livrer combat aux Iroquois au rendez-vous qu'ils avoient donné aux Outaouaks. Il promit qu'il iroit avec plaiſir pour l'amour d'*Onontio*, & partit auſſi-tôt ſans vouloir faire auparavant un Feſtin de guerre.

Les Outagamis revinrent de l'ardeur qu'ils avoient eû de ſe joindre avec leur famille aux Iroquois. Le Fils de leur Chef

qui étoit revenu de Montreal fit trop d'impreſſion ſur leur eſprit par le recit qu'il fit de la puiſſance des François. Les Sakis avoient toûjours ſoûtenu nos interêts pendant ce temps-là, ils perdirent du monde, on fit divers priſonniers ſur eux, ils s'étoient trouvez enveloppez par ſix cens Iroquois qui alloient en guerre à Montreal. C'étoit ce parti qui avoit été découvert par nos Iroquois du *Saut*, que le Fils du Chef des Outagamis & nos autres Alliez avoient voulu découvrir au lac de Frontenac : Ces Sakis furent menez à Onnontagué, où arriverent les Ambaſſadeurs des Hurons. Les Onnontaguais reprocherent aux Hurons qu'ils venoient traiter de Paix pendant que les Sakis leurs Alliez les tuoient. Les Hurons répondirent qu'ils ne tenoient pas les Sakis pour amis ni pour Alliez, & afin de confirmer cet aveu ils brûlerent & couperent les doigts ſur l'heure aux Sakis priſonniers Les Outagamis & les Sakis faiſoient tout ce qu'ils pouvoient pour faire la Paix avec les Nadouaiſſioux. Ils promirent aux François qu'ils partiroient au nombre de douze à quinze cens hommes contre les Iroquois s'ils vouloient empêcher les courſes des Nadouaiſſioux, & même que ſi les Outaouaks faiſoient la Paix avec eux ils

donneroient dessus, afin de nettoyer, disoient-ils, le chemin qu'ils viendroient fermer aux François qui viendroient commercer à la Baye, & chez les nations du Sud. On fit assembler tous les François qui étoient dans ces quartiers; l'on conclud qu'il falloit faire une tentative pour arrêter les Nadouaissioux, afin que les Outagamis missent en campagne un parti qui auroit un succez infaillible. On acheta six garçons & six filles des Chefs, avec la femme du grand Chef que l'on avoit déja; on se mit en marche à travers les terres pour les mener aux Nadouaissioux. Perrot fut choisi pour faire cette negociation, qui avoit eû encore des ordres particulieres de Mr de Frontenac pour d'autres entreprises. Il arriva au païs des Miamis, qui envoyerent au devant pour lui indiquer leur Village, ayant appris par quelqu'un de leurs gens qui étoient venus de Montreal qu'il revenoit les voir. Il leur déclara à son arrivée qu'*Onontio* vouloit absolument qu'ils quittassent leur feu, & qu'ils le fissent à la riviere de saint Joseph. Il leur donna de sa part pour cet effet cinq Colliers.

Il leur dit qu'il alloit faire ses efforts pour arrêter les Nadouaissioux & leur rendre des Esclaves qu'il avoit retirez de

leurs ennemis, les avertissant de se trouver tous dans leur Village à son retour. Les Nadouaissioux avoient envoyé aux Miamis sept de leurs femmes, qu'ils avoient retirez des mains des Maskoutechs, & les Miamis leur firent present de huit chaudieres, de quantité de bled d'Inde & de tabac.



CHAPITRE XXVI.

Les Nadouaissioux font un corps de douze cens hommes pour livrer combat aux Outagamis & aux Maskoutechs. Les Miamis accompagnez de leurs femmes, qui font le corps de bataille, font de grands mouvemens contre les Nadouaissioux.

DOuze cens Nadouaissioux, Sauteurs, Ayoës & même quelque Outaoüaks, étoient pour lors en marche contre les Outagamis & les Maskoutechs, & ne devoient point épargner aussi les Miamis. Ils avoient résolu de se vanger sur les François s'ils ne rencontroient pas leurs ennemis. Ces guerriers n'étoient qu'à trois journées du Village Miami, d'où Perrot étoit parti. Ils apprirent qu'ils venoient chez eux avec leurs femmes & enfans, & la femme du grand Chef. C'en fut assez pour leur faire mettre bas les armes & pour surseoir la guerre jusques à ce qu'ils eussent appris ce qu'il avoit à leur dire, il arriva à son Fort où il apprit ces circonstances; on lui dit aussi que l'on croyoit que les Miamis étoient déja défaits. Comme il ignoroit que les Nadouaissioux eus-

sent nouvelle qu'il vint, il leur envoya deux François qui revinrent le lendemain avec leur grand Chef. Je ne sçaurois exprimer la joye qu'ils témoignerent lorsqu'ils apperçûrent leurs femmes. Le ressouvenir de la perte des autres causa en même temps tant de douleur qu'il fallut accorder une journée à leurs pleurs & à tous les gemissemens qu'ils faisoient. Perrot étoit selon eux un Chef qui avoit les pieds en terre & la tête au Ciel. Il étoit aussi maître de toute la terre, ce n'étoit que joye & caresses qu'ils lui faisoient, le regardant comme une Divinité. Tantôt ils pleuroient à chaudes larmes sur sa tête & sur les Captifs, & tantôt ils regardoient le Soleil avec beaucoup d'exclamations ; il ne pût donc tirer d'eux aucune raison. Ils lui dirent le lendemain que quand *les hommes* seroient arrivez ils le remercieroient. Ainsi se nomment tous les Sauvages entr'eux, appellans les François François, & les peuples de l'Europe du nom de leur nation. Ils se persuadent qu'il n'y a qu'eux dans tout le monde qui soient de veritables hommes, & le plus grand éloge qu'ils puissent faire d'un François dont ils reconnoissent la valeur est lors qu'ils lui disent tu es *un homme*, & quand ils veulent lui témoigner

qu'ils le méprisent, ils lui disent qu'il n'est pas un homme. Le Chef voulut faire avancer tout son monde proche le Fort. Les Sauteurs, les Ayoës & plusieurs Villages de Nadouaissioux s'étoient disposez pour la chasse du Castor. Il n'y eut que deux villages d'environ cinquante cabanes chacun qui s'y rendirent. Aprés que les Nadouaissioux eurent campé, ce Chef envoya prier Perrot de venir dans sa cabane avec tous ceux qui étoient venus avec lui. Son frere appercevant un Saki s'écria qu'il étoit Outagamis; voilà, dit-il, celui qui m'a mangé. Ce Saki connoissant bien qu'il n'étoit pas en seureté lui presenta son Calumet, qu'il refusa. Un Miamis qui étoit aussi du nombre prit le sien, le lui presenta & il l'accepta. Perrot dit au Saki de prendre le sien & de le lui presenter: le Nadouaissioux n'osa le refuser, il le prit & fuma; mais avec des cris & des pleurs d'un homme outré, prenant à témoin le grand Esprit, le Ciel, la terre & tous les Esprits, qu'il prioit de lui pardonner s'il recevoit le calumet que lui presentoit son ennemi, qu'il n'osoit refuser parce qu'il appartenoit à un Capitaine qu'il estimoit. Il n'y eût qu'une femme que ce même Saki avoit renvoyée de l'esclavage qui pût justifier qui il étoit. Il fut

si effrayé

si effrayé que quelque contenance qu'il tint dans la suite il auroit souhaité être bien loin. On fit des Festins pendant quelques jours, & le resultat de cette entrevûë fut que les Nadouaissioux vouloient bien faire la Paix avec les Outagamis s'ils rendoient le reste de leurs gens ; mais qu'à l'égard des Maskoutechs ils avoient conjointement avec le Miamis juré leurs pertes , chacun se separa aprés de son côté. On conseilla aux Miamis de ne se pas fier aux Nadouaissioux, on les engageât plus que jamais d'abandonner Maramek pour s'établir à la riviere de saint Joseph, comme leur avoit mandé *Onontio*. On leur donna deux cens livres de poudre afin de faire subsister leur Famille pendant la route & de tuër des Iroquois s'ils en rencontroient. Le Saki qui avoit eû si peur dans la Cabane du Chef des Nadouaissioux, prit la fuite ; il donna une si grande allarme aux Outagamis que femmes & enfans même travaillerent jour & nuit pour faire un Fort où ils pussent se mettre en seureté ; l'arrivée d'un de leurs gens qui étoit à la chasse du Castor augmenta leur terreur. Il avoit apperçû à la verité le campement de leur armée, mais sans avoir pû refléchir s'il avoit été fait nouvellement, l'alarme se répandit donc

plus que jamais, ce ne fut que harangues pour encourager tous les guerriers de se bien défendre; c'étoit à qui enseigneroit la maniere de bien disposer le combat. On envoyoit à la Baye pour avertir les nations de la marche des Nadouaissioux, & les prier en même-temps de leur donner du secours, les découvreurs alloient de toutes parts, les uns rapportoient qu'ils avoient vû à deux journées le feu de l'armée & des bêtes nouvellement tuées, & d'autres qui arrivoient le lendemain disoient qu'elle n'étoit qu'à une journée; enfin l'on vint dire à grande hâte que la riviere étoit toute couverte de Canots, & que selon toutes les apparences l'attaque generale devoit se faire la nuit; rien ne parut cependant. Perrot qui étoit pour lors chez eux voulut aller lui-même à la découverte, ils l'en empêcherent dans l'aprehension où ils étoient que le retenant ils ne vinssent les surprendre. Des chasseurs qui avoient été plus hardis que les autres rapporterent que ce camp avoit été fait l'Hiver précedent. Les esprits commencerent à se rassurer, ils ne chercherent plus que les moyens de renvoyer leurs Prisonniers pour avoir la Paix, & de se trouver aprés en état de marcher contre les Iroquois, ils prierent derechef Per-

rot d'en être le Mediateur. Il alla chez eux & leur proposa cet acommodement qu'ils accepterent : il promit d'emmener leurs gens dans la Lune que les taureaux seroient en rut. Les Sauvages partagent l'année en douze Lunes, ausquelles ils donnent des noms d'animaux, & qui reviennent cependant à nos mois. Ainsi Janvier & Février sont la premiere & seconde Lune que les Ours font leurs petits ; Mars est la Lune de la carpe ; Avril celle de la Grüe ; Mai celle du bled d'Inde ; Juin la Lune que les Outardes muent ; Juillet celle du rut de l'Ours ; Août le rut du Taureau ; Septembre le rut du Cerf ; Octobre le rut de l'Orignac ; Novembre le rut du Chevreuil ; Décembre la Lune pendant laquelle les cornes des Chevreüils tombent. Les Nations qui habitent les Lacs apellent Septembre la Lune que la truite fraye , Octobre celle du poisson blanc & Novembre celle du Harang : ils appellent les autres mois comme ceux qui demeurent dans les terres. Perrot les assura donc qu'il se trouveroit dans le rut du taureau à l'embouchure de Ouiscouk , où la Paix devoit se terminer. Il envoya dire aux Outagamis de tenir les Esclaves Nadouaissioux tout prêts : les Chefs s'assemblerent pour cet effet & les mi-

rent dans une cabane. Alors ils entendirent tout-à coup des cris de mort de l'autre côté de leur riviere, ils crûrent que les Nadouaissioux avoient défait les Miamis, ils envoyerent savoir en même temps ce qui en étoit. On rapporta qu'ils avoient taillé en pieces quarante de leurs cabanes, dont toutes les femmes & enfans & cinquante-cinq hommes avoient été tuez. Cette hostilité faite contre des gens qu'ils regardoient comme amis, fit soupçonner qu'ils ne les épargneroient pas aprés qu'ils leurs auroient renvoyé leurs gens. Douze François partirent aussi-tôt avec Perrot pour tâcher de joindre les Nadouaissioux & de les engager de rendre les Esclaves qu'ils venoient de faire. Ils arriverent au Fort des François qui est dans le païs de ces peuples, où ils furent informez de toutes choses. Ils voulurent les joindre dans un village inaccessible par une infinité de marais dont ils ne pouvoient se débarasser, marchant dans les boües pendant quatre jours sans vivres. Tous ces François se retirerent dans une petite isle, à la reserve de deux qui voulant encore tenter quelque passage, firent rencontre de deux chasseurs qui les conduisirent à leur village. Les Nadouaissioux ne voulurent pas envoyer querir les autres Fran-

çois, n'ayant osé leur donner entrée dans la crainte où ils étoient qu'ils ne les fissent mourir pour vanger les Miamis. Ceux-ci envoyerent des presens aux Outagamis pour les prier de leur donner du secours, & de vanger avec eux leurs morts par une marche generale qu'ils vouloient faire l'Hiver prochain. Le Commandant de Michilimakinak ayant appris la trahison des Nadouaissioux, écrivit à Perrot de faire suspendre le casse-tête aux Miamis, afin d'aller retirer au païs des Nadouaissioux tous les François, qu'il ne vouloit pas qu'ils devinssent les victimes de cette nouvelle guerre, étant même résolu de faire perir cette nation qui avoit défait nos meilleurs amis. Les Miamis qui avoient tout abandonné pour s'échapper de cette fureur, manquoient de munitions & de bien des choses qu'ils ne recevoient que des François : on les échangea pour des Pelleteries. Les Outagamis étoient résolus de perir pour l'interêt des Miamis, en cas que les François voulussent y consentir. Les Kikabous ne demandoient pas mieux aussi. La marche generale se fit pour aller joindre les Miamis, les femmes & les enfans, étant aussi de la partie. Perrot trouva en chemin quatre Miamis que le Chef lui avoit envoyé pour le prier de venir chez

eux, il quitta tout ce Cortege pour y aller. Ceux-ci étant à la vûë du camp tirerent quelques coups de fusils pour signal de son arrivée, toute la jeunesse se mit en haye qui le regardoit passer ; il entendit une voix qui disoit Pakumiko, qui signifie en leur langue, casse-lui la tête, il jugea bien qu'il y avoit quelque Arrêt de mort contre lui, il ne fit pas semblant de s'appercevoir de ce discours & continua jusques à la cabane du Chef, où il fit assembler les plus considerables d'entr'eux, il leur representa que n'ayant pû trouver d'occasion plus favorable de leur donner des preuves de la part qu'il prenoit aux interêts de leur nation, il avoit engagé les Outagamis & les Kikabous qui le suivoient de prendre les armes pour vanger leurs morts contre les Nadouaissioux. Ces paroles firent changer le mauvais dessein qu'on avoit formé contre lui, & on le régala. Il arriva en même temps un jeune homme qui donna avis que les François qui demeurent au païs des Nadouaissioux étoient au portage. Le Chef détacha cinquante femmes pour transporter leurs pacquets de Pelleteries ; mais les jeunes gens qui avoient eû un ordre particulier de les piller, emporterent tout ce qu'ils pûrent dans les bois où ils se cacherent.

Le Chef étant averti de ce coup affecta de faire beaucoup de bruit au village, afin que l'on rapporta ce qui avoit été volé. Il y en eut un d'eux qui reprocha que ce pillage avoit été fait de son consentement, puis qu'il avoit même ordonné de tuër les François, l'on ne rapporta que trés-peu de Pelleteries. Il s'éleva un grand tumulte parmi les Chefs qui se querellerent, les uns tenant le parti des François & les autres celui de la nation. Il se trouva trois sortes de nations; les Pepikokis, les Mangakokis, & les Peouanguichias, qui avoient conspiré contre les François. Un de leur Chefs dit qu'il savoit dérober des marchandises & tuër des hommes, & que puisque ses enfans avoient été mangez des Sioux, qui avoient été autrefois ses ennemis, dont les François avoient eû pitié, leur faisant faire la Paix avec eux, il vouloit presentement se vanger sur les François. Quatre de ses guerriers chanterent aussi-tôt pour engager leurs camarades de s'unir tous ensemble à donner sur les François. Deux autres nations qui avoient toûjours eû beaucoup de relation avec nous se mirent en même temps sous les armes; ils obligerent les autres de passer le lendemain la riviere, leur ayant reproché qu'ils les avoient eux-mêmes

pillez en pillant les François qui venoient les ſecourir. C'eſt nous, diſoient-ils, qui avons été maltraitez par les Nadouaiſſioux que nous regardions comme nos Alliez, pourquoi ſuſciter mal à propos une querelle aux François avec qui vous ne devez avoir aucun démêlé. Ceux qui avoient été ſi bien intentionnez ne demanderent aux François que quatre hommes pour les accompagner chez les Nadouaiſſioux, afin qu'au cas qu'ils ſe fuſſent retranchez ils leur montraſſent à ſaper le Fort. Ils ne voulurent pas ſe fier du tout au reſte des François qu'ils prierent même de retourner à la Baye. On ordonna à ces quatre de deſerter lors qu'ils ne ſeroient qu'à une journée du Fort des François, pour les avertir de ſe tenir ſur leur garde, & faire ſavoir aux Sauteurs le deſſein des Miamis qui les vouloient égorger. Les Miamis ſe mirent tous en marche & paſſerent la riviere, il ne reſta que quelques Chefs qui paſſerent la nuit avec les François. La Lune s'éclipſa ſur les neuf heures du ſoir, l'on entendit au camp une décharge de trois cens coups de fuſils, & des huées comme ſi l'on s'étoit battu. On reïtera. Ces Chefs demanderent aux François ce qu'ils regardoient au Ciel? Ils répondirent que la Lune étoit triſte

du pillage qui leur avoit été fait. Voilà le sujet de toutes les décharges & des cris que vous entendez, reprirent-ils en regardant la Lune. Nos anciens nous ont enseigné que quand elle est malade il faut lui donner du secours en tirant des coups de fléches & faisant beaucoup de bruit, afin de donner de la terreur aux esprits qui la veulent faire mourir. Elle reprend aprés ses forces & devient en son premier état. Si les hommes ne la secouroient pas elle mouroit & on ne verroit plus de clarté la nuit, n'y nous ne pourrions plus diviser les douze mois de l'année.

Les Miamis continuërent leurs décharges & ne cesserent que quand l'Eclipse fut finie, en cette occasion ils n'épargnoient pas la poudre qu'ils nous avoient prise: il auroit été fort aisé aux François de lier ces Chefs & de les sacrifier aux Nadouaissioux, mais ils auroient pû s'en vanger sur nos Missionnaires, sur nos François de la riviere de saint Joseph, sur ceux de Chikagon: ils prirent le chemin de la Baye. Ils rencontrerent trois cabanes d'Outagamis qui furent surpris de leur retour & d'apercevoir leurs canots, ils jugerent que les Miamis les avoient volez. Ils se disculperent d'une action de laquelle on les avoit soupçonnez d'avoir part.

Lors que ces François furent arrivez à la Baye ils trouverent cent cinquante Outaouaks, soixante Sakis, & vingt cinq Pouteouatemis, qui alloient à la chasse du Castor vers les Frontieres des Nadouaissioux. Ceux-ci tinrent conseil pour savoir la résolution des principaux François sur leur voyage de Michilimakinak. Les Miamis de la riviere de saint Joseph ayant fait sçavoir au Commandant de Michilimakinak les actes d'hostilité que les Nadouaissioux avoient fait sur eux, demanderent sa protection. Ce Commandant envoya des défenses aux François de tous ces quartiers de monter chez les Nadouaissioux, & des ordres à ceux qui y étoient décendus, priant les Miamis de suspendre le casse-tête jusqu'au Printemps, qu'il devoit aller les vanger avec tous les François qui se trouveroient à Michilimakinak, Les choses devoient changer de face depuis que les Miamis avoient pillé les François. Les Outaouaks tinrent donc Conseil pour savoir leur derniere resolution: ils leur representerent qu'ils ne trouveroient personne à Michilimakinak, & que s'ils vouloient n'être de leur parti ils pourroient empêcher la perte des Sauteurs par le moyen des Outagamis. Que eux-même couroient risque, s'ils n'étoient

secondez, en ce que les Outagamis avoient trouvé mauvais les entrevûës qu'ils avoient eû autrefois avec les Nadouaissioux. Ces raisons furent assez fortes pour engager la plûpart des François à se joindre aux Outaouaks. On se mit en marche par les terres, on détacha quelques jours aprés deux Sakis pour en donner avis aux Outagamis, les prier de ne pas aller à Ouiskouch que l'on ne fut arrivé chez eux, & qu'ils fissent sçavoir aux Miamis que Perrot les alloit trouver, sans les assurer neanmoins qu'il venoit pour leur donner du secours dans leur guerre. Ces deux Sakis raporterent que les Outagamis & les Kikabous ayant appris le pillage des François par les Miamis, s'étoient tous répandus dans les terres pour chercher à subsister, n'ayant pas voulu depuis cela prendre les interêts de ces nations contre les Nadouaissioux, qu'ils étoient fâchez de ce que le sieur Perrot ne les étoit pas allez trouver aprés ce pillage, qu'ils se seroient sacrifiez pour lui faire restituër ses marchandises, qu'ils alloient envoyer chercher tous leurs gens pour les recevoir sur le bord d'Ouiskouch, qu'ils ne traverseroient que lorsque tout le monde seroit arrivé. Ils dirent aussi qu'ils avoient trouvé le Chef des Miamis avec deux de ces

François qui devoient les accompagner aux Nadouaissioux, qui sollicitoit fortement les Outagamis de marcher avec les Miamis comme ils l'avoient promis; mais que ceux-ci leur avoient répondu qu'ils pouvoient continuër leur route s'ils ne vouloient pas attendre l'arrivée des François & des Outaouaks. Les mauvais chemins & le peu de vivres obligerent les Outaouaks de sejournèr quelque temps; l'on arriva à la fin aux premieres cabanes des Outagamis chez qui l'on fut bien régalé. Les Chefs de vingt cinq cabanes & quinze de celles des Kikabous s'impatientant de ce que les Outaouaks n'arrivoient point, s'étoient un peu trop avancez pour gagner Ouiskouch, les Miamis qui les rencontrerent les contraignirent de se rendre à leur camp, où l'on eût peu de consideration pour eux. Ils envoyerent en diligence un Saki & un François, pour prier les Outaouaks de se presser d'arriver au plûtôt, que cependant ils tâcheroient d'amuser les Miamis & de les empêcher de se mettre en marche.

Deux ou trois François partirent dans le moment, qui vinrent de nuit dans la cabane du Chef des Outagamis, qui firent aussi tôt publier leur arrivée. Les Miamis y parurent avec empressement, qui de-

man

manderent où étoient les autres guerriers? On envoya de part & d'autre des Deputez pour fixer le rendez-vous general, qui fut à l'entrée d'une petite riviere : les Miamis qui étoient au nombre de cinq villages voulant lever le picquet détacherent des gens de chaque compagnie pour faire du feu, qui étoit le signal du départ ; ils en firent cinq de front, les Outagamis deux, & les Kikabous un. Lors qu'ils furent allumez l'on fit le cri pour décamper, toutes les femmes plierent bagage & elles se trouverent au feu des Compagnies de leurs nations, où les hommes s'assemblerent aussi. Tout le monde étant prêt, les Chefs de guerre avec leurs sacs sur le dos commencerent à marcher à la tête, chantant & faisant leurs invocations avec des gestes, les guerriers qui étoient sur les aîles marchoient en bataille tous de front, formant plusieurs rangs ; le Convoi des femmes faisoit un corps de bataille, & un bataillon de guerriers composoit l'arriere garde, cette marche se faisoit avec ordre : quelques François se détacherent pour aller au devant des Outaouaks. Ceux ci étant arrivez à la vûë du camp des Miamis commencerent à défiler & firent une décharge de mousqueterie. Les Outagamis ne voulurent pas leur rendre le salut,

au contraire ils firent dire au camp des Miamis de ne faire aucun mouvement, de crainte que l'on n'épouventât leurs freres les Outaouaks, parce que les Outagamis apprehendoient que les Miamis déja mal intentionnez ne fissent main basse sur eux, sous prétexte de vouloir les recevoir en amis. Le camp des Outaouaks étant formé les Chefs entrerent dans la cabane du Chef des Outagamis avec deux fusils, douze chaudieres, deux Colliers, des ronds & canons de porcelaine; ils y firent appeller les Miamis sans leur faire aucun present, ils demanderent aux Outagamis la permission de chasser sur leurs terres, ne voulant s'attacher qu'aux Castors & aux bêtes, étans venus sous la protection des François. Les Outagamis diviserent leurs presens en trois lots, ils donnerent le plus gros aux Miamis, le second aux Kikabous, & se reserverent le plus petit.

Les Miamis ne témoignerent point aux Outaouaks le ressentiment qu'ils avoient de l'affront qu'ils venoient de recevoir, ils s'assemblerent environ trois cens guerriers pour faire leurs danses de guerre; ils y entonnerent des *Chansons Funebres*, dans lesquelles ils nommoient ceux qui avoient été tuez par les Nadouaissioux. Ils devoient, selon la coûtume de la guerre,

faire le tour du camp en chantant & dansant, leur dessein étoit de tuër en même temps tous les chiens des Outaouaks pour en faire un Festin de guerre. Les Outagamis craignant qu'ils ne vinssent à cette extremité vinrent au devant d'eux pour les empêcher d'en agir comme ils avoient fait à l'égard des leurs ; les Outaouaks s'étoient déja mis sur la défensive : tout se passa cependant sans desordre.

Aprés que ceux-ci eurent fini leur Conseil, les Miamis s'assemblerent la nuit chez les Outagamis Renards, ils s'imaginoient que les François (deux entr'autres) n'étoient venus que pour empêcher les Outagamis de se joindre à eux. Un Chef de guerre voulant irriter sa nation contre ceux ci lui persuada de les faire brûler, le bruit en courut par tout le camp, un Outagamis entendant le discours de ce Chef sortit & dit aux Miamis qu'aprés qu'ils auroient mangé les Outagamis ils mangeroient apparemment ces deux François, il donna l'allarme à ceux de sa nation qui se mirent sous les armes. Un autre Miamis prenant la parole lui dit qu'il falloit absolument les brûler : ce ne fut pendant toute la nuit que mouvemens de la part des Miamis, qui ne respiroient que le moment de donner sur les Outaouaks,

qu'ils disoient amis des Sioux & des Iroquois qui les avoient mangez. Les Outagamis ne firent pas beaucoup d'état de toutes ces brusqueries, ils s'attacherent uniquement à suivre la volonté des François. Le jour étant venu les Miamis firent battre aux champs & défilerent en ordre de bataille, les Outagamis & les Kikabous ne faisant aucun mouvement, le parti que les François conseillerent aux Outagamis de prendre, fut de se joindre aux Miamis : allez, dirent-ils, avec eux, ils veulent tuër les François qui sont chez les Nadouaissioux, sans épargner les Sauteurs : quoique ceux-ci soient vos ennemis donnez-leur la vie, empêchez que les Miamis ne donnent sur eux & n'insultent les François ; allez donc pour les secourir plûtôt que pour aller en guerre contre les Nadouaissioux, s'ils livrent combat ayez de la reserve & ne vous abandonnez que quand l'ennemi sera en fuite. Les anciens des Miamis étoient restez au camp pour savoir la derniere resolution des Outagamis ; ils vinrent dans la cabane du Conseil où se trouverent ces François, le plus ancien presenta son Calumet à un de ceux-ci, qui fuma, & lui dit qu'il avoit entendu le cri de leur *Harangueur*, qui excitoit tous les Miamis à brûler son corps pour

le mettre à la chaudiere, qu'il avoit entendu son frere qui disoit qu'il falloit faire main basse sur les Outaouaks que les François avoient emmenez, quoi qu'ils fussent venus pour vanger leurs morts : que puisque il leur trouvoit si peu d'esprit & qu'il connoissoit leur égarement, les François abandonneroient leur entreprise & se joindroient aux quatre autres François qui leur avoient été donnez pour les accompagner chez les Nadouaissioux. Mange, disoit ce François au vieillard, mange les François qui sont aux Nadouaissioux, tu ne les auras pas plûtôt entre tes dents que l'on te les fera regorger. Un chacun se leva aprés, tous les Outagamis & les Kikabous firent lier leurs pacquets par les femmes pour aller joindre les Miamis dans leur camp, à la reserve des vieillards & des gens qui n'étoient pas bien alertes.

La premiere nouvelle que l'on eut depuis leur marche fut, que les Miamis avoient été battus, que les Outagamis & les Kikabous n'avoient pas perdu de monde, & que les Outagamis avoient sauvé les Sauteurs & les François. Quatre de la jeunesse Outagamise arriverent quelques jours aprés de la part des Chefs, pour donner avis de tout ce qui s'étoit passé depuis le départ de l'armée. On leur entendit d'a-

bord faire huit cris de morts ſans dire s'ils étoient Miamis ou d'une autre nation. On leur fit promptement *chaudiere*, & l'on n'attendit pas que la viande fut cuite pour les faire manger. Aprés qu'ils furent raſſaſiez l'un d'eux parla devant les anciens & quelques François.

Un Chef des Chikagons, dit-il, étant mort de maladie, les autres Miamis ne firent aucun preſent à ſon corps : nos Chefs touchez de cette inſenſibilité porterent des chaudieres pour le couvrir ; les Miamis de Chikagon en furent ſi reconnoiſſans qu'ils dirent à nos Chefs qu'ils s'uniſſoient à eux au préjudice de leurs alliez qui n'avoient pas ſoin d'eux quand ils mourroient, quoi qu'ils fuſſent venus pour les vanger. Un Piouanguichias étoit auſſi un peu plus loin, nous l'allâmes inhumer & nous lui fimes des preſens, les Miamis ne firent encore aucune démarche. Je vous avouë, anciens, que ces deux nations auroient tourné de face leurs caſſe-têtes ſi nous en avions voulu faire de même. Quand nous fûmes arrivez ſur un des bras du Miſſiſipi, huit Miamis qui étoient allez à la découverte emmenerent au camp deux François qui venoient de chez les Sauteurs, on les voulut brûler, nos guerriers s'y oppoſerent, ayant

déclaré hautement que nous n'étions partis que pour faire la guerre aux Nadouaissioux, l'on en retint un & l'on renvoya l'autre avec quelques Miamis chez les Sauteurs qui les reçûrent bien. Ce François ne sejourna qu'un jour, dix Sauteurs & Outaouaks l'accompagnerent le lendemain pour venir trouver les Miamis, ausquels ils firent present de douze chaudieres : nos gens trouverent mauvais que les Sauteurs ne s'étoient pas partagez entr'eux & nous dans les cabanes, & de ce qu'ils leur avoient fait present de sept chaudieres pendant que les Kikabous & nous n'en eûmes que cinq ; mais ce que nous trouvâmes d'extraordinaire fut que les Miamis vinrent trouver la nuit nos Chefs avec les chaudieres des Sauteurs, & d'autres marchandises qu'ils avoient ajoûté, pour nous engager de manger en commun ces Ambassadeurs. Il est vrai que nôtre Chef tira dans le moment un Collier qu'un François lui avoit donné à nôtre insçû, par lequel il l'avoit prié de ne frapper n'y sur sa nation qui étoit aux Nadouaissioux, n'y sur le Sauteur, n'y sur aucuns des alliez d'*Onontio* Ce Collier, dis-je, nous arrêta tous. On laissa aller depuis les Sauteurs qui indiquerent le village des Nadouaissioux qui avoient fait un

bon Fort pour s'y retirer en cas de besoin. Une partie des Miamis résolut de les y enlever, nous les suivîmes aussi pour les arrêter. Les Oüaouyartanons & les Peoüanguichias se souvenant des obligations qu'ils nous avoient pour le soin que nous avions eu de leurs morts, leverent le camp pour rompre le dessein de leurs alliez. Pendant qu'ils faisoient leurs pacquets il arriva un jeune Sauteur qui avoit eû quelque different avec un Nadouaissioux, il dit qu'il venoit se jetter de notre parti, mais un Miamis lui cassa aussi-tôt la tête & lui enleva la chevelure. Ce procedé nous obligea de plier bagage & de suivre les Oüaouyartanons & les Peoüanguichias. Les Miamis ne se voyant pas assez forts pour attaquer les Nadouaissioux décamperent comme nous & nous suivirent, ils conclurent le soir qu'il falloit se rendre sur le Missisipi où ils trouveroient plus de bêtes que sur le chemin qu'ils avoient tenu jusqu'alors, ils envoyerent quarante de leurs guerriers au Fort des François : ils s'imaginoient y entrer comme dans une de nos cabanes. Les chiens du Fort les ayant éventez aboyerent aprés eux. Les François voyant des gens qui marchoient tête levée, prirent les armes & leur dirent de ne pas avancer ; les

Miamis s'en mocquerent, mais les François tirerent dessus & les firent retirer. Les Miamis ayant décampé le lendemain du départ de leurs découvreurs, prirent leur même route. Quand nous vîmes que ils tenoient celle de l'établissement des François nous les suivîmes, apprehendans qu'ils n'allassent leur faire insulte. Les Oüaoüyartanons & les Peoüanguichias ne voulurent pas nous quitter. Nous vîmes arriver ces découvreurs qui crierent en arrivant que les François avoient tiré sur eux, nous sçûmes par là qu'ils avoient voulu tenter de surprendre leur Fort. C'en fut assez à nos Chefs pour reprocher aux Miamis de ce qu'ils vouloient renverser la terre & la rougir du sang des François. Les Oüaoüyartanons nous appuyerent fortement, nous leur déclarâmes que nous allions les voir & que nous nous flâtions d'être bien reçûs. Nôtre jeune Chef partit en même tems avec quarante guerriers. Ils appellent les François en arrivant au Fort. Il ne se fut pas plûtôt nommé que trois de ceux qui avoient été pillez avec Metaminens le reconnûrent. Ils firent venir aussi-tôt nos gens qui mangerent bien & que l'on chargea de bled d'Inde & de viande ; on les avertit de se défier des Miamis qui vouloient les trahir.

Quand ils eurent mangé ils vinrent nous joindre au camp où ils nous raconterent la bonne reception que les François leur avoient faite, mais quand les Miamis virent que leur dessein avoit été découvert ils avouërent qu'ils ne pouvoient plus rien esperer, que Metaminens étoit contr'eux & que le Ciel le seconderoit. Ils quitterent donc la pensée de les aller attaquer : cela n'empêcha pas qu'ils n'allassent camper ensuite aux environs de leur Fort, les François leur en défendirent les approches par des décharges de mousqueterie. Ils leur firent même un défi de les venir attaquer, nous priant d'être neutre. Le Chef des Miamis leur demanda cependant à y entrer tout seul, on le lui accorda : il les pria de faire savoir aux Nadouaissioux qu'ils alloient chasser pour satisfaire au pillage des marchandises qui avoit été fait sur le François, & de les accompagner chez les Nadouaissioux pour avoir leurs femmes & leurs enfans qu'ils tenoient Esclaves. Qu'arriva-t-il ? les François furent assez bons d'y envoyer, croyant que ce Chef avoit parlé de bonne foi. Les Miamis camperent sur ces entrefaites à deux lieuës plus bas du Fort,& détacherent trois cens guerriers avec quarante de nos gens pour aller aux Nadouaissioux. Les Fran-

çois qui avoient fait leurs commissions, entendirent à leur retour quantité de coups de fusils. Ils virent bien qu'ils avoient été trompez, & conjecturerent en même tems que les Miamis étoient sous la conduite d'un Esclave qui s'étoit nouvellement échapé. Les François allerent en diligence retrouver les Nadouaissioux qui abandonnoient leur Fort faute de vivres. Quand ils surent la marche des Miamis, ils y rentrerent, ils y furent attaquez le lendemain à la pointe du jour, un Nadouaissioux sortit avec un Calumet pour parlementer, un Miamis tira sur lui & le tua, ses gens le rapporterent au Fort. Les Miamis vinrent à la sape avec beaucoup d'intrepidité ; mais ils furent chargez si vigoureusement, qu'ils furent contraints de quitter prise, aprés avoir perdu beaucoup de monde. Nous levâmes tous le siege, & aprés avoir fait une retraite generale nous nous separâmes cinq jours aprés. Nos Chefs nous ont envoyez devant pour vous faire le détail de tout ce que je viens de vous dire : ils sont restez pour faire chasser la jeunesse, & ils arriveront dans peu.

La conduite des Outagamis fut tout à-fait judicieuse dans cette occasion, car les Outaouaks qui se trouverent dans ces

quartiers ne furent pas chargez par les Miamis qui leur cherchoient querelle, les Sauteurs éviterent de tomber entre les mains de leurs ennemis, les François profiterent des avis qu'on leur donna de se tenir sur leur garde, & les Nadouaissioux ne succomberent pas. La Nation ne doutant pas que Mr. de Frontenac ne fut content des services qu'elle venoit de lui rendre, lui députa plusieurs Chefs à qui il fit tout le bon acueil possible. Les Outaouaks qui étoient pour lors à Michilimakinak les retinrent quinze jours pour les régaler. Tout paroissoit tourner à l'avantage de la Colonie lorsqu'il arriva une chose qui lui fut d'un avantage infini, ce fut un grand démêlé entre les Iroquois & les Outaoüaks, dont l'évenement renversa tous les projets des premiers.

Je finis en même temps de décrire les mouvemens qui se sont passez chez tous ces Peuples, aprés que j'aurai donné une idée d'un combat qui se donna sur le lac Herier entre ces deux nations.



CHAPITRE

CHAPITRE XXVII.

Les Hurons que l'on croyoit être fort des amis des Iroquois, leur livrent Combat au lac Herier.

PArmi les Outaoüaks de Michilimakinak qui s'étoient toûjours unis aux Hurons en faveur des Iroquois, il y avoit des Chefs qui ne laissoient pas de prendre fortement nos interêts. Il se fit un jour de grands reproches entre les Hurons & nos Partisans. Ceux-ci leur dirent que le Baron trompoit impunément *Onontio* par les protestations d'amitié & d'alliance qu'il renouvelloit avec lui, pendant qu'il se servoit de toutes sortes de stratagêmes pour nuire à ses Alliez, & que l'on savoit fort bien qu'ils devoient se rendre avec les Iroquois à la riviere de saint Joseph pour détruire les Miamis ; il y eut de grands éclaircissemens de part & d'autre. Les Hurons avouërent leur dessein, mais comme ils se picquerent d'honneur ils dirent aux Outaoüaks que s'ils vouloient venir avec eux ils donneroient ensemble sur les Iroquois, avec qui ils se soucioient fort peu d'avoir aucun ménagement, & afin qu'on ne crût

pas qu'ils voulussent les sacrifier, ils leur abandonnoient leurs femmes & leurs enfans, dont ils seroient les maîtres en cas qu'il y eut de la trahison, ils partirent donc en nombre égal. Ils trouverent trois canots de Sakis au milieu du lac Herier qui relâchoient d'une déroute que leur avoit causé des Iroquois qui avoient tué leurs Chefs, deux de ses freres & un de ses cousins, quoique les Iroquois eussent perdu de leur côté huit hommes, les Sakis se joignirent avec les Hurons & les Outaoüaks, ils tirerent plusieurs coups de fusils pour se faire connoître aux Iroquois; ayant apperçû une grosse fumée ils envoyerent quatre hommes à la découverte qui marcherent dans le bois. Lorsqu'ils furent sur le rivage à peu prés où ils pouvoient entrevoir quelqu'un, ils virent quatre hommes qui marchoient sur le bord du lac, ils rentrerent dans le bois, d'où ils firent une décharge sur ces Iroquois, ils gagnerent aussi-tôt leurs canots. Les Iroquois étoient au nombre de trois cens qui travailloient à faire des canots d'écorce d'ormeau; ils n'en avoient pour lors que cinq de faits: ils se jetterent dedans avec tant de précipitation pour donner sur les Outaoüaks qu'ils en creverent deux, ils les poursuivirent avec les trois autres,

dont le premier étoit de trente hommes ; le second de vingt cinq, & le troisiéme de seize. Les Hurons, les Sakis & les Outaoüaks, qui étoient en nombre égal, se voyant au moment d'être pris, se rallierent & résolurent de souffrir le premier feu des ennemis. Le Chef de guerre des Outaouaks & un Huron furent d'abord tuez ; mais les autres avançant toûjours jusqu'à ce qu'ils fussent à bout-portant des Iroquois ; alors ils firent leur décharge sur le canot de trente hommes, dont il y en eût tant de tuez que les morts le firent tourner, de sorte qu'ils perirent tous trente, soit par l'eau, soit par le casse-tête, & les flêches ; celui de vingt eût le même sort, mais on en fit cinq prisonniers. Le grand Chef des Tsonnontouans fut blessé à mort dans ce choc, ils lui casserent la tête & enleverent sa chevelure. Enfin ces prisonniers étans arrivez à Michilimakinak parurent fort touchez de ce que leur nation s'étoit trouvée la dupe des Hurons, qu'ils regardoient comme leurs meilleurs amis, & voici de quelle maniere ils s'en plaignirent.

Les Hurons nous ont tuez, ils nous ont invitez par des Colliers l'Automne dernier de nous trouver proche la riviere de saint Joseph où ils devoient s'assem-

bler : ils avoient promis de nous y faire *manger* levilla ge des Miamis, ils devoient nous conduire à Michilimakinak aprés cette expedition pour nous livrer les Outaouaks & leurs gens même qui s'y trouveroient. Nos Chefs ont levé le parti que vous avez vû pour cet effet „mais les Hurons nous ont trahi, nous croyons être de vos amis ; nous savons bien que ce sont les Pouteouatemis qui vous ont engagé avec eux pour donner sur nous quand vous nous avez défait ensemble dix cabanes, nous ne nous en prenons pas à vous, c'est à eux , & nous n'avons jamais conspiré contre vous. Cette défaite des Iroquois affermit les Hurons & tous nos Alliez dans notre parti.

Fin du second Tome.

TABLE DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE II. TOME.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

Fin de la Table.